

# axelle

NOVEMBRE – DÉCEMBRE 2023 / N°255

**#MeToo  
EN POLITIQUE**  
C'est aussi  
en Belgique

**SPORTIVES  
EN SITUATION  
DE HANDICAP**  
Elles en veulent !

**DOSSIER**

**UNE UTOPIE JOURNALISTIQUE FÉMINISTE**  
**2028, L'ANNÉE SANS FÉMINICIDE**

# SOMMAIRE



## EN COUVERTURE

« Zéro féminicide en 2028 : à quoi cela pourrait-il ressembler ? J'avais envie de figurer cette femme du futur que les journalistes d'axelle allaient imaginer dans le dossier de ce numéro. Une femme optimiste, combative, prête à s'engager dans l'avenir, confiante. Elle enfle ses grandes santiags, puissantes, telles des bottes de sept lieues, blanches, non souillées, tandis qu'autour d'elle, de nombreuses chaussures rouges rendent hommage aux femmes victimes de féminicide. »

MANON BRÛLÉ

## 📍 ACTUALITÉS

- 4 ET PUIS QUOI ENCORE ?
- 6 TROIS QUESTIONS À... FRANÇOISE DELENS
- 7 DEUX MOIS DANS LA VIE DES FEMMES
- 11 DANS L'ŒIL D'AXELLE
- 12 ELLES SONT PARTOUT

## 13 DOSSIER /

### Une utopie journalistique féministe 2028, l'année sans féminicide

- 14 LE GRAND ENTRETIEN : « IL FAUT RACONTER L'HISTOIRE DES FÉMINICIDES, COMME ON RACONTE LES GUERRES »
- 18 LES PROGRESSA-FÉMINISTES NE LÂCHENT RIEN SUR LA RÉFORME DE LA JUSTICE
- 22 NOTRE RÉVOLUTION : L'ÉCOLE A FAIT LA DIFFÉRENCE
- 25 LA RÉVOLUTION DE LA SANTÉ FÉMININE : « ON CONNAISSAIT TOUTES LES PROBLÈMES DE L'INTÉRIEUR »
- 28 DANS LES COULISSES, LA GRÈVE FÉMINISTE INTERNATIONALE TOTALE SE PRÉPARE
- 32 SIX FIGURES MYTHOLOGIQUES LIBÉRÉES QUI ONT FAIT VACILLER LE PATRIARCAT

## ► MAGAZINE

- 45 PORTFOLIO | Elles en veulent !
- 50 CULTURE | Les filles de l'immigration amazighe en Europe
- 54 L'INFUSION | Le féminisme gaze peut-il sauver le monde ?

## ■ EN PRATIQUE

- 56 MON CORPS, MA SANTÉ | Le burn-out : un enjeu féministe
- 58 NOS DROITS | Pourquoi la loi Stop Féminicide concerne d'autres violences de genre

## 59 ÇA FOURMILLE

## ✨ CULTURE

- 61 MUSIQUE | Coely, après le chaos
- 62 CINÉMA | Holly, une sorcière comme une autre ?
- 63 AGENDA
- 64 BOUQUINS
- 65 PODCAST | Créatrices
- 66 FÉMINISTE FICTION | Isabelle Wéry
- 70 JEU-CONCOURS
- 71 LA CARTE BLANCHE QUI S'AFFICHE DE SARA CONTI | Halimata Fofana

## 34 Grand format #MeToo en politique : c'est aussi en Belgique



## axelle

111, rue de la Poste  
1030 Bruxelles  
Tél : 02/227 13 19  
axelle@skynet.be  
www.axellemag.be  
www.facebook.com/axellemagazine  
www.instagram.com/axellemagazine

**RÉDACTRICE EN CHEF :** Sabine Panet.

**SECRÉTAIRE DE RÉDACTION :**  
Stéphanie Dambroise.

**ÉDITRICE RESPONSABLE :**  
Hyacinthe Gigounon.

**CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES :**  
lorsqu'elle est indiquée, la mention  
« CC » fait référence aux licences  
« Creative Commons » dont les  
détails sont disponibles ici :  
<https://creativecommons.org/choose>

**ILLUSTRATION DE COUVERTURE :**  
© Manon Brûlé

**ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO :**

Émilie Bender, Salwa Boujour, Odile Brée, Manon Brûlé,  
Louisa Bryone, Sara Conti, Droits Quotidiens Legal Info,  
Noémie Emmanuel, Azélie Fayolle, Catherine Joie,  
Véronique Laurent, Manon Legrand, Charline Marbaix,  
Sabine Panet, Lara Pérez Dueñas, Corinne Ricuort,  
Judy Robert, Coralie Vankerhoven, Camille Wernaers,  
Isabelle Wéry.

**ILLUSTRATION PAGE 71 :**  
© Sara Conti



vie féminine

axelle magazine est édité  
par Vie Féminine, Mouvement  
féministe d'action inter-  
culturelle et sociale.  
[www.viefeminine.be](http://www.viefeminine.be)

Il est réalisé par une rédaction spécifique  
au sein du mouvement, ainsi que par des  
journalistes indépendant·es.

Notre magazine fait exister les femmes  
dans la grammaire et dans le vocabulaire.  
Plus d'infos sur nos pratiques  
linguistiques : [www.axellemag.be](http://www.axellemag.be)

# Faire advenir l'avenir

**B**eaucoup de personnes, en Belgique, en Europe, dans le monde, ont peur de l'avenir. Le présent est déjà difficile à supporter. L'actualité locale, nationale et internationale secoue nos vies. Les pages d'*axelle* racontent cela, numéro après numéro, tissant des récits en chœur pour redonner du sens et, dans une certaine mesure, « remettre le monde à l'endroit », comme nous l'expliquons dans *le brouillon 1 pour un journalisme féministe* que nous publions ce 11 novembre, journée belge des femmes, avec une immense joie. Vous retrouverez des extraits du *brouillon* dans notre prochain numéro; clamons déjà notre gratitude à toutes les lectrices ayant répondu à notre grande consultation en début d'année. Ce sont vos mots, vos attentes, qui ont guidé l'architecture de notre travail.

Notre mission, écrivais-je, est donc de mettre en mots le monde d'aujourd'hui. Ce n'est pas tout le temps facile, c'est même souvent éprouvant. Aussi avons-nous ressenti la soif intense, radicale, de penser un futur désirable. À quoi concrètement ressemblerait un avenir meilleur pour toutes les femmes qui nous confient leur histoire, pour toutes celles qui nous lisent, pour celles qui ne nous lisent pas, et aussi pour nous-mêmes? Nous avons eu besoin de nous y plonger entièrement. Quitte à nous couper du présent... le temps d'un dossier.

Nous nous sommes donc réunies, nous avons rêvé ensemble. Et le rêve que nous avons mis en commun est celui d'une société dans laquelle il n'y aurait plus de féminicides. Comment nous, journalistes, pourrions-nous traiter une telle actualité? Sommes-nous même encore des journalistes lorsque nous écrivons l'avenir? Comment nous appuyer sur ce que nous avons déjà analysé de la réalité et brassé comme pistes de réflexion? L'exercice en lui-même, un pari en équilibre sur une cordillère entre fiction et réalité, fut réparateur pour nous. Nous espérons de tout cœur qu'il alimentera la capacité d'autres femmes à aspirer, à rêver, car cette capacité est sans doute notre plus grande force collective. Chérissons-la. ●

SABINE PANET



© Leslie Artamonow

## AXELLE SUR LE WEB

**Exclu web :** tous les deux mois, *axelle* prend une personnalité belge par la main, pour la connaître... sur le bout des doigts. Cette fois-ci : l'artiste plasticienne **Laurence Dervaux**.  
**Rendez-vous sur [axellemag.be](http://axellemag.be)**

### ABONNEMENT

Pour vous abonner, il suffit de faire la demande par écrit, téléphone ou mail. Référez-vous au talon page 60.

**Abonnement d'un an Belgique :** 29 € pour 6 numéros.

**Étranger :** Europe 59 €, hors Europe 65 € (la différence de prix avec la Belgique est due aux frais postaux).

**Compte :** BE13 7755 9620 2639 de Vie Féminine (BIC : GKCCBEBB).

**Infos :** Adwoa Oppong, 02 227 13 22  
**ou par mail :** [abonnement@axellemag.be](mailto:abonnement@axellemag.be)

Vous pouvez aussi, sur simple demande, recevoir ou faire parvenir à quelqu'un-e un exemplaire d'*axelle* gratuitement, sans engagement. Si vous êtes membre de Vie Féminine, vous recevez automatiquement tous les numéros d'*axelle*.

### AFFILIATION

En devenant membre de Vie Féminine, vous soutenez un mouvement féministe, vous bénéficiez de tarifs avantageux pour des activités et des publications du mouvement, et vous recevez tous les numéros d'*axelle*.

**Cotisation :** 24 € par an.

**Compte :** BE33 7775 9958 3146 de Vie Féminine (BIC : GKCCBEBB).

### COURRIER DES LECTRICES :

*axelle*, courrier des lectrices  
111 rue de la Poste – 1030 Bruxelles  
[axelle@skynet.be](mailto:axelle@skynet.be)  
Les courriers anonymes ne sont pas pris en considération.

**PUBLICITÉ :** Publicarto (053 82 60 80)  
Magazine publié sans but lucratif.  
Les annonces publicitaires n'engagent que leurs auteur-es.

### CONCEPTION GRAPHIQUE :

Cécile Crivellaro, Emmanuel Troestler, Françoise Walthéry.

### MISE EN PAGES :

Cécile Crivellaro  
**IMPRESSION :** Bietlot.



# Et puis QUOI ENCORE ?

L'actualité qui nous révolte

PAR NOÉMIE EMMANUEL – ILLUSTRATION : ODILE BRÉE

## « FEMMES, VIE, LIBERTÉ », ENCORE ET POUR TOUJOURS !

**IRAN.** Il y a un an mourait Mahsa Jina Amini, rouée de coups par la police pour un voile « mal » porté – un « crime » aggravé par son appartenance à la communauté kurde. S'en est suivi un mouvement de révolte mené par les femmes iraniennes, rejoint très vite par les hommes. À quelques jours de la date anniversaire, le Parlement iranien approuve un projet de loi renforçant les sanctions contre les femmes ne portant pas le voile obligatoire dans les lieux publics : elles pourraient encourir jusqu'à dix ans de prison. Depuis un an, de nombreux/euses Iranien-nes sont mort-es en luttant pour la fin du régime autoritaire et criminel, et d'autres bien vivant-es continuent de lutter, depuis les prisons, dans la rue ou sur les réseaux sociaux pour la liberté.

Soutien au peuple iranien ! ●

## LA VALEUR DU TRAVAIL DES FEMMES AU FOYER

**BELGIQUE.** Vincent Van Quickenborne, vice-Premier ministre fédéral, ministre de la Justice et de la mer du Nord (oui !) a déclaré le 14 août dernier dans *De Morgen* : « *Les femmes qui décident de rester à la maison pour s'occuper de "leurs enfants" le font aux dépens de la société.* » Alors par où commencer ? Par ce rappel peut-être : prendre soin de ses enfants, de son conjoint et de son ménage est un *travail*, et non une récréation. Qui plus est, un travail effectué *gratuitement* par les femmes. En outre, les femmes ne décident pas de rester à la maison, mais y sont obligées, du fait du manque de crèches, de garderies et de services collectifs et gratuits qui pourraient prendre en charge les enfants. Non, monsieur le ministre, les femmes qui restent à la maison ne le font pas aux dépens de la société, elles le font pour la société, pour permettre à leur mari de quitter le foyer, de fournir un travail qui sera rémunéré. Et c'est aussi pour la société qu'elles élèvent de futur-es citoyen-nes. ●

## LE DROIT DES FEMMES (MUSULMANES) À DISPOSER DE LEUR CORPS (SUITE, ET TOUJOURS PAS FIN)

**FRANCE.** Pour la rentrée scolaire 2023, Gabriel Attal, ministre français de l'Éducation, a interdit l'abaya dans les lycées (écoles secondaires). Cette décision – concernant, dit-on, 300 jeunes filles portant ces fameuses « abayas », un mot qui signifie littéralement « robe » en arabe – a tenu en haleine les journaux et les politiques. Et les premiers jours d'interdiction ont donné lieu à toutes sortes de dérives : jeunes filles renvoyées de leur lycée pour avoir porté des tenues « non républicaines », « trop larges », « ne montrant pas assez les formes »... Nous sommes nombreuses, jeunes et moins jeunes, à

ne pas vouloir porter de tenues trop moulantes. Mais celles qui sont visées ici ont une caractéristique précise : elles sont musulmanes. Et comme on sait que quand la France s'enrhume, la Belgique éternue : l'EPHEC, haute école de commerce bruxelloise, a parlé d'interdire l'abaya lors du discours de la rentrée académique. Encore en 2023, revendiquons haut et fort le droit des femmes à disposer d'elles-mêmes, un droit qui vaut pour les femmes musulmanes aussi. Crop top ou robe longue : nos corps nous appartiennent ! ●

## UNE RHÉTORIQUE DANGEREUSE MAIS EFFICACE

**POLOGNE.** Agnieszka Holland est une réalisatrice polonaise née en 1948. Son dernier film *Green Border* parle de la crise migratoire à la frontière polono-biélorusse. Ce qui lui vaut aujourd'hui de subir une campagne de haine, à la tête de laquelle on trouve plusieurs ministres du gouvernement polonais. Le ministre de la Justice a comparé la réalisatrice à une propagandiste nazie. S'ensuivent des messages sur les réseaux sociaux, appelant notamment la mort de cette « sale Juive », « collaboratrice » « antipolonaise » (le père d'Agnieszka est juif, survivant du ghetto de Varsovie ; il a perdu sa famille dans la Shoah). Une rhétorique qu'on commence à connaître, notamment depuis le début de la guerre en Ukraine : disqualifier des Juifs/ves et leurs descendant-es en les traitant de nazi-es. Un moyen aussi de détourner le regard pour ne pas voir la violence et les mort-es qu'on laisse advenir aux frontières de l'Europe. ●

### Courrier de lectrice

## BLACK LIVES MATTER : LES VIES DES NOIR·ES COMPTENT. ENFANTS INCLUS·ES

« Un garçon de 9 ans plaqué au sol par un policier. Sur le ventre, les mains maintenues dans le dos, il a l'air terrifié. Il est certainement terrifié. La scène se déroule dans son école. Les images diffusées sur les réseaux sociaux sont glaçantes. Jusqu'où cet "usage légitime de la violence" va-t-il aller ? Peut-on réellement justifier l'usage de la force par un policier adulte sur un enfant aussi jeune ? Évidemment que non. Un enfant qualifié de "difficile" est souvent un enfant en souffrance. Les enseignant-es doivent chercher à comprendre cette souffrance, à résoudre les difficultés de comportement et l'école doit le réaliser sans faire appel à la police. Comment peut-on imaginer éduquer, enseigner, apprendre avec la menace de la police ? L'école devrait être un lieu inviolable où les enfants se sentent en sécurité.

La maman du petit garçon a dit que quand elle a vu son fils plaqué au sol, elle a pensé à George Floyd. Elle a eu peur que son fils meure, comme George Floyd. Son fils de 9 ans. Jusqu'à quand les mamans racisées (considérées par les autres comme non blanches) vont-elles vivre avec la peur qu'un jour leur fils meure entre les mains de la police ? Et à partir de quel âge ressentiront-elles cette peur ? Je pensais naïvement que nous avions peur pour nos enfants à partir de l'adolescence, les images de ce gamin m'ont rappelée à l'ordre : les mères ont peur même quand leur gosse a 9 ans et qu'il est à l'école. » ●

**SELMA BENKHELIFA (FRONT DE MÈRES BELGIQUE)**

## SOUS LE FEU DES BOMBES

**HAUT-KARABAGH.** L'histoire bégaye tragiquement, sous nos yeux, avec le processus d'épuration ethnique entré dans sa phase terminale dans le Haut-Karabagh, république autonome peuplée d'Arménien·nes au milieu de l'Azerbaïdjan. Le pays se vide, hommes et femmes étant aujourd'hui contraint·es à l'exil pour échapper d'abord aux bombardements, ensuite aux persécutions. C'est ainsi que nos réseaux sociaux ont recommencé à se peupler d'images de femmes, d'enfants et des vieillard-es sur les routes, pendant que les hommes partaient à la guerre – avant de les rejoindre dans un exode généralisé. Les génocides et les nettoyages ethniques se ressemblent tous, tout comme les idéologies suprémacistes qui les inspirent, et leur indéfectible alliage de racisme et de virilisme. Pinar Selek nous le rappelle, sur le cas de l'État turc, dans son tout nouvel ouvrage : *Le chaudron militaire turc. Un exemple de production de la violence masculine.* ●



## Et vous, qu'est-ce qui vous révolte ?

Vous voulez faire savoir aux autres lectrices d'*axelle* ce qui vous indigne dans notre monde sexiste, raciste et capitaliste ?

Écrivez-nous à **axelle magazine**,  
**Et puis quoi encore ?**

111 rue de la Poste – 1030 Bruxelles  
ou à [axelle@skynet.be](mailto:axelle@skynet.be)

# « IL Y A PLUS DE FILLES PARMIS LES JEUNES AIDANT·ES PROCHES »



D.R.

**En octobre, la Mutualité chrétienne (MC) présentait les premières conclusions d'une étude réalisée en Province de Liège sur les jeunes aidant·es proches, en collaboration avec l'Université de Liège. Grâce au soutien des Centres PMS libres et de l'asbl Jeunes & Aidants Proches, 11 écoles secondaires ont permis de récolter plus de 1.100 témoignages. axelle en a discuté avec Françoise Delens, responsable du projet Jeunes Aidants Proches au sein du pôle liégeois de la MC.**

PROPOS RECUEILLIS PAR CAMILLE WERNAERS

## *Pourquoi s'intéresser aux aidant·es proches ?*

« Nous nous en préoccupons depuis très longtemps, parce que les aidant·es proches sont un public très spécifique qui constitue un enjeu important de société et de sécurité sociale. Nous considérons que leur travail – et leur présence – auprès de personnes en perte d'autonomie est fondamental, alors qu'il est encore peu reconnu par les professionnel·les du soin. Pourtant, aider l'aidant·e, c'est aider l'aidé·e ! Il faut prendre soin de celles et ceux qui prennent soin, même de manière "informelle". Le Covid nous a permis de comprendre l'importance du personnel soignant, il ne faut pas oublier les aidant·es proches. Aujourd'hui, il existe un statut en Belgique: c'est un pas dans la bonne direction, même s'il reste imparfait. Cette reconnaissance peut amener, dans certains cas, à une aide financière et un congé, à condition de réussir à obtenir ce statut. Les conditions d'obtention sont encore très compliquées, d'autant plus que nombre d'aidant·es proches ne se reconnaissent pas comme tel·les. Pour beaucoup, il est tout à fait normal d'aider un parent âgé ou un·e enfant malade. »

## *Votre étude porte en particulier sur les jeunes aidant·es proches.*

### *Pourquoi ?*

« Si les réalités des aidant·es proches sont méconnues, c'est encore plus le cas pour les jeunes, qui sont nombreux/euses ! Près d'un·e jeune sur 5 est aidant·e proche en Province de Liège. On sait que cela a un impact important sur leurs études et sur leur futur, notamment sur leur emploi et leur santé. Au niveau scolaire par exemple, les jeunes aidant·es proches ont deux fois plus de risques de redoubler. Ces jeunes connaissent aussi des conditions financières moins favorables que d'autres. En les aidant dès aujourd'hui, notre société n'en sera que meilleure dans le futur. Mieux financée, l'école pourrait avoir un rôle stratégique à jouer en devenant un espace de décompression et d'écoute. Beaucoup des jeunes que nous avons rencontré·es ne demandent pas d'aide précise, mais juste une écoute sans jugement. Pour ces jeunes, l'école ne devrait pas être une charge supplémentaire sur leurs épaules, par exemple en termes de devoirs. Ils et elles expliquent qu'il faudrait soit réduire la quantité des devoirs, soit mieux les planifier, au vu de la situation compliquée rencontrée à la maison. Il est aussi important de dire que certain·es s'en sortent très bien, et ont acquis une grande maturité et une autonomie très tôt. Au-delà des chiffres, nous sommes sorti·es très marqué·es par les rencontres réalisées pour cette étude, avec des jeunes entre 11 et 24 ans qui vivent des choses extraordinaires mais de manière totalement invisible. »

## *Parmi ces jeunes, on trouve une grande présence de filles ?*

« Oui, il y a 70 % de filles parmi les jeunes aidant·es proches. On suppose que dans toutes les cultures, les rôles du soin et des tâches domestiques reposent sur les filles et les femmes en priorité. C'est fort ancré dans les habitudes, on se tourne vers les filles pour prendre en charge une personne en perte d'autonomie dans la famille. » ●

## L'ESPACE PUBLIC SE FÉMINISE À BRUXELLES

**BELGIQUE.** Depuis la mi-septembre, une allée porte le nom de la réalisatrice belge Chantal Akerman, décédée en 2015. Cette cinéaste née à Etterbeek a réalisé de nombreux films, dont *Jeanne Dielman, 23 quai du Commerce, 1080 Bruxelles*, sorti en 1976 et considéré par le British Film Institute comme le meilleur film de tous les temps ! En référence au titre de ce film, l'allée centrale du quai du Commerce est devenue **l'allée Chantal Akerman**. À Paris, une allée Chantal Akerman existe depuis octobre 2020, dans le quartier où elle a habité. L'initiative belge fait suite à la volonté de la Ville de Bruxelles de féminiser l'espace public. En effet, en Région bruxelloise, seulement 7,38 % des noms de rues font référence à des femmes (chiffres de mars 2023). « Depuis le début de cette législature, onze noms de voiries ont déjà été baptisés en hommage à des femmes ou des personnes LGBTQIA+ », annonce le communiqué de la Ville de Bruxelles (28 septembre) qui souligne que cette mise à l'honneur fait écho aux projets de valorisation menés par la Fondation Chantal Akerman autour de son œuvre l'année prochaine, avec notamment une exposition à Bozar et une rétrospective intégrale à CINEMATEK au printemps 2024. « C'est la reconnaissance d'une grande artiste, une grande cinéaste, une femme. C'était une évidence pour la Ville de la mettre à l'honneur à travers la culture », a affirmé l'Échevine de la Culture Delphine Houba (PS) à l'agence Belga (29 septembre), mais aussi « d'ouvrir la voie à toutes les artistes contemporaines qui vivent ici et maintenant et qui ont besoin d'un soutien et d'une visibilité. » Tout près de l'allée, une fresque de l'artiste espagnole Alba Fabre Sacristán (voir photo) a été inaugurée fin septembre. Elle représente Jeanne Dielman, protagoniste du film, interprétée par l'actrice Delphine Seyrig, assise à la table de sa cuisine en train de manger une tartine.

Par ailleurs, la nouvelle passerelle cyclo-piétonne inaugurée en septembre à Jette porte désormais le nom de **Jeanne Partous**. Il s'agit de la première femme échevine à Jette, en 1946. Elle est ensuite élue présidente nationale de Vie Féminine, et restera à cette position durant 20 ans. ●



D.R. Instagram / @allaboutthIngs

### 1<sup>er</sup> septembre

#### ÉRADIQUER LE CANCER DU COL DE L'UTÉRUS

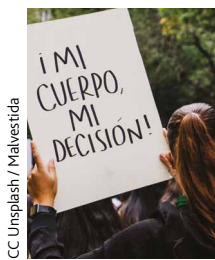
**AFRIQUE.** Environ 70.000 décès dus au cancer du col de l'utérus pourraient être évités chaque année sur le continent africain si les efforts visant à éradiquer la maladie d'ici à 2030 étaient intensifiés afin de garantir une meilleure détection, des soins et une prévention en temps opportun, alerte l'agence sanitaire mondiale de l'ONU. ●

### 6 septembre

#### VERS LA DÉPÉNALISATION DE L'AVORTEMENT

**MEXIQUE.** Le pays a confirmé sa volonté de dépénaliser l'IVG, à contre-courant de son voisin, les États-Unis, où ce droit est remis en question. La Cour suprême mexicaine a déclaré :

« Le système juridique qui pénalise l'avortement dans le Code pénal fédéral est inconstitutionnel » (Le Matin). ●



CC Unplash / Malvestida

### 7 septembre

#### ADIEU L'ÉGALITÉ ?

**MONDE.** L'égalité des sexes d'ici 2030 sera impossible à atteindre en raison de préjugés profondément enracinés contre les femmes dans le monde entier et dans de nombreux domaines, déclare l'ONU dans un rapport. ●

### 8 septembre

#### UN « CRIME CONTRE L'HUMANITÉ »

**AFGHANISTAN.** Dans un nouveau rapport, Human Rights Watch affirme que les persécutions des femmes par les talibans en Afghanistan depuis 2021 peuvent être qualifiées de « crimes contre l'humanité », car elles



correspondent aux quatre conditions de ces crimes énoncées dans le Statut de Rome. ●

# 800.000

## INCESTE : VOUS N'ÊTES PLUS SEUL·ES, ON VOUS CROIT

**FRANCE.** Elle veut continuer son travail, la CIIVISE ! La Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants, créée par le gouvernement français, a publié en septembre une analyse des milliers de témoignages recueillis depuis deux ans. Sous le titre « *Vous n'êtes plus seuls, on vous croit* », l'examen des 27.000 témoignages livre une série de chiffres pleins d'enseignements. Et confirme l'importance de la mise en place, dès la révélation des violences – dont les modalités, complexes, sont enfin connues –, d'une politique de soutien social de l'enfant victime. Parce que, par exemple, 3 victimes sur 5 qui ont parlé rapportent une absence d'impact des violences sur leur santé physique si elles ont reçu un soutien social positif (« Je te crois, je te protège »). Le pourcentage tombe à 2 sur 5 en cas de soutien social négatif (« Je te crois mais je ne te protège pas »). Faire prendre conscience à l'entourage, à la personne à laquelle l'enfant se confie (la mère six fois sur dix), de l'importance de ce soutien est d'autant plus nécessaire qu'empêcher l'enfant victime de parler fait partie des armes utilisées par les pédo-criminels pour mettre leur victime sous emprise et assurer leur impunité. 160.000 enfants sont victimes chaque année en France mais, fin septembre, la CIIVISE n'avait aucune certitude sur la poursuite de sa mission. (V.L.) ●

C'est le nombre de femmes qui pourraient être sauvées par un avec une « approche féministe du cancer », conclut la commission « Women, power and cancer » (« Femmes, pouvoir et cancer ») mise sur pied officiellement le 26 septembre par la prestigieuse revue médicale britannique *The Lancet* (relayée par Radio France). Selon les chercheur·es, « le patriarcat domine les soins, la recherche et l'élaboration des politiques en matière de cancer ». Les inégalités sociales entre les femmes et les hommes entravent les diagnostics précoces et l'accès des femmes aux soins et aux traitements pour le cancer, par manque d'éducation, d'autonomie et de pouvoir de décision. ●



### LA BONNE NOUVELLE DU MOIS

## L'ILOT OUVRE OFFICIELLEMENT LES PORTES DE CIRCÉ

**BELGIQUE.** Circé, le premier centre de jour « pensé par et pour des femmes sans abri » créé par l'asbl L'Ilot, a officiellement ouvert ses portes ce 20 septembre au parvis de Saint-Gilles, à Bruxelles. Deux niveaux de travail et d'accompagnement des femmes sont prévus, nous a expliqué Ariane Dierickx, directrice de l'asbl (dans un article à lire sur notre site). « *Nous allons au départ répondre aux nécessités des femmes. Proposer des services de repas, de vestiaires, d'hygiène, ainsi qu'un service psychosocial pour travailler déjà avec elles à la réouverture de droits.* » Deuxième niveau : travailler avec les femmes à des parcours d'émancipation pour qu'elles puissent retrouver une vie plus stable. « *Le but est de les faire oser rêver à une nouvelle trajectoire de vie, de leur redonner une place dans la société et de leur permettre de reconstruire une estime d'elles-mêmes.* » ●

Deux cuisinières de l'Ilot.  
© Franck Toussaint

### 16 SEPTEMBRE

#### DES CENTAINES DE FEMMES ARRÊTÉES

**IRAN.** Au moins 600 femmes ont été arrêtées à Téhéran alors qu'elles manifestaient pour rappeler l'anniversaire de la mort de Mahsa Jina Amini. Les journalistes iraniennes paient aussi le prix fort : depuis un an, elles sont harcelées, persécutées, interpellées, jetées en prison, parfois même agressées sexuellement... Leur sort inquiète les groupes de défense des droits humains, selon *Les Terriennes*. ●



CC Flickr / Matt Hrkac

### 20 SEPTEMBRE

#### UN PROJET DE LOI HISTORIQUE SUR LES QUOTAS DE FEMMES

**INDE.** La chambre basse du Parlement indien a adopté un projet de loi garantissant un tiers des sièges aux femmes au Parlement et dans les assemblées d'État. Proposé en 1996, ce projet de loi est resté en suspens pendant des décennies en raison de l'opposition de certains partis politiques. Il doit maintenant être approuvé par la Rajya Sabha, la chambre haute (BBC). ●

### 26 SEPTEMBRE

#### LA « LAÏCITÉ » VISE LES SPORTIVES

**FRANCE.** Au nom de la « laïcité », le gouvernement français a interdit le port du voile à ses athlètes lors des Jeux olympiques de Paris en 2024. L'ONU a réagi : « *Personne ne devrait imposer à une femme ce qu'elle doit porter ou non* » (*Le Figaro*). ●

### 28 SEPTEMBRE

#### LES FEMMES MARCHENT POUR L'IVG

**BRÉSIL.** Les Brésiliennes sont sorties dans la rue pour défendre le droit d'avorter de façon sûre et légale. Rosa Weber, l'une des juges de la Cour suprême, avait voté le 22 septembre en faveur de la dépénalisation de l'IVG. Dans le pays, l'avortement n'est légal qu'en cas de viol, de risque pour la mère ou de malformations graves du fœtus (RFI). ●



# LA GPA BIENTÔT RÉGLEMENTÉE ?

**BELGIQUE.** Le Comité consultatif de Bioéthique de Belgique a rendu en avril son avis n° 86, très favorable à la légalisation de la gestation pour autrui (GPA). La question sera sans doute débattue au Parlement – peut-être même avant la fin de cette législature. Les associations féministes n'ont cependant pas été auditionnées par le Comité. *axelle* et *Les Grenades* ont conjointement publié deux articles qui se concentrent sur les arguments féministes à propos de cette question sensible et qui concerne directement les droits des femmes (à retrouver sur nos deux sites). ●



D.R. Niklas Elmehed © Nobel Prize Outreach

## COMMENT LA PORNOGRAPHIE ENCOURAGE LES VIOLENCES

**FRANCE.** Le Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes (HCE) a analysé des dizaines de milliers de vidéos pornographiques. Dans 9 vidéos sur 10, des actes de violences physiques, verbales et sexuelles sont présents et les femmes en sont les principales victimes. 1,3 million de vidéos pédopornographiques ont aussi été recensées (France Info, 28 septembre). Une enquête Ifop a d'ailleurs démontré qu'une Française sur deux a déjà dû subir contre son gré des pratiques sexuelles issues des films pornographiques. Selon la même enquête, 25 % des hommes de plus de 18 ans pensent qu'il n'est pas obligatoire « de demander l'accord de sa partenaire avant de se lancer dans une nouvelle pratique sexuelle ». 20 % des personnes interrogées estiment que « même si elles ne le disent pas, beaucoup de femmes prennent du plaisir à avoir mal lors d'un rapport sexuel ». 16 % des hommes interrogés pensent qu'un « non » veut quand même dire « oui » (France Info, 6 octobre). Face à ces constats, le HCE a formulé dix propositions, dont une qui préconise trois séances d'éducation sexuelle à l'école, incluant une critique de la pornographie. ●

## NARGES MOHAMMADI, PRIX NOBEL DE LA PAIX

**INTERNATIONAL.** Le prix Nobel de la paix 2023 a été décerné le 6 octobre à la journaliste iranienne Narges Mohammadi, actuellement emprisonnée en Iran après avoir pris part au soulèvement « Femme, Vie, Liberté ». Ce mouvement a dénoncé la situation des femmes en Iran après la mort de Mahsa Jina Amini. Cette jeune femme a été arrêtée en septembre 2022 par la police des mœurs à Téhéran (pour « port de vêtements inappropriés ») et est décédée après son arrestation – selon des témoins, à cause des violences policières subies (voir aussi p. 11). Narges Mohammadi, militante et journaliste de 51 ans, est récompensée « pour son combat contre l'oppression des femmes en Iran et sa lutte pour la promotion des droits humains et la liberté pour tous », a déclaré la présidente du comité Nobel norvégien, Berit Reiss-Andersen, à Oslo. Ce prix « reconnaît également les centaines de milliers de personnes qui ont manifesté contre le régime iranien », a-t-elle ajouté (RTBF, 6 octobre). ●

### 1<sup>ER</sup> OCTOBRE

#### ENCORE UN EXPLOIT

**MONDE.** Lors des qualifications aux Mondiaux de gymnastique à Anvers, l'Américaine Simone Biles est devenue la première femme à réussir un saut

particulièrement difficile, un « Yourchenko double carpié ». Ce saut portera désormais son nom, tout comme 4 autres acrobaties (L'Équipe). ●



D.R. Olympics.com

### 2 OCTOBRE

#### LAPHONZA BUTLER AU SÉNAT

**ÉTATS-UNIS.** Elle devient la 1<sup>ère</sup> Afro-Américaine à entrer au Sénat, et la 1<sup>ère</sup> sénatrice ouvertement LGBT. La démocrate remplace Dianne Feinstein, décédée le 29 septembre et considérée comme l'une des pionnières de l'avancée des femmes en politique. ●



D.R. Senate.gov

### 2 OCTOBRE

#### DISCRIMINATION LIÉE À LA MÉNOPAUSE

**IRLANDE.** Une femme s'estimant victime de discrimination en raison des symptômes de la ménopause a été entendue par un tribunal du travail, une première juridique. Maria Rooney avait reçu un avertissement pour ses absences au travail, bien qu'elle ait prévenu son employeur de ses symptômes. Elle avait finalement démissionné en 2018, à force de recevoir des remarques sur ce sujet (Ireland Live). ●

### 3 OCTOBRE

#### CONTRACEPTION FORCÉE

**DANEMARK.** Un groupe de 67 femmes groenlandaises, dont certaines n'avaient que 12 ans au moment des faits, accusent le Danemark de leur avoir fait poser un stérilet sans leur consentement dans les années 1960. Naja Lyberth est l'une de ces femmes ; elle dénonce une tentative de l'État danois d'avoir « procédé à une stérilisation concertée » (Slate). ●

## KATALIN KARIKO ET ANNE L'HUILLIER NOBÉLISÉES



Katalin Kariko



Anne L'Huillier

**INTERNATIONAL.** Début octobre, la biochimiste Katalin Kariko et la physicienne Anne L'Huillier ont été récompensées par des prix Nobel. Sur plus de 600 prix Nobel attribués dans des disciplines scientifiques, seuls 26 ont été décernés à des femmes. Les Nobel de manière générale, et non uniquement dans le domaine scientifique, restent dominés par les hommes : entre 1901 et 2022, on compte seulement 6,3 % de femmes parmi les lauréat-es. La Franco-Suédoise Anne L'Huillier a été primée aux côtés de Ferenc Krausz et Pierre Agostini pour avoir développé des lasers qui filment les électrons en action. Elle est la 5<sup>e</sup> femme à remporter le prix Nobel de physique depuis 1901. Quant à la Hongroise Katalin Kariko, elle est la 13<sup>e</sup> femme à obtenir le prix Nobel de médecine. Elle a été récompensée avec Drew Weissman pour leurs travaux sur les vaccins à ARN messager (*Les Grenades*, 4 octobre). ●



Les femmes gardes forestières Akashinga, en Namibie. Contrairement aux Black Mambas d'Afrique du Sud, elles sont armées.

### LA CITATION DU MOIS

« Nous avons beaucoup de qualités en tant que femmes, je pense que nous savons comment prendre soin de ce qui nous entoure. Ce domaine a toujours été dominé par les hommes. [...] Au début, nous avons reçu beaucoup de réactions négatives, en particulier de la part d'hommes. [...] Nous ne portons pas d'armes. Si nous trouvons un braconnier, nous sommes formées pour appeler des renforts. Je pense que c'est une bonne approche car nous essayons de protéger la vie sauvage, pas d'ôter des vies humaines. »

**AFRIQUE DU SUD.** Interrogée par *National Geographic* (1<sup>er</sup> août), la sergente Tsakane Nxumalo explique que depuis 2013, les Black Mambas – un groupe de femmes gardes forestières basées dans la réserve naturelle de Balule et le parc national Kruger –, s'attachent à protéger la faune sauvage. Elles utilisent des méthodes non-violentes pour prévenir le braconnage dans la région. ●

## MOBILISATION DES TRAVAILLEUSES DOMESTIQUES

**BELGIQUE.** À l'occasion de la rentrée parlementaire, la Ligue des travailleuses domestiques de la CSC Bruxelles a organisé le 18 septembre une action devant le Parlement bruxellois. L'objectif : réclamer, une nouvelle fois, des salaires et des barèmes dignes, un logement et l'accès à la citoyenneté pour les femmes sans papiers. Il y aurait 80.000 travailleuses domestiques en Belgique. Elles sont majoritairement issues de l'immigration, sans papiers, et n'ont donc généralement pas de contrat de travail. Ces conditions mènent à des discriminations, des abus, et des violences potentielles de la part des employeurs/euses (*Les Grenades*, 20 septembre). ●

### 3 OCTOBRE

#### COMMISSION SUR LES VIOLENCES SEXUELLES DANS L'ÉGLISE

**BELGIQUE.** La Chambre s'est accordée sur l'ouverture d'une commission d'enquête parlementaire sur les violences sexuelles au sein de l'Église, à la suite de témoignages de victimes diffusés dans un documentaire de la VRT. Les victimes seront au cœur de l'enquête ; un volet sur le financement du culte est aussi prévu. ●

### 4 OCTOBRE

#### ARMITA GARAVAND, UNE AUTRE MAHSA JINA AMINI ?

**IRAN.** Cette Iranienne de 16 ans qui ne portait pas le voile dans le métro de Téhéran a été sortie du wagon dans un état de coma. L'ONG Hengaw accuse la police des mœurs de l'avoir violentée, ce que réfute le directeur général du métro de Téhéran. Ces circonstances troubles rappellent la mort de Mahsa Jina Amini (France 24, voir aussi p. 11). ●

### 14 OCTOBRE

#### UNE FRESQUE FÉMINISTE À VERVIERS

**BELGIQUE.** Les régionales Soralia Verviers et PAC Verviers ont travaillé sur une fresque féministe pour mettre l'accent sur la présence des femmes dans l'espace public. Réalisée par le collectif d'artistes « 7<sup>e</sup> Gauche », elle est au cœur de la ville. La fresque reflète de nombreuses réflexions

issues de marches exploratoires dans l'espace urbain et d'ateliers participatifs rassemblant des femmes de divers horizons. ●



D.R. PAC / Soralia / 7<sup>e</sup> Gauche



## « Femme, Vie, Liberté »

Ces 15 et 16 septembre 2023 marquaient le premier anniversaire de la mort de Mahsa Jina Amini. Dans le monde entier, d'Istanbul (où a été prise cette photographie) à Berlin, en passant par des villes australiennes ou encore Londres, des milliers de personnes se sont rassemblées pour demander la fin de la répression du mouvement « Femme, Vie, Liberté », qui a suivi la mort de la jeune femme.

À Bruxelles aussi, une manifestation de plusieurs centaines de personnes a eu lieu, organisée par le collectif belge « Woman, Life, Freedom » (voir *axelle* n° 252). Une sculpture de l'artiste Laurence Remacle rendant hommage à Mahsa Jina Amini a également été installée en face de l'Hôtel communal de Woluwe-Saint-Pierre.

Selon Amnesty International, depuis un an, les autorités iraniennes ont commis une série de crimes relevant du droit international afin d'éradiquer toute remise en cause de leur main de fer sur le pouvoir. (C.W.) ●



## LAILUMA SADID

Le Prix international Henri La Fontaine pour l'Humanisme a été attribué le 21 septembre à la journaliste afghane en exil Lailuma Sadid. Interrogée sur La Première, cette activiste pour le droit à l'éducation des femmes a rappelé : *« J'ai 43 ans et je n'ai jamais vu la paix dans mon pays, l'Afghanistan. [...] Aujourd'hui, aucune activité n'est permise aux femmes. Toutes les écoles sont fermées. Aller à l'université ou au travail, ou même sortir de la maison sans la surveillance d'un homme de la famille, c'est impossible. »* À propos du prix qu'elle a reçu, elle explique : *« Le Prix Henri La Fontaine signifie beaucoup de choses pour moi, et pas juste pour moi. Je pense que cela reconnaît mon engagement et mon combat par rapport à l'humanisme et aussi pour les droits des femmes et des filles. [...] Je pense que ce prix me donne beaucoup de force pour avancer. »* Si Lailuma Sadid vit à Bruxelles depuis près de dix ans, elle est née en Afghanistan et a connu le régime des talibans il y a 25 ans. Jeune étudiante à l'époque, elle organisait des cours en secret pour les filles qui ne pouvaient plus apprendre à lire et à écrire à l'école afin qu'elles ne restent pas *« prisonnières dans leurs familles »* (RTBF, 20 août 2021). (C.W.) ●



## RAHILE DAWUT

Cette universitaire ouïghoure de 57 ans a été condamnée à la prison à vie lors d'un procès à huis clos en Chine. Lorsqu'elle a été arrêtée, en décembre 2017, elle enseignait au Collège des sciences humaines de l'Université du Xinjiang, où elle a fondé le Centre de recherche sur les minorités ethniques en 2007. Spécialiste de la culture ouïghoure, une minorité musulmane de l'ouest du pays, elle a été accusée de *« mettre en danger la sécurité de l'État »* et de *« séparatisme »*. Sa peine a été confirmée récemment en appel, selon la fondation américaine des droits humains Dui Hua. *« Cette condamnation est une cruelle tragédie, une grande perte pour le peuple ouïghour et tous ceux qui chérissent la liberté académique »*, écrit l'ONG, citée par RFI (25 septembre). Rahile Dawut *« s'ajoute à la longue liste croissante d'intellectuel·les ouïghour·es – plus de 300 selon un décompte – qui ont été détenu·es, arrêté·es et emprisonné·es depuis 2016 »*, précise un communiqué de l'ONG (21 septembre). Sa fille, Akida Pulat, s'est confiée à l'ONG : *« Je m'inquiète pour ma mère tous les jours. L'idée que ma mère innocente doive passer sa vie en prison me cause une douleur insupportable. Je demande à la Chine de la libérer. »* (C.W.) ●



## EUNICE BROOKMAN-AMISSAH

Née en 1945 au Ghana, Eunice Brookman-Amissah a été médecin avant de devenir femme politique et diplomate. Elle a été ministre de la Santé dans son pays, puis ambassadrice aux Pays-Bas. Alors qu'elle était médecin, elle a été confrontée au décès d'une de ses patientes de 14 ans qui avait avorté illégalement dans de mauvaises conditions ; Eunice Brookman-Amissah a alors fait du droit à l'avortement sur le continent africain son cheval de bataille. Elle a parcouru l'Afrique pendant plus de trente ans, menant des plaidoyers à des hauts niveaux de pouvoir et organisant des campagnes de sensibilisation sur les droits reproductifs des femmes. La Fondation Right Livelihood lui a décerné un prix le jeudi 28 septembre, une récompense d'honneur visant à saluer son combat pour les droits des femmes à disposer de leur corps. Elle la recevra à Stockholm, en Suède, lors d'une cérémonie le 29 novembre. Le 28 septembre était d'ailleurs une date symbolique pour l'annonce de son prix : c'était la Journée internationale pour le droit à l'avortement. *« [Ce prix] permettra de sensibiliser le grand public à la problématique des avortements réalisés dans de mauvaises conditions qui, même au 21<sup>e</sup> siècle, reste un sujet controversé »*, explique Eunice Brookman-Amissah sur le site de la Fondation. (C.W.) ●

## *Une utopie journalistique féministe* **2028,** **l'année sans féminicide**

Retour rapide : c'est le mois d'août. Écrasées par la chaleur mais jamais à court d'idées, nous préparons en équipe notre numéro 285 – l'édition de novembre-décembre. Un sujet, en particulier, nous bouscule : celui des féminicides. En effet, à notre grande stupéfaction, pour la première fois depuis que sont tenus les décomptes – féministes d'abord, puis officiels depuis la loi Stop Féminicide de 2023 – qui recensent ces meurtres, aucun féminicide n'a, à notre connaissance, eu lieu en Belgique cette année. Comment est-ce possible ? Il nous a semblé évident de consacrer à cette question notre dossier, dans lequel nous interrogeons différents secteurs de la société : les milieux féministes, la Justice, la santé, l'école, la culture, en pleine révolution depuis quelques années. On fait le point. Ah, oui, petit détail... Nous sommes en 2028.

LA RÉDACTION.

UN DOSSIER ILLUSTRÉ PAR MANON BRÛLÉ ET RÉALISÉ  
AVEC LA COMPLICITÉ DE L'AUTRICE ET METTEUSE EN SCÈNE MARTHE DEGAILLE.

### Si vous avez passé quatre ans dans une grotte

- **2024. 8 mars** / début de la Grande Grève féministe portée par les élèves du secondaire et du supérieur. Blocage total du pays. **Avril** / prise d'assaut du Parlement fédéral par le groupe féministe radical « Les Ultraviolettes ». **Mai** / élections portant au pouvoir un gouvernement d'union féministe. **Été** / « réveil des juges ». **Novembre** / Nobel de littérature décerné à la Nigériane Chimamanda Ngozi Adichie.
- **2025. À partir de janvier** / grande vague de démissions des hommes. **Mars** / lancement de la transition de la Justice. **Septembre** / mise en place des nouveaux référentiels dans les programmes scolaires et de la féminisation de l'enseignement.
- **2026, 2027.** Nouvelles lois en cascade, parmi lesquelles le retrait de l'autorité parentale en cas de violences conjugales (2026), la loi intégrale de réparation pour les victimes de violences de genre (2027), la réduction collective du temps de travail et la baisse de l'âge des retraites (2027).
- **2028. Février, mars** / grève féministe d'un mois portée par l'ensemble des travailleuses des secteurs du soin à la société.

# « Il faut raconter l'histoire des féminicides, comme on raconte les guerres »

Acte le plus grave du continuum des violences faites aux femmes, le féminicide est le meurtre ou l'assassinat d'une femme « parce qu'elle est une femme ». Depuis cinq ans, notre pays s'est doté d'une loi pionnière qui vise à lutter contre ce crime et à le recenser officiellement. Au moment d'écrire ces lignes, fin août 2028, aucun féminicide n'a été comptabilisé dans notre pays cette année. C'est la première fois depuis les recensements initiaux. *axelle* a voulu mieux comprendre cette actualité en interviewant deux expertes, Aline Dirkx, coordinatrice de la plateforme Stop Féminicide – qui a commencé à compter et analyser les cas de féminicide plusieurs années avant les statistiques officielles – et Carole Ventura, directrice du Théâtre CreaNova et autrice de nombreuses pièces sur le sujet depuis dix ans.

PROPOS RECUEILLIS PAR CAMILLE WERNAERS.

ILLUSTRATION : MANON BRÛLÉ.

*Selon nos informations, il n'y a pas eu de féminicide depuis le début de cette année. Comment réagissez-vous ?*

*Aline Dirkx* : « Avec du soulagement. C'est une nouvelle qui est très encourageante et c'est un signe de progrès dans la lutte contre les violences de genre. Pour moi, cela montre que les actions collectives, comme la Grande Grève de 2024, ont porté leurs fruits. En revanche, ce n'est pas parce que des féminicides ne sont pas recensés qu'ils n'existent forcément plus. Certains féminicides ne sont pas facilement détectables, les chiffres sur les féminicides ne sont que la partie émergée de l'iceberg. Cependant, si nos actions permettent de sauver une vie, c'est déjà immense. Si cela a permis d'en sauver plusieurs depuis le début de cette année, c'est un très grand pas. Le travail des associations féministes a un impact important. Les femmes sont mobilisées sur cette question depuis très longtemps. »

*Carole Ventura* : « Je me suis aussi demandé si c'était bien réel. On a un peu du mal à y croire. »

*Peut-être parce qu'il y a toujours des fortes résistances face au mouvement féministe...*

*A.D.* : « Il y a en effet des poches de résistants masculinistes très tenaces. Il faut rester vigilantes, parce qu'ils sont très actifs en ligne et organisent des manifestations musclées. Certains hommes ont visiblement peur face à ce changement qui s'amorce. Ils ont peur de perdre leur pouvoir. C'est une peur assez irrationnelle, alors que les femmes craignent, elles, d'être violentées et tuées. Une éradication complète et durable des féminicides va nous demander des efforts continus afin d'assurer la sécurité des femmes sur le long terme. »

*Quels autres facteurs auraient permis l'avancée de ces derniers mois, selon vous ?*

*C.V.* : « Je pense que la loi de 2023 a permis de faire prendre conscience de la gravité de la situation à la société tout entière, et pas seulement au sein du milieu féministe. Les gens ont commencé à faire attention à ce qui se passait autour d'eux, dans les familles, dans les cercles d'ami-es, dans le voisinage. La violence a été mieux reconnue par l'État qui a mis en place des actions pour prévenir les féminicides. Au sein du secteur judiciaire aussi, la création des tribunaux spécialisés aurait pu être une piste, qui finalement a été mise de côté dans le cadre de la réforme totale de la Justice [voir p. 18, ndlr]. »



Une vraie solidarité s'est donc mise en place, et non uniquement une sororité, et c'est ce qui a aidé à changer collectivement de regard sur les violences. Il est évident que la mobilisation des hommes a joué : ils ont enfin réussi à dépasser leur besoin de domination et de pouvoir sur les femmes. »

**Faites-vous référence à la grande vague de démissions de 2025, lorsque de nombreux hommes ont démissionné de postes importants pour laisser leur place à des femmes ?**

**C.V. :** « Tout à fait. Notre société aujourd'hui a fortement évolué et une modification profonde de la manière dont les hommes se construisaient et se considéraient a eu lieu. Nous avons petit à petit démantelé le mythe de l'homme

**A.D. :** « La loi inscrit solidement le concept de féminicide dans le cadre légal et institutionnel de la Belgique, cela a été un tournant important, mais qui ne suffit pas à expliquer la situation actuelle. La lutte contre les féminicides va au-delà de la seule application de la loi. Il y a eu une vraie remise en question des normes et des attitudes. Les médias ont eu un rôle à jouer dans ce changement. Ils exercent une réelle influence sur les imaginaires. Ils ont enfin commencé à refléter des normes plus égalitaires. Et, notamment grâce au travail de certain-es journalistes, de plusieurs rédactions et d'associations professionnelles, les récits médiatiques qui banalisaient les violences ou qui reproduisaient des stéréotypes ont été remplacés par des récits qui traitent les violences comme des faits de société graves et qui respectent les droits des victimes. »

**C.V. :** « C'est exact, on a appris ces cinq dernières années à reconnaître les signaux des violences faites aux femmes, qui peuvent aller jusqu'au féminicide. Aujourd'hui, les femmes savent qu'elles seront protégées et écoutées si elles dénoncent des violences.

fort et violent. Je pense que les hommes vont mieux et sont plus sereins. Ils ont moins de pression pour correspondre à un mythe. Ils ont pris du temps pour eux, pour leur famille, et c'est une chose toute nouvelle. »

**C'est une révolution de l'empathie et de l'écoute, qui se sont développées aussi chez les hommes ?**

**A.D. :** « Il est certain que s'il n'y a plus de féminicide, c'est qu'il y a eu une réelle transformation culturelle qui est facilitée par plein de facteurs, dont l'éducation. Ce changement d'attitude touche les hommes dans leur grande majorité. Les enfants dès le plus jeune âge apprennent l'importance des lois qui les protègent et protègent leur intégrité physique et mental, mais aussi l'importance du consentement, de la gestion des émotions, des programmes de prévention ont d'ailleurs été mis en place [voir p. 22, ndlr]. L'éducation permanente, destinée aux adultes, reçoit elle aussi une attention plus grande et des subsides adéquats. Grâce

à cela, les individus se considèrent comme des agents de changement et l'importance de l'engagement collectif est accentuée. Évidemment, depuis plusieurs années, tous-tes les professionnel·les de l'enseignement, de la santé et les travailleurs/euses sociales/aux sont formé·es aux violences de genre et à la grille de lecture intersectionnelle, qui est mieux comprise. On sait que les systèmes de domination se chevauchent. Lutter contre un seul système de domination n'est pas efficace et ce n'est pas féministe car cela ne prend pas en compte toutes les femmes, comme les femmes précarisées ou racisées. »

**C.V. :** « Exactement. Dans les écoles, sur le modèle suédois, des cours d'empathie ont été créés pour lutter, par exemple, contre toutes les formes de harcèlement, à commencer par le harcèlement scolaire. Dans les écoles, on a pris le temps de déconstruire les mythes genrés dans lesquels tout le monde était coincé. Très jeunes, nos enfants sont sensibilisé·es à ces questions. Je m'en réjouis, même s'il ne faut jamais oublier d'où on vient. Les droits des femmes ne sont jamais acquis. On pourrait retourner en arrière. Il est important de transmettre ce qu'il s'est passé. Il faut raconter cette histoire, comme on raconte les guerres. »

**Justement, vous avez toutes les deux travaillé sur le féminicide à une époque où ces actes étaient encore des points aveugles de la société. Quelle a été votre stratégie pour les mettre à l'agenda médiatique et politique ?**

**C.V. :** « Il y a dix ans, le premier spectacle sur lequel j'ai travaillé, et qui abordait cette question, parlait des féminicides dont sont victimes les femmes migrantes, notamment en Amérique du Sud. Il s'agit de la pièce *No Women's Land*, créée en 2018 d'après le récit journalistique de Camilla Panhard. Cette réalité était encore assez méconnue en Europe à cette époque, il y avait peu d'articles sur le sujet. Le terme féminicide vient de la découverte des corps de femmes à Ciudad Juárez, au Mexique, souillés et enterrés dans le désert. L'anthropologue mexicaine Marcela Lagarde a créé ce mot en réaction, dans les années 1990. Il a mis du temps à être utilisé chez nous, on préférait "crime passionnel" ou "drame familial". On pensait : "Il l'aimait tant qu'il l'a tuée". C'était très présent dans les mentalités, on cherchait la responsabilité chez les victimes. L'emploi du terme féminicide a été fondamental pour la prise de conscience de ce qu'il se passait. On s'est rendu compte qu'on pouvait appliquer le même terme en Belgique, pour qualifier ce qu'on appelait jusque-là des violences intrafamiliales. Le mot féminicide a permis de faire comprendre qu'il s'agissait de violences perpétrées sur les femmes dans une volonté de domination. Comme toute redéfinition, non, il n'a pas été simple de faire comprendre l'importance de ce mot, et cela a même parfois été violent. »

**A.D. :** « D'ailleurs, tout le monde n'est pas encore vraiment d'accord avec ce que cette notion inclut précisément. C'est encore sujet à controverse, même en 2028 ! Le moment de bascule s'est produit entre les années 2010 et 2020. Les militantes féministes ont ardemment lutté pour visibiliser l'ampleur des violences genrées.

En 2016, la Belgique a ratifié la Convention d'Istanbul et était tenue de collecter des données genrées sur les féminicides. Un an plus tard, en 2017, la plateforme Stop Féminicide a été créée pour pallier le manque de réactivité du gouvernement.

Cette mobilisation a permis de sensibiliser l'opinion publique sur ce sujet et d'attirer l'attention des responsables politiques. Certains féminicides ont eu un impact important, comme le féminicide très médiatisé de Julie Van Espen, en 2019. »

**Quel est le rôle de Stop Féminicide dans le contexte actuel qui a beaucoup évolué ?**

**A.D. :** « Stop Féminicide est toujours d'actualité, d'ailleurs la prévention est depuis toujours l'un des piliers de notre travail. Ce n'est pas parce qu'il y a eu une évolution qu'il faut relâcher notre attention. Stop Féminicide est l'un des outils de la plus large Plateforme féministe contre les violences faites aux femmes. Or, certaines violences de genre subsistent dans notre société. On continuera à faire pression pour que les lois qui ont récemment été adoptées soient correctement appliquées, par exemple la loi de 2026 sur le retrait de l'autorité parentale ou encore la loi, plus récente, de 2027, de réparation pour les victimes de violences de genre... Il y a encore des défis à relever, en espérant, qu'un jour, Stop Féminicide n'ait plus besoin d'exister. S'il n'y a plus de féminicide, nous allons toutefois continuer à rendre hommage à celles qui ont été victimes d'un féminicide, à leur rendre un nom et un visage. Pour qu'on ne les oublie pas. »

**Est-ce que la culture a aussi eu un rôle à jouer dans cette évolution ?**

**C.V. :** « La culture a toujours eu un rôle sociétal. Lorsqu'on a créé le spectacle en 2018, cela correspondait à un moment où les citoyen·nes commençaient à se rendre compte du drame en cours, et les artistes ont eu envie de raconter ce qu'il se passait. Cela correspond aussi à une mission importante : toucher des publics qui sont éloignés de la culture. Surtout dans le théâtre, on a eu tendance à faire de l'art bourgeois pour les bourgeois·es. En 2023, on a joué une autre pièce dans les milieux populaires, *Classement sans suite*, sur les violences sexuelles. Des femmes qui n'étaient jamais allées au théâtre sont venues nous voir après la pièce pour nous raconter, parfois pour la première fois, ce qu'elles







avaient vécu. On était dans du théâtre tellement utile, puisqu'on libérait la parole et elles comprenaient qu'elles ne devaient pas rester seules avec ça, qu'il existait des structures pour les aider. La particularité du théâtre, au travers de la fiction, c'est que les choses nous touchent et nous parlent différemment, ça nous donne envie de réagir. Ça nous transforme. Dans le théâtre, il faut bien dire que ces pièces ont pu émerger parce qu'il y a eu une volonté politique de parler de ces sujets. Cela ne s'est pas fait tout seul. Ce sont des thématiques qui ont reçu plus d'attention dans les subventionnements, tout comme les femmes artistes, les metteuses en scène et les autrices. En 2023, on était très loin de la parité dans le théâtre, on était encore dans le patriarcat culturel, dont on s'est aujourd'hui un peu plus défait-es. Le mouvement #MeToo, en 2017, a beaucoup aidé. Des femmes connues ont pris la parole et on a vu, des années plus tard, des pointures du cinéma tomber à la suite de ces dénonciations. C'étaient les prémices de ce qu'on vit aujourd'hui. »

**Que pensez-vous des commandos « Les Ultraviolettes » au sein desquels les femmes emploient la violence comme légitime défense, ce qui a d'ailleurs été reconnu par la Justice ?**

**A.D. :** « Je salue leurs efforts et les remercie. Je comprends que des stratégies plus radicales peuvent être perçues comme nécessaires et je comprends ce qui peut amener, par réaction défensive ou de protection, à la violence. Cela soulève néanmoins des questions complexes. L'utilisation de la violence fait débat aujourd'hui au sein du mouvement féministe, certaines pensent que cela peut discréditer tout le mouvement. Cela semble dissonant, voire contradictoire, d'utiliser la violence quand c'est justement contre la violence qu'on lutte. À titre purement personnel, je me dis que dans l'histoire, les mouvements de libération et de lutte ont parfois dû recourir à la violence pour renverser des systèmes d'oppression. Il est difficile de juger la légitimité d'une telle stratégie quand elle est apparue comme la seule option possible. »

**C.V. :** « Je pense qu'il faut arrêter d'être polies. Ce n'est pas de cette façon qu'on change les choses. Il est dommage d'en arriver à la violence mais je pense que lorsqu'on montre qu'on peut se défendre, cela s'arrête. Je suis née à une époque où il était considéré normal qu'une femme puisse être agressée quand elle sortait, on nous prévenait de ne pas sortir tard le soir, etc. Il y a eu une

révolution des consciences, ce n'est plus du tout normal aujourd'hui. On a réussi à faire bouger les mentalités, ce qui est la chose la plus difficile à faire. »

**Vous utilisez l'expression « révolution des consciences », reste-t-il d'autres révolutions à accomplir ?**

**A.D. :** « On a encore du pain sur la planche si on souhaite créer un monde sans discriminations ou violences, un monde vraiment égalitaire, et cela doit être une préoccupation féministe. Il faut lutter contre le racisme, la grossophobie, la queerphobie, etc. La fin du capitalisme est essentielle car c'est un système qui perpétue des inégalités. Je suis très intéressée par l'écoféminisme. Au cœur de cette réflexion, il y a le lien entre la domination des hommes sur la nature et celle qu'ils exercent sur les femmes. Il faudrait prendre en compte la diversité des voix féministes qui luttent pour l'environnement depuis très longtemps, surtout dans les régions dites "du Sud". Ce sont les femmes le plus précarisées, celles qui sont le plus touchées par les changements climatiques, qui mènent la lutte avec le plus d'ardeur. Une société égalitaire doit être respectueuse de la nature et adopter des modes de vie durables pour toutes les espèces. Et si la situation en 2028 en Belgique est porteuse d'espoir, je me demande comment cela se passe ailleurs. La justice sociale et l'égalité de genre ne se limitent pas aux frontières nationales. Si le patriarcat prospère dans d'autres pays, il y a peu d'espoir que la Belgique tienne seule une position à contre-courant du reste du monde. C'est pour cela que je place beaucoup d'espoir dans la Grève Féministe Internationale Totale qui se prépare [voir p. 28, ndlr]. »

**C.V. :** « Il est inconcevable pour moi de continuer à vivre dans un monde où il y a des personnes très riches et des très pauvres. Maintenant qu'on a découvert la solidarité, et que les femmes sont bienvenues dans l'espace public et peuvent enfin s'y déplacer, on devrait réinventer l'urbanisme, nous permettre de nous y retrouver. Il faudrait des endroits verts où nos enfants pourraient jouer sans risquer de se faire écraser par des voitures. Il faudrait des lieux où l'on pourrait cuisiner ensemble. Il faudrait cesser de vivre dans un monde de compétition, où on met la pression à nos enfants pour qu'ils et elles soient les meilleur-es. On doit leur apprendre l'entraide face à la destruction de la planète. Il est temps de se retrousser les manches pour rattraper les erreurs du passé. On ne pourra faire cela qu'ensemble. » ●

# Les progressa-féministes ne lâchent rien sur la réforme de la Justice

Les suspensions de séance s'enchaînent dans les tribunaux de Bruxelles, à l'initiative des juges progressa-féministes qui interrompent les procès pour s'accorder sur la « parole libre » des avocat-es. Cette semaine, l'Affaire Climat était encore bloquée, mais avec le soutien du public présent. La promesse faite par la magistrature fin 2027 (« Encore un peu de patience, nos discussions internes finiront par aboutir ») commence à dater... Faut-il s'en inquiéter ? Heureusement, au tribunal domestique, concentré de violences de genre : ça roule.

CATHERINE JOIE (TEXTE)  
ET MANON BRÛLÉ (ILLUSTRATION)

## LE CONTEXTE

Depuis 2026, axelle suit la transformation de la Justice et couvre davantage de procès, au civil comme au pénal. Ce travail de veille est soutenu financièrement par le Fonds européen pour le journalisme judiciaire (FEJJ). Las de voir les États membres de l'UE rechigner à appliquer correctement la directive (UE) 2019/1937 qui protège les lanceurs/euses d'alerte – désormais étendue aux victimes qui signalent tout abus ou toute violation de droit –, le FEJJ vise à augmenter le nombre de journalistes présent-es tout au long de l'articulation judiciaire.

Devant la salle 1.D, au cœur des tribunaux climatiques où se déroule l'Affaire Climat<sup>1</sup>, un groupe (cinquante personnes ?) patiente. Quinze minutes d'attente déjà, rien d'anormal, et à l'intérieur de la salle, ça discute, comme souvent. Maintien de séance, suspension ; les membres de la cour argumentent ; dix minutes plus tard, il est maintenant 10h25, c'est acté, on postpose. Une juge passe la double porte et soupire en traversant l'assemblée : « *J'en peux plus de ces débats, cette nouvelle Justice est si lente.* » Le public, relax, répond d'un regard (« *Est-on seulement pressé-es ?* ») et confirme par là son soutien à la mouvance progressa-féministe. Six mois maintenant que les juges se divisent sur le \*rythme\* à adopter pour « faire justice ». On/la magistrature propose deux interprétations de la même idée : placer les victimes au centre de la Justice réparatrice/transformatrice. Option 1 = mettre la priorité sur la rapidité d'exécution de la Justice et ne plus faire attendre les victimes. C'est le point de vue des juges conservato-égalitaires, qui veulent donc accélérer le tempo. Option 2 = prendre d'abord le temps de réviser la façon dont la Justice écoute chaque protagoniste.

Chantier bien plus vaste, dont on ne voit que les balbutiements, porté par le groupe progressa-féministe, qui ralentirait le déroulé judiciaire.

## Efficacité ou pourparlers

En soulignant ouvertement la lenteur des débats, la juge qui vient de sortir de la salle 1.D confirme les bruits de couloir entendus ces derniers jours : les conservato-égalitaires (C.E.), dont elle fait visiblement partie, ne veulent pas lâcher leur position. On/les médias avait cru le contraire vu la promesse exprimée par l'ensemble de la magistrature en septembre (« *Encore un peu de patience, nos discussions internes finiront par aboutir* », on se souvient ?)... Mais finalement, pas tant, et les pourparlers internes, entre magistrat-es, fatiguent réellement 10 % des juges. « *On doit maintenant, et urgemment, rattraper notre retard*, insistait encore récemment une juge de cette mouvance. *Il faut accélérer les enquêtes, tenir les audiences au plus proche des faits. C'est primordial ! Les victimes ont besoin d'une Justice efficace et à leur écoute, sans quoi la Justice ne peut pas être réellement féministe.* »

Les progressa-féministes (P.F.), qui ne veulent surtout pas interrompre la transition de la Justice entamée en 2025, pourraient pourtant faire passer leur idée en force. (Le groupe est clairement majoritaire : 90 % de la magistrature, au dernier sondage.) Mais ce serait totalement contradictoire avec le fond de notre propos, répondent les P.F. « *On veut réinventer la façon dont on se parle à l'audience – victimes, prévenu-es, avocat-es, juges et ministère public. C'est pas le moment de couper le dialogue avec les C.E.* » Une autre magistrate sort de la salle 1.D





## CHRONOLOGIE

Rappel toujours utile, voici les grands acquis depuis 2025 pour le monde judiciaire :

**LES JUGES** passent désormais par le nouveau programme de l'Institut de formation judiciaire pour rattraper leur retard sur la compréhension des multiples degrés de domination de la société et sur les violences de genre en particulier qui peuvent mener, en chaîne, au féminicide.

**LES AVOCAT-ES** ont un parcours de formation similaire, qui accroît leur vigilance et les rend plus engagé-es encore pour leurs client-es (dont 20 % de pro deo d'office) à chaque étape de la procédure judiciaire.

**LES JUGES D'INSTRUCTION** ont de leur côté révisé leur politique d'enquête, devenue très réactive en cas de violence domestique. La violence à l'égard des animaux de compagnie, par exemple, retient maintenant et systématiquement l'attention de la police judiciaire, comme indice d'une violence latente.

**LE PARQUET** a perdu du poids dans l'appareil judiciaire. « *C'était une vraie boîte noire* », souligne-t-on/observatoire des droits humains. Il doit maintenant justifier correctement les affaires classées sans suite, qui diminuent d'ailleurs à vue d'œil grâce à l'évolution globale de la politique criminelle.

**AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL** : trois fois plus de chambres spécialisées et neuf fois plus de juges associé-es à ces chambres ; la Justice se donnant désormais à trois (juge principal-e, juge sociétal-e, juge domestique). C'est également le cas au **TRIBUNAL DOMESTIQUE**, nouveau nom du tribunal de la famille, qui intervient dans les conflits internes à l'organisation d'une famille, d'un ménage, d'un collectif.

**LES VIOLENCES SEXISTES ET SEXUELLES** sont jugées au tribunal correctionnel, mais anticipées/désamorçées/repérées par le tribunal domestique, situé aux premières loges des violences de genre.

Dans cette culture de la prévention plutôt que de l'application d'une peine : **LE SYSTÈME CARCÉRAL** est petit à petit remplacé par des solutions réparatrices ou transformatrices, et moins coûteuses. Des médiations notamment, organisées par les chambres de conciliation propres aux tribunaux, désormais conscients des rapports de domination et capables de repérer, puis désamorcer, tout phénomène d'emprise.

**LA MÉDIATION**, solution en croissance, est à charge financière de la Justice, plutôt qu'externalisée et payée par les justiciables, comme c'était le cas auparavant.

**LE CONGÉ D'ACCOMPAGNEMENT JUDICIAIRE** (10 jours par an et par personne) permet à chacun-e de se rendre au tribunal pour entourer collègues, ami-es, partenaires, voisin-es... Et assister (à) l'évolution de la Justice.

et s'adresse au groupe – les cinquante personnes sont toujours là. Puisqu'il pleut aujourd'hui, leurs vestes recouvrent les badges portés pour faciliter les échanges dans les couloirs, dommage. Qui est qui, qui fait quoi ? D'expérience, les audiences climatiques mobilisent plutôt un public citoyen et les administrations publiques —> badges orange et rouges. La magistrate : « *Bon, comme vous le savez peut-être, on discute beaucoup ces derniers jours, entre nous et avec le barreau, du dicton "La plume est servie, mais la parole est libre"*. Quelle place pour les plaidoiries grandiloquentes, parfois diffamatoires, l'atmosphère particulière en audience, le degré d'intervention des juges, bref, gros débat. On se rassemble ce midi au tribunal du travail pour fixer nos arguments. Donc la séance est levée, désolée... Mais on se voit demain ? »

## Nouvelle culture citoyenne

Yep, à demain. Puisque la nouvelle culture judiciaire = on vient, on écoute les audiences grand public ou on attend devant les salles plus sensibles qui fonctionnent à huis clos ; on vient pour entourer les victimes, créer une zone de sécurité/un espace de protection autour d'elles ; on se déplace pour comprendre, pour voir la Justice être rendue, pour écouter l'État rendre des comptes ; les récits infusent et nous obligent à admettre la violence classiste, raciste, sexiste ; on conscientise le nombre gigantesque d'agresseurs parmi nous. On se rend au tribunal grâce au congé d'accompagnement judiciaire et parce que la Justice féministe n'a du sens qu'en s'exerçant « entourée ». Les juges et les avocat-es sont observé-es – il y a du monde « autour ». Alors demain, oui, des gens seront là, devant/dans cette salle notamment.

Quelle est l'influence de cette présence citoyenne constante sur l'exercice de la Justice ? Quel lien avec la diminution de la violence à l'égard des femmes ? Académiques et journalistes s'interrogent constamment sur ce point, suite logique d'une grande question initiale : comment est-on arrivé-es à cette nouvelle Justice centrée sur la victime, défendue par les juges progressa-féministes et

## « On tente de réparer la Justice, de dégager du temps pour dialoguer entre juges, tout en faisant justice... Et, bon, c'est complexe. »

conservato-égalitaires depuis trois ans maintenant ? Parmi les hypothèses, on cite fréquemment le fameux « réveil des juges » de l'été 2024<sup>2</sup>, mais aussi la loi-cadre sur les féminicides votée à l'été 2023. Elles semblent toutes deux valables. Dans le premier cas, la Justice a voulu s'affranchir du pouvoir exécutif, « changer de camp » et développer son indépendance. (D'où le nombre impressionnant de procès qui visent aujourd'hui l'État belge —> la Justice fait monter les gouvernements et la police à la barre.) Dans le second cas, la reconnaissance légale des féminicides a forcé les juges à réviser leur grille d'analyse pour chaque dossier, à féminiser leur regard sur la société et enfile les lunettes des mécanismes de domination genrée, systémique, raciale, classiste... Dans un cas comme dans l'autre, le résultat est le même : la Justice a totalement révisé sa compréhension de la notion de « neutralité ». Elle se concentre sur les faits, mais l'accompagne d'une analyse systémique ultra solide.

### Au tribunal des familles

Et maintenant, quoi ? On poursuit la réforme ? Le grand argument du groupe progressa-féministe = aller du côté du tribunal domestique pour observer la façon dont le dialogue se déroule à l'audience — particulièrement constructif, « c'est ce niveau de dialogue qu'on souhaite généraliser », dit-on/les P.F. On/axelle était à ce tribunal la semaine dernière, justement, pour suivre une affaire dont l'enjeu était l'établissement de la garde d'une adolescente. Des parents qui se séparent ; le père est violent à l'encontre de la mère et manipulateur vis-à-vis de l'enfant. Autant cette double situation aurait été jugée séparément par le passé (d'un côté, au pénal pour la violence masculine ; de l'autre, aux affaires familiales pour l'organisation de la garde parentale), autant l'affaire est regardée dans son ensemble, sous la nouvelle juridiction. La juge : « Avant de clôturer la séance, je tiens à ajouter deux choses. Nous

avons énormément de retard, c'est pareil dans toutes les cours et tribunaux. Mes collègues et moi vous présentons nos sincères excuses pour ce retard. On tente de réparer la Justice, de dégager du temps pour dialoguer entre juges, tout en faisant justice... Et, bon, c'est complexe. (Pause.) C'est tendu, mais on avance. (Expire.) Mon deuxième point s'adresse à vous, madame.

— Oui ?

— Combien de temps avez-vous mis pour récolter ces captures d'écran ?

— Je n'ai pas compté. J'aurais dû ?

— Non, pas forcément. On se doute que c'était un travail énorme. Étiez-vous entourée, au moins ?

— J'étais seule, au début, puis on a monté une équipe de copines pour faire ça ensemble. Elles m'attendent dans le couloir. »

La mère se tourne vers son avocate, les sourires s'échangent en boomerang. La juge : « On vous remercie en tout cas d'avoir compilé tous ces messages WhatsApp. Il est évident que la Justice devrait prendre cela en charge elle-même, accompagner les dépôts de plainte pour collecter tous ces éléments ensemble. Tant que ce n'est pas le cas, merci d'avoir trouvé l'énergie d'aligner les faits de cette façon. Nous avons lu chacune des pièces que vous avez jointes au dossier. »

La magistrate principale se tourne vers ses collègues, assis-es à ses côtés, juge sociétal et juge domestique, puisque la Justice se fait désormais à trois —> élargissement du mode de fonctionnement du tribunal du travail, lui-même inspiré de la concertation sociale.

On comprend mieux le propos des progressa-féministes. Ici, le dialogue est ouvert, les mots sont bien choisis, le vocabulaire est accessible. L'acoustique est bonne — elle a été revue en priorité dans les salles d'audience, c'était le début, à l'image de la nouvelle « culture du signalement » insufflée par la remise en question générale des normes et des attitudes (voir les propos d'Aline Dirx, p. 14 de ce numéro). Se sentir à l'aise de parler ? Eh bien, c'est le cas et

on parle. On ne crie pas, on ne se sent pas agressé-e verbalement. Les protagonistes ne s'apprécient pas pour autant — loin de là. La violence existe, mais elle est canalisée, personne ne balance d'huile sur le feu, on/les juges soutient, on/les avocat-es ne tire pas à bout portant. Dehors, dans le couloir, la Justice est peut-être encore sous tension, mais dans cette salle, depuis cette salle, aujourd'hui du moins, grossit une forme d'apaisement. ●

### MÉTHODOLOGIE

Cet article a été construit sur base de plusieurs échanges et entretiens menés auprès de personnes en contact étroit avec la Justice. Merci à Céline (victime de violence conjugale), Caroline (victime de harcèlement sexiste), Amélie (victime d'inceste), Mariella (magistrate), Florence (magistrate), Françoise (magistrate), Baobab (artiste, archiviste), Vincent (avocat) et Stéphane (archiviste). Entre autres lectures : *Une théorie féministe de la violence. Pour une politique antiraciste de la protection*, Françoise Vergès, *La Fabrique 2020 ; Femmes et Justice*, collectif, *Anthemis 2022*, collection de l'Association Syndicale des Magistrats.

1. Depuis 2014, l'asbl Affaire Climat/Klimaatzaak enchaîne les actions en justice contre les quatre gouvernements belges qui ne tiennent pas leurs engagements internationaux de réduction des gaz à effet de serre et de restauration de la biodiversité.
2. Le 21 juillet 2024, à l'occasion du défilé national, la police fédérale avait totalement recouvert les échafaudages du Palais de Justice place Poelaert de banderoles bleues. Après tout, les deux banderoles de l'été 2023 n'avaient pas fait grand bruit, pourquoi s'arrêter là ? Le lendemain matin, 22 juillet, le Conseil supérieur de la Justice donnait sa conférence de presse mémorable : « Ce n'est plus une campagne de communication, c'est une prise d'otages ». Piquée au vif, la magistrature s'est saisie de cette « percée de trop » du pouvoir policier, et donc du pouvoir exécutif dans le pouvoir judiciaire, pour entamer son processus de transformation qui couvait, au final, de longue date.

# Notre révolution : L'école a fait la différence

L'implémentation de la « féminisation » des programmes scolaires, mais aussi de l'enseignement, vient d'entrer dans sa phase finale. A-t-elle déjà influé sur les mentalités ? Contribué à réduire les comportements violents ? Retour sur les épisodes d'une lame de fond, et tentative de réponse, en compagnie d'une chercheuse et d'acteurs/trices du secteur.

VÉRONIQUE LAURENT (TEXTE) ET MANON BRÛLÉ (ILLUSTRATION)

**T**rès vite, il y a quatre ans, le mot s'est imposé : *féminisation*. Mot surgi à plusieurs endroits au même moment qui traduisait, sinon l'air du temps, une volonté certaine de rendre leur place aux femmes dans les savoirs et la culture. La voie avait été pavée ; des chercheuses avaient documenté la surexposition des hommes et

l'effacement des femmes depuis l'invention de l'université, avec en point culminant le grand tournant patriarcal (anciennement appelé « siècle des Lumières »). La littérature, et de jeunesse aussi, s'était déjà emparée des sujets féministes, les avait propagés, revisitant mythes et contes, créant de nouvelles modèles (voir p. 32). Les musées, à l'instigation de chercheuses activistes, avaient embrayé, (re)découvrant des figures jusque-là balayées sous le tapis de l'Histoire de l'art, tandis que les femmes « de » se voyaient réhabilitées, que le stéréotype de la muse évoluait, rendant sa part active (ou même son art) à l'inspiratrice, et que le matrimoine était systématiquement mis en avant.

Sur ce terrain propice, l'intraitable mobilisation durant la Grande Grève de 2024 des élèves du secondaire et du supérieur (rassemblés sous la bannière du Mouvement des Étudiantes, MDE) a porté ses fruits. Qui n'a pas gravées en tête des images des 103 jours d'occupation des écoles secondaires et des universités : barricades, campements auto-organisés, feux de joie, cantines improvisées... et dérives policières associées – ces images-là aussi ont marqué les esprits.

Au moment de la formation du premier gouvernement d'union féministe et malgré les actions de protestation d'opposant-es de tous poils, une partie des revendications du MDE a été entendue, on s'en souvient. La principale : intégrer transversalement aux programmes une prise en compte du



## « Après la mise en place d'un comité des élèves, qui pèse désormais pour un tiers des voix dans les pouvoirs organisateurs, ce sont aussi les jeunes qui ont repensé le cadre de l'éducation civique, parentale et scolaire. »

contexte sociétal occidental, soit un point de vue situé influencé par les systèmes de domination, dont les trois principaux sont racisme, sexisme et capitalisme.

### De la contestation à l'organisation politique

Directrice de l'Institut Liège IV, Bénédicte Bardeau a fait partie des premières directions à rejoindre le MDE. Elle se souvient : « Au moment de la Grande Grève en 2024, nous avons mis un certain temps à nous rallier aux jeunes ; nous étions en pleine mise en place du Pacte d'excellence, et dans une école dite "difficile" mais dans une partie du corps professoral et au syndicat de profs, la nécessité de prendre part au changement bouillonnait, c'est sûr ! Au début, les revendications des étudiantes partaient dans tous les sens, entre demandes de démocratie participative, d'organisation des écoles en autogestion et des exigences de s'attaquer enfin très concrètement au changement climatique, ou la révision des cursus vers davantage de féminisation. Et nous avions les nôtres... Bref, c'était le chaos. »

Dès les premières semaines de grève, dans l'agor-tchatche, cet espace de la cour dévolu aux débats, les idées avaient fait rage, des battles s'étaient organisées, parfois même en musique. « La rapidité de la politisation des jeunes a pris presque tout le monde de court, avance la chercheuse en sciences sociales Vanessa Mosura. Les événements de 2024, et leurs conséquences, avaient donné un sacré coup de frein au glissement néo-libéral de la société, comme à son corollaire, l'individualisme, c'est vrai. Mais il ne faut pas sous-estimer l'impact du silence politique à la suite des marches pour le climat en 2019, l'éco-anxiété galopante des jeunes, ou leurs

révoltes contre la gestion de la crise du Covid... Dès ces instants-là, les germes d'une prise de conscience politique plus large ont pris racine. Là-dessus, continue la doctorante, les scandales sont venus mettre à nu l'incompétence, ou le cynisme du gouvernement de l'époque ; la contestation a rhizomé. Il faut encore ajouter que le MDE a bénéficié du soutien de la plupart des parents. »

Les groupes de travail organisés durant la Grande Grève dans les différentes écoles et universités, Flandre comprise, ont produit une série de notes et de recommandations, incluant des échanges avec nombre de personnalités académiques ou militantes. On se souvient des Anthéna Ariodi, Laifa Dela ou Jan Vanster, leaders/euses du MDE qui ont ensuite cédé la place à d'autres, poursuivant ailleurs que sous les feux médiatiques la réflexion collective pour un futur commun, dans laquelle – condition essentielle – chacun-e pourrait trouver sa place. À l'arrivée au pouvoir du gouvernement d'union féministe, « des demandes assez concrètes étaient prêtes », résume Bénédicte Bardeau. « Ce moment charnière de mises en commun collectives, prolonge Vanessa Mosura, a contribué à remodeler en profondeur les mentalités. »

### Révolution des programmes

Les référentiels mis en place dès la rentrée 2025 incluent désormais la compréhension des origines et des mécanismes de discriminations. On le sait, il a fallu batailler, surtout pour les programmes d'histoire qui ont polarisé les débats. Mais ils intègrent à présent une prise en compte de l'histoire, des études et des notions liées à l'esclavage, à la colonisation, au racisme, à l'oppression des femmes et des

minorités sexuelles et aux combats pour l'égalité. Et portent un regard critique et décentré, incluant des interventions d'historien-nes et chercheurs/euses du monde entier. « Dans les universités, cette nouvelle approche a d'ailleurs ouvert un énorme champ de recherches, notamment en psychologie et en anthropologie, constate Vanessa Mosura. L'intensité des débats qui se sont tenus à cette époque-là, mais aussi leur qualité, a contribué à l'acceptation et, au final, à l'apaisement de ce que certains commentateurs médiatiques ont qualifié de "guerres woke"<sup>1</sup>, à mon sens de façon abusive. »

Pour comprendre l'implication massive des jeunes, le directeur d'Enghien I, Clément Rochelle, rappelle le rôle des réseaux sociaux. « Au début de la Grève, des compétences du Pacte d'excellence ont circulé sous forme de hashtags, effet catalyseur garanti : #RemettreSonAvisEnQuestion, #SeForgerUneOpinion, #ArgumenterSurDesFaits, #PromouvoirLaJustice, #PromouvoirLaSolidarité, #PromouvoirLeSensDesResponsabilités... Les étudiant-es s'en sont littéralement emparé-es, tendant d'ailleurs au passage un miroir grossissant aux politiques, sourit le directeur en consultant ses notes. Après la mise en place d'un comité des élèves, qui pèse désormais pour un tiers des voix dans les pouvoirs organisateurs, ce sont aussi les jeunes qui ont repensé le cadre de l'éducation civique, parentale et scolaire. Qui se sont emparé-es des thématiques de l'EVRAS. Qui ont croisé les thématiques. Iels se sont déchiré-es, parfois, mais le principe de majorité des voix a toujours prévalu. » Cette forme d'autogestion a entraîné un mode de fonctionnement plus horizontal,

obligeant au débat pour aboutir au compromis. « Un système certes imparfait, poursuit, toujours souriant, le directeur hennuyer, à l'image des discussions sur la meilleure manière de pratiquer la démocratie ». Il souligne enfin que « le retour systématique à la Déclaration universelle des droits humains comme cadre à toutes nouvelles discussions qui continuent à émerger est un rappel encore nécessaire. »

### « Nous naissons tous·tes libres et égaux/ales en dignité et en droits »

En parallèle des évolutions des contenus et de l'organisation, la « vieille » thématique pas si anodine des toilettes a animé une partie de l'année 2025. « À partir de ce moment-là, d'autres personnes que des élèves ou des "sachants" ont été entendues dans l'agor-tchatte, parce que les sujets de la maintenance et de l'hygiène des toilettes ne pouvaient pas être compris ou discutés sans les



**« Pendant la Grève, on avait fait des moments de lectures féministes. Ça nous avait nourri·es. Et en fait, on a osé se dire qu'on avait envie de parler de trucs comme du soin, de la confiance, de la vulnérabilité... »**

femmes des services d'entretien, que les élèves avaient rencontrées dès les premières journées de grève. Il s'était passé quelque chose d'important; d'autres réalités avaient fait leur entrée dans l'enceinte de l'école, pose Vanessa Mosura, et le soutien à la demande de revalorisation des salaires du personnel d'entretien a été une occasion hyper concrète d'étendre au champ social les principes de justice et de solidarité préconisés dans le référentiel d'apprentissages! »

Le chantier de réflexion autour de l'EVRAS a certainement lui aussi contribué au changement, analyse Jali Rommel, alors en quatrième secondaire: « Je crois qu'on a tous·tes été encouragé·es par la participation obligatoire – qu'on avait nous-mêmes votée! Il fallait évidemment examiner le consentement, encourager l'acceptation des différences, les aspects prévention, santé... Mais ce qui revenait surtout, c'étaient des demandes d'explication de ce que disait la loi et des discussions sur la majorité sexuelle. On avait compris qu'il fallait remonter jusque-là si on voulait avoir prise sur les choses... Et les débats tournaient aussi autour de l'environnement de réappropriation du plaisir, en dehors des codes patriarcaux, d'hypersexualisation, du porno, de la marchandisation des corps, et des injonctions à la jouissance – ça, ça revenait souvent. Pendant la Grève, on avait fait des moments de lectures féministes. Ça nous avait nourri·es. Et en fait, on a osé se dire qu'on avait envie de parler de trucs comme du soin, de la confiance, de la vulnérabilité... Et on a par exemple proposé d'augmenter les heures. » Dix heures, faisant partie d'un programme dénommé « Prévention », se donnent désormais chaque année. Elles

généralisent notamment l'apprentissage du « Flag System », système des « drapeaux »<sup>2</sup>, qui aide à évaluer des comportements sexuels et à prévenir des violences sexuelles. Les comités d'élèves ont aussi voté la mise en place de cours d'empathie (voir p. 14 de ce numéro) dès le fondamental. D'autres propositions encore ont été suivies d'effets, dont la révision de la spécialisation des cours de récré.

Aujourd'hui, quatre années après le début des changements et de la mise en œuvre d'un cadre d'orientation féministe à tous les niveaux de l'enseignement (fondamental – qui a remplacé l'appellation « maternel », primaire, secondaire, enseignement spécialisé, hautes écoles et universités), certain·es intellectuel·les crient encore au révisionnisme et des groupuscules notamment d'extrême droite tentent toujours d'enrayer cette marche, parfois par des actions violentes<sup>3</sup>. « Mais on peut effectivement assumer que cette lame de fond, impulsée du bas vers le haut, a infusé dans la société entière et réduit la tolérance à la violence, particulièrement celle dirigée contre les femmes », élargit Vanessa Mosura. « Loin d'une police de la pensée, conclut la chercheuse, les changements ont été, et sont toujours portés, par les jeunes elleux-mêmes. Ils rendent sens à leur vie. » « Il reste du taf », comme dit Jali. ●

1. « Quand les guerres woke ravagent l'enseignement », *La Libre*, 27 avril 2026.

2. <https://flagssystem.org>

3. Lire « Supercali-feministic-explialidocious : quand la droite extrême caricature les ministres de l'enseignement en sorcières » (*Le Soir*, 27/09/28) et la carte blanche publiée « Jusqu'où vont-elles aller ? » (*Le Vif*, 3/10/28).



# La révolution de la santé féminine :

## « On connaissait toutes les problèmes de l'intérieur »

**Une transformation radicale de la santé féminine a émergé en Belgique ces cinq dernières années. D'après une étude innovante réalisée avec 3.500 patientes et dont axelle publie les résultats exclusifs, la santé des femmes s'est drastiquement améliorée grâce au nouveau système féministe de prise en charge des maladies. L'étude montre également que les médecins ne sont plus les premier-ères interlocuteurs/trices des femmes.**

SALWA BOUJOUR (TEXTE)  
ET MANON BRÛLÉ (ILLUSTRATION)

**J**usqu'à ces dernières années, les femmes étaient confrontées à des disparités médicales basées sur leur genre, avec des diagnostics et des traitements souvent influencés par des stéréotypes préjudiciables. Mais en Belgique, un système féministe de prise en charge des pathologies et violences a été mis en place par... les femmes, elles-mêmes. Les résultats de l'étude coopérative 2028 « Notre corps, notre santé », coordonnée par des représentantes des patientes, sont sans appel : une approche progressiste qui met l'accent sur la prévention, l'éducation et l'accès gratuit aux soins de santé a eu un impact sans pareil sur leur corps et leur santé.

Ce système de santé révolutionnaire a été façonné par les femmes elles-mêmes, patientes et anciennes patientes, avec l'aide de représentantes des professions du soin. « *La mise en place de la commission citoyenne et démocratique féministe "Femmes, pouvoir et maladies" a été un moment tournant. On s'est mis à plus de 200 pour réinventer totalement le système et trouver les solutions pour le refinancer massivement. On connaissait toutes les problèmes de l'intérieur, on les avait vécus dans notre chair* », se rappelle avec émotion Anne-Fanta-Cécile-Halima, ancienne patiente, impliquée dans la commission à partir de 2026 et cochercheuse de l'étude « Notre corps, notre santé ».

### Le putsch contre le ministre de la Santé

Rappelez-vous : juste avant les élections de 2024, dans la foulée de la Grande Grève, le groupe féministe radical « Les Ultraviolettes » avait pris d'assaut le Parlement fédéral lors d'une rencontre nationale sur la santé. Les membres du groupe avaient enfermé le ministre de la Santé de l'époque, Jean Dupont, présent ce jour-là au Parlement, dans un placard. Puis, le ligotant dans la position d'examen dans laquelle les femmes sont contraintes d'être maintenues chez la/le gynécologue, dix heures d'affilée, elles lui avaient infligé des simulations de douleurs de règles avant d'entamer la présentation de leurs strictes exigences en matière de santé des femmes, basées notamment sur les « bilans de santé » dressés par des femmes ayant participé à la semaine d'étude du mouvement féministe belge Vie Féminine en 2023 (voir p. 27). Les hommes présents au Parlement et les collaborateurs du ministre avaient bien tenté de résister ; on se souvient des vains appels à l'aide adressés à leurs mères et à leurs conjointes, parties au front avec « Les Ultraviolettes » qui intimidaient les récalcitrants à coups de spéculum. Mais l'armée, appelée aussi à la rescousse, avait rapidement capitulé grâce à l'alliance formée par le groupe féministe radical avec les femmes des différents régiments. Le ministre avait été contraint d'abandonner son poste.

**« Il semblerait qu'un système de soins gratuit, autogéré, dénué de toute discrimination et fondé sur les principes d'égalité de droits et de traitement soit la clé pour guérir les femmes belges de toutes pathologies confondues, y compris des maladies rares et orphelines. »**

À la suite de l'instauration du gouvernement d'union féministe le mois suivant, des représentantes des patientes sont devenues responsables des compétences liées à la santé des femmes. Elles ont ainsi débuté la mise en place, dans le cadre de la commission citoyenne féministe et démocratique aux pleins pouvoirs de décision, de ce qui semble être aujourd'hui le système de soins le plus révolutionnaire et efficace au monde.

L'étude coopérative « Notre corps, notre santé », pilotée et réalisée par des membres de la commission et par des groupes élargis de patientes et anciennes patientes, s'est inspirée des méthodologies de recherche féministe. « Pour la première fois, les personnes concernées étaient aux manettes d'une étude scientifique concernant leur propre santé », se réjouissent les quelque 200 cochercheuses. Malgré son ampleur – 3.500 participantes à travers tout le pays, avec des profils très divers –, l'étude n'a rien coûté aux Belges : elle a été financée par la section *Give me your cash baby* des « Ultraviolettes », qui a dérobé des fonds à la Banque nationale. « Nous avons choisi de défier les normes oppressives qui ont longtemps maintenu les femmes dans l'ombre de la santé », affirme Anne-Fatima-Esperanza, membre du groupe. *Nous avons investi dans un avenir où les femmes sont les gardiennes de leur propre bien-être. La révolution de la santé que nous avons initiée n'est pas simplement une réponse aux injustices passées, mais une affirmation vibrante de la*

*capacité des femmes à redéfinir leur propre réalité médicale.* » Les motivations de ce groupe sont liées à un désir de mettre fin au règne de la médecine blanche, raciste et sexiste, empêchant les femmes de se soigner correctement.

#### **Des résultats stupéfiants**

Les résultats de l'étude « Notre corps, notre santé » montrent donc que des affections qui ont longtemps impacté la qualité de vie des femmes n'étaient pas une fatalité. On apprend par exemple, au travers des chiffres et des témoignages qui les accompagnent, que des maladies hormonales, telles que l'endométriose et le syndrome des ovaires polykystiques, ont drastiquement diminué. Les statistiques sont véritablement stupéfiantes : une diminution de 74 % des cas d'endométriose signalés (par rapport à 2024) et un étonnant 86 % de diminution des symptômes du syndrome des ovaires polykystiques. « Heureusement que les féministes se sont mobilisées pour changer les choses. Autrement, on aurait encore attendu longtemps », se réjouit Anne-Fanta-Cécile-Halima.

Si ces chiffres défient les croyances médicales traditionnelles, ils reflètent l'impact profond de facteurs tels que l'éducation, la prévention, la prise en charge collective des patientes mais aussi la détection des violences subies – en particulier dans l'enfance – et leur prise en compte dans le parcours de soins, tout en mettant les patientes au centre. Ainsi que l'analyse

Nazli, 58 ans : « En réfléchissant avec moi à l'impact de l'inceste, puis des violences conjugales que j'ai subies, l'équipe soignante a pris le temps d'agir sur les causes de mes troubles neurologiques, et j'ai enfin guéri. Les douleurs dont les médecins disaient avant qu'elles étaient "dans ma tête" avaient bien une explication. Depuis, j'accompagne des femmes et des enfants victimes de violences dans des démarches judiciaires, médicales et sociales. » Les cochercheuses concluent : « Il semblerait qu'un système de soins gratuit, autogéré, dénué de toute discrimination et fondé sur les principes d'égalité de droits et de traitement soit la clé pour guérir les femmes belges de toutes pathologies confondues, y compris des maladies rares et orphelines. » D'autres affections autrefois préoccupantes, telles que les maladies cardiaques (en diminution de 77 %), les troubles hormonaux, les migraines, le diabète et même les cancers spécifiques au genre (comme le cancer du sein, dont la prévalence a diminué de 66 %), ont été quasiment balayées par cette approche révolutionnaire. Cette nouvelle ère de santé féminine en Belgique réécrit les normes médicales en profondeur, mettant en lumière le potentiel considérable que détient une société résolue à offrir aux femmes des conditions de santé optimales, et ainsi à ouvrir la voie vers une réalité où toutes les femmes peuvent s'épanouir sans être entravées par le fardeau de la maladie et d'un système de soins raciste, sexiste et validiste.



### « Nous n'avons plus besoin des médecins »

Selon l'étude, 100 % des participantes estiment que les médecins ne sont plus les premier·ères interlocuteurs/trices dans leur quête de santé optimale. L'analyse attribue ces résultats à l'approche globale, inclusive et gratuite du système de sécurité sociale belge. Des transformations inattendues ont d'ailleurs eu lieu dans la profession médicale et font l'objet d'une annexe spécifique. Tout d'abord, la féminisation de l'enseignement (voir p. 22) s'est étendue à toutes les études médicales, intégrant des modules sur l'empathie, les violences de genre et les systèmes de domination (en particulier sexisme, racisme et classisme); chaque étudiant·e est désormais accompagné·e par un·e thérapeute féministe tout au long de son cursus. Autre transformation, de nombreux/euses médecins commencent à se réorienter vers de nouveaux horizons, embrassant parfois la permaculture et devenant des militant·es passionné·es pour l'écologie inclusive. Cette évolution découle du constat que les femmes, en bonne santé et autonomes dans leur prise en charge médicale, ont ouvert la voie à une réévaluation profonde du rôle traditionnel des praticien·nes de la santé. Ces médecins, conscient·es de la pertinence d'une approche globale, ont choisi de redéfinir leur contribution à la société en adoptant des pratiques qui favorisent non seulement la santé individuelle, mais aussi celle de la planète. ●

Un moment d'histoire... Certaines revendications des « bilans de santé » dressés collectivement par les participantes à la semaine d'étude de Vie Féminine (été 2023) furent à l'origine des transformations radicales du système de soins auxquelles nous assistons depuis plusieurs années. Elles ont constitué la matière principale du volet « Santé » du programme gouvernemental d'union féministe en 2024.

#### « NOUS CONSTATONS QUE :

- Les compétences des femmes ne sont pas assez valorisées et visibles.
- La santé est inégalitaire en fonction du statut dans lequel la société nous place.
- La société telle qu'elle est organisée avec toutes ses injonctions nous surcharge mentalement et nous empêche de nous autoriser à prendre soin de nous.

**NOUS NE VOULONS PLUS** être infantilisées, renvoyées aux rôles traditionnels, mises en doute, jugées quand on ne fait pas partie des privilégié·es.

#### NOUS VOULONS :

- Être considérées et comprises.
- Le respect de nos droits humains fondamentaux et l'accès à ces droits.
- Des politiques de prévention et d'accompagnement.
- Des acteurs/trices de la santé porteurs/euses de valeurs égalitaires.
- La formation des professionnel·les à l'accueil, à l'écoute, aux violences de genre, aux violences racistes et capitalistes et aux violences institutionnelles.
- Des soins accessibles en termes de mobilité, d'accès à l'information, de langues parlées, de délais d'attente, de temps nécessaire de consultation, de notre éventuelle situation de handicap. Des soins accessibles financièrement et accueillants pour les mères seules avec enfants et pour les personnes âgées.
- Le refinancement de la sécurité sociale.
- Le renforcement de toute la chaîne du soin, humainement, juridiquement et financièrement, en prenant en compte la globalité des personnes et de leurs réalités de vie.

**NOUS SOMMES** des patientes, pas des clientes! »

# Dans les coulisses, la Grève Féministe Internationale Totale se prépare

Galvanisées par le succès de leur dernière Grande Grève, les femmes préparent la suivante.

Dans le chaos de tout ce qu'on croit définitivement perdu, axelle a rencontré en Belgique quelques artisanes de ce futur débrayage massif...

ÉMILIE BENDER ET MANON LEGRAND (TEXTE) ET MANON BRÛLÉ (ILLUSTRATION)

**F**ront de mer, Gand, septembre 2028. Comme toujours dans notre société en chute libre, les femmes s'activent. Les unes unissent des matériaux de flottaison pour en faire des radeaux – elles poncent, vissent, nouent, percent, tirent, relient des embarcations en tout genre –, les autres s'assurent qu'il y ait des réserves d'eau douce et de nourriture en suffisance. Une furieuse énergie vitale se dégage du chantier : « *Construire le ventre plein, me disent-elles, c'est le plus important ! Rien ne tient dans la famine... c'est l'opposé de la Maïzena !* »

Et à les voir, elles ont faim. On les a laissées si longtemps l'estomac gargouillant à se nourrir d'espoir qu'elles ont besoin de le régurgiter. De tisser leurs optimismes les uns aux autres pour donner du sens à cette famine millénaire<sup>1</sup>. Ensemble, elles modèlent ce magma intime pour inventer de nouveaux motifs, que ce soit ici, à travers le pays ou demain au-delà des frontières. Depuis la dernière Grande Grève qui a bloqué la Belgique pendant un mois cet hiver (voir axelle n° 281, mars-avril 2028),

beaucoup d'entre elles ne craignent plus de débrayer : « *Ça a tout changé, me glisse Eunice. Avant, je vidais mes économies pour payer le loyer ; là, j'alimente la caisse commune pour que l'on mange tous-tes. On n'a pas plus dans nos poches, mais on vit.* » Cette caisse commune s'appelle *Le Chœur* et elle permet de loger et nourrir plus de 400 personnes chaque mois.

Des mélodies de joie scandent les travaux de préparation en vue de la Grève Féministe Internationale Totale du 8 mars 2029, parce que oui, l'urgence est telle que beaucoup ici croient que ce sera pour la vie. Que le visage de la société change. Alors elles viennent en soutien – pour certaines quelques jours, pour d'autres quelques mois – elles s'établissent sur ces longues plages recouvertes de déchets, derniers témoins de l'ancienne démarcation côtière, balayées par les vols de corneilles. Des ballons, des râdeaux, des seaux multicolores, des cadres de cuistax, des toiles de parasols, des couvercles de frigobox... tout est bon à récolter pour construire ces radeaux de fortune.

## Adieu marin

Quant au marin d'Ostende, il n'est plus qu'un vieux souvenir depuis que les eaux sont montées jusqu'aux campagnes gantoises : « *C'est pas plus mal que le patriarcat ait été englouti !* », s'exclame Thalassa, une tronçonneuse à la main. Je profite de la brèche pour lui poser quelques questions : « *Tu le crois vraiment toi, que le patriarcat ait été englouti ?* » Thalassa revient sur toutes les conquêtes obtenues durant cette dernière législature belge : tribunaux féministes, réduction collective du temps de travail, baisse de l'âge des retraites, féminisation de l'enseignement (voir p. 22)... Toutefois, personne n'est dupe ici, « *le vieux papa* », comme elle le nomme avec une certaine tendresse, n'est pas englouti, « *même s'il peine grave à garder la tête hors de l'eau. Après, on n'est pas biesses, on sait que les droits des femmes, ça se brade et que les bouées sont encore trop souvent made in Macholand. Les femmes, les personnes précaires, dès qu'on baisse les bras, on perd tout. Regarde le droit à l'avortement... Y'a jamais d'acquis pour nous.* »

*«J'ai vu des femmes laver, cendre après cendre, le moindre de leurs souvenirs. Elles embrassaient leurs tristesses par des actions concrètes : dresser des abris avec les débris en présence, rassembler ce qui pouvait être sauvé – sans hiérarchisation d'importance, comme un trésor d'enfant, où les pierres côtoient les morceaux de porcelaines et les lauriers séchés –, s'assurer que les personnes en vie mangeaient, s'hydrataient, fredonnaient.»*



Thalassa fait partie des personnes qui sont entrées récemment au comité de Grève. Ça faisait plusieurs années qu'elle manifestait le 8 mars, « passivement, en suivant la meute des sœurs », me confie-t-elle. Mais le combat victorieux pour la fin des féminicides et l'inflation galopante l'ont poussée dans un engagement plus quotidien, plus à vif, plus nécessaire. Aujourd'hui, elle coordonne la section Actions Scandaleuses<sup>2</sup>. Pourquoi ? Elle ne sait pas vraiment l'expliquer... ou plutôt si : un besoin de « passer à l'action qui la botte ! »

« On a par exemple vidé les rayons d'un magasin de prêt-à-porter, distribué les habits et récupéré les cintres pour en faire une immense guirlande qu'on a brandie dans la rue commerciale. J'ai aussi le souvenir d'un banquet gigantesque organisé place de la Louve au moment des grèves dans les supermarchés. C'était dingue comme braver un interdit collectivement, ça nous a grisées. On était tous-tes Catwoman, quoi ! Après le scandale, c'est facile quand on est femme... Tu pètes de travers et te voilà scandaleuse », rit-elle. Pour 2029 par contre, elle garde le secret. « Mais ce sera loin d'être anecdotique ! » Menace ou mise en garde ?

### À l'ombre de l'Olympe

Thalassa maintient l'ambiguïté et commence à évoquer son séjour en Grèce, le pays de ses ancêtres. Rentrée depuis seulement trois jours, elle témoigne : « Tout a brûlé dans le village de ma mère. Maisons centenaires, arbres fruitiers, bibliothèques. Albums de famille, livres de recettes... J'ai vu des femmes laver, cendre après cendre, le moindre de leurs souvenirs. Elles embrassaient leurs tristesses par des actions concrètes : dresser des abris avec les débris en présence, rassembler ce qui pouvait être sauvé – sans hiérarchisation d'importance, comme un trésor d'enfant, où les pierres côtoient les morceaux de porcelaines et les lauriers séchés –, s'assurer que les personnes en vie mangeaient, s'hydrataient, fredonnaient. En nous voyant bosser ici comme des folles pour construire ces rafiots, là-bas pour rebâtir leur village – je me disais que, décidément, on est sacrément fortes quand on est ensemble ! »

Puissantes, j'ajouterais. Parce que là-bas, sous les gravats, la grève s'organise aussi. « Elles vont mettre le focus sur l'extractivisme et l'avortement. Rappeler que "Ni la terre ni les femmes ne sont un territoire de conquête". Encore et toujours. Tant qu'il le faudra, elles répéteront les mêmes slogans. Et nous, faut qu'on en fasse l'écho, c'est pour ça que la Grève Féministe Internationale Totale a du sens. Si tous les pays se font l'écho des autres, ça va devenir assourdissant et les gouvernements n'auront plus le choix de nous entendre. T'imagines une gamine qui tape sur une casserole ou qui claque deux couvercles ensemble... pas une fois, mais pendant des heures, assidûment... c'est insupportable ! Alors six milliards, ça va faire un boucan tel qu'on va réveiller nos sœurs disparues. Par ailleurs, je voudrais qu'on relaye la revendication du salaire universel de soin proposé par les Grecques, faut pas que j'oublie d'en parler aux copines de la section Santé Communautaire. »

### « L'effet casserole »

Son téléphone sonne. Thalassa prend l'appel. « Salut Malika, comment tu vas ? Dis-moi... » Silence. « Ok, je peux être dispo pour les rencontrer. Iels ont quel âge et c'est dans quel quartier ? » À peine a-t-elle raccroché que Thalassa enchaîne sur l'importance d'un mouvement transgénérationnel. « L'essentiel, ce n'est pas d'être d'accord, mais de montrer la pluralité des féminismes aujourd'hui. Si t'as 15 ans ou 75 ans, forcément que tu ne vas pas avoir les mêmes revendications, parce que tu n'as pas les mêmes besoins. Par contre, on peut tous-tes témoigner des mêmes discriminations et niveler vers le haut. C'est ça que j'appelle l'effet casserole : faire du bruit ensemble pour se mettre à l'action. Après, que tu veuilles le faire seins nus ou en habits traditionnels, on s'en fiche, ce qui compte, c'est de trouver le chemin qui te donne la force de réinvestir le commun – le sens commun. Si on n'est pas tous-tes ensemble, y aura pas de changement. On a besoin de tout le monde et chacun-e est nécessaire. » C'est pour cette raison qu'elle anime chaque semaine des ateliers de créativité collective. « La créativité, c'est pas

**« On voit la créativité comme un passe-temps pour femmes au foyer, mais en fait c'est un pied-de-biche, ça va tout dézinguer ! »**

du développement personnel bidon. Ça fait partie de la nature humaine, c'est notre noyau. On a le rire pour prendre de la distance par rapport à une situation compliquée, il nous permet de pointer le problème. La créativité, elle, elle suggère les possibles. Elle ouvre. On voit la créativité comme un passe-temps pour femmes au foyer, mais en fait c'est un pied-de-biche qui va tout dézinguer ! »

Je garde cette image en tête en observant Thalassa remettre son casque antibruit et débiter le squelette d'une baleine à bosse qui s'est échouée sur la plage la nuit dernière. Le projet est d'en faire une sculpture, un phare géant, pour éclairer les gouvernements sur la voie à prendre. C'est aussi ça, la créativité, prendre le mort pour en faire du vivant.

### La criée

Sur le chemin de galets qui longe le chantier, une petite chapelle est transformée – comme tant d'autres lieux ces derniers mois – en espace public pour s'abriter des chaleurs caniculaires. Une grappe de personnes est amassée autour d'une table ; l'une d'elle note consciencieusement les échanges dans un grand cahier à spirale. « On m'a coupé mon électricité pour dette. »

« J'ai dû redéposer les pâtes dans les rayons car mon compte était vide. » Et aussi : « Je n'ai eu aucun bonjour de mes collègues ce matin quand j'ai dépoussiéré leurs bureaux. » Chaque jour, à l'aube, femmes et hommes viennent y crier leurs grandes et petites humiliations. « Ma fille m'a demandé pourquoi ici, c'était pas son pays. » « Je n'ai pas pu voir ma cousine parce que je n'ai pas obtenu mon visa. » « Je suis une mauvaise mère, elle m'a dit. » Les paroles s'enchaînent comme un chapelet qu'on égraine, comme une grande prière de colère inscrite dans le cahier de doléances par Mirto.

« Ce sera notre boussole pour maintenir le cap lors de la Grève Féministe Internationale Totale qui se profile. Avoir des balises ancrées dans le terrain pour remonter les bons enjeux, c'est vital, sinon tu pars à la dérive. En rendant la grève disponible à des personnes dont on méconnaît les réalités sociales<sup>3</sup>, tu cartographies plus juste et t'évites l'iceberg. Ça explose la honte de voir qu'on n'est pas tous-tes seul-es. On est là, sur le même bateau tout à coup. Pour de vrai, je veux dire, pas pour jouer avec les mots, on est vraiment là, ensemble, en sachant pourquoi. » Mirto est absolument convaincu-e que la grève est « le seul mouvement social international qui est capable de faire face à l'extrême droite et au fascisme. À l'heure qu'il est, ils ont commencé à surfer sur les problématiques sociales pour gagner en popularité, faut pas leur laisser nos problèmes pour en faire des boules à facettes. Faut se les garder, nos problèmes, les transformer en talismans et prendre le dancefloor ! On n'a pas le choix de résister. C'est une question de survie ! »

### Cartographie brodée

Quelques jours plus tard, sur le front de mer de Gand, des cartes maritimes battent au vent comme autant d'étendards, les gilets de survie pimpés de paillettes sont sur les épaules et les femmes consolident les mâts, réhaussent les nouvelles frontières de fluo, posent les dernières touches de couleur à leur carte blanche. J'ai beau scruter leurs projections, je ne reconnais rien. Pas de Nord, plus de Sud. Une immense Argentine, une Suisse disproportionnée.



Cet article a été puissamment nourri par la lecture d'*Éloge des fins heureuses*, de Coline Pierré (Éditions Daronnes 2023). Elle y suggère que la fiction « apporte un regard neuf sur la réalité [et permet parfois] de mieux la comprendre. Elle ne la nie pas, elle est comme une illusion d'optique : elle décale notre regard et éclaire le réel sous un nouveau jour, elle s'en fait le réflecteur pour nous permettre de percevoir ce qui jusqu'à présent restait dans les angles morts de notre vision. [...] Car la] réalité n'est pas la limite ni l'horizon de notre imagination, elle en est le point de départ. » Quant à la fiction, « elle est la cabane d'où nous faisons trembler le monde. »

Des noms de villages aussi grands que ceux des capitales. Une Méditerranée peinte en noir. Le Rojava verdoyant. Des canaux et des rivières longues et larges... Et là, à l'endroit de notre localisation, une immense ligne de frontière, ou plutôt, une gigantesque liaison flottante qui rattache Gand à Casablanca<sup>4</sup>. Ce n'est pas une ligne droite, c'est un dessin nerve de milliers de bronches pneumatiques. J'y vois un monde respirant à pleins poumons, profondément prêt à engloutir définitivement le marin d'Ostende. La confection de rêves est en marche. Elle commence le 8 mars prochain. Demain – à l'aube. ●

1. Inspiré d'Isabelle Sorrente, *Le complexe de la sorcière*, Éd. JC Lattès 2020.
2. Inspiré de Gloria Steinem, *Actions scandaleuses et rébellions quotidiennes*, Points 2022.
3. Expression de Veronica Gago, *La puissance féministe. Ou le désir de tout changer*, Divergences 2021.
4. Inspiré de Nephys Zwer, historienne et cartographe radicale et féministe qui propose de transposer notre vision du monde en une infinité de formes dessinées. C'est un moyen de défendre le monde qu'on veut, le délimiter en mettant en avant des territoires disparus ou que certain-es voudraient rayer de la carte. « La carte, réputée être l'outil par excellence des géographes pour décrire le monde, devient une formidable machine à rêves », explique-t-elle (France Culture, 23/12/21). Lire aussi *Cartographie radicale. Explorations*, de Nephys Zwer et Philippe Rekawicz, La Découverte 2021.

# Six figures mythologiques libérées



## Tsippora Son testament révélé

En 2023, après trois mille ans de silence, « l'oiseau » a ouvert le Tombeau des Matriarches pour que s'échappe son épopée jamais encore contée. Nomade à la peau noire du pays de Madian, au nord-ouest de la péninsule arabe, Tsippora a épousé, suivant son cœur et non sa place dans une sororie de sept dont elle n'est pas l'aînée, un étranger recherché par Pharaon, Moïse. Il a tué un Égyptien maltraitant des esclaves hébreux/euses. Pour les défendre, plaide-t-il en bégayant – parler n'est pas son point fort. Elle le croit, le suit sur les chemins de l'Exode, enfants sous le bras. Non hébreuse, femme parmi les patriarches, elle sauve Moïse à plusieurs reprises, parfois plus rapide que lui pour comprendre le sens des miracles et la direction du vent divin. Le temps des hommes fait son œuvre : à peine sa tombe refermée, elle est engloutie par les silences de l'histoire. Mais avec la récente complicité des prêtresses de la Vaticane – dans la foulée de leur sécession de l'Église catholique romaine en décembre 2025 – et grâce à mille imames et rabbines réunies au sein du congrès mondial Justice et Paix en Palestine en décembre 2026 (voir *axelle* n° 276, mai-juin 2027), sa légende naît. Depuis Tibériade, Tsippora balaie de la main les polémiques racistes, sexistes et xénophobes qui ont entouré sa résurrection tout en éteignant, dans un souffle, les buissons ardents. ●



## Ismène Soin aux vivan-tes, pas sacrifice

Ismène n'est plus l'ombre de sa sœur Antigone. Elle n'est plus le personnage secondaire timoré de la pièce de Sophocle ni celui de ses dizaines d'adaptations. On la loue désormais d'avoir préféré la vie au sacrifice : Ismène s'est libérée des représentations qui lui liaient les poignets. Bien sûr, on se rappelle, en 2026, le triomphe mondial de la comédie musicale *Ismene Unchained (Ismène sans chaînes)* de la Nigériane Chimamanda Ngozi Adichie – prix Nobel 2024 de littérature –, déflagration artistique planétaire. En Belgique, Ismène a été chantée dans plus de 1.000 représentations, parfois sur des planches improvisées via des associations de quartier, jusqu'à la table du Conseil des ministres du gouvernement fédéral. Jusqu'alors, c'est Antigone qui fut célébrée par des hommes et par des féministes pour sa personnalité radicale, héroïque, « troublant » les rôles de genre. Ismène, avec la féminité archétypale qui lui colle à la peau, a dû attendre 2.500 ans pour que la subversion de son choix – laisser se décomposer dans l'humus la dépouille de son frère, préserver la vie et les relations avec sa sœur plutôt que l'ordre divin ou étatique, privilégier la solidarité à une justice abstraite – fasse l'objet de travaux dans la nouvelle spécialité transdisciplinaire des « Feminist Care studies » (« études féministes du soin aux autres ») et de manifestes artistiques. Ismène, oui, est déchaînée. ●



## Cendrillon Et ses baskets

Il existe mille et une versions, plus ou moins cruelles, de l'histoire de Cendrillon, récit né de la tradition orale : les versions antiques égyptienne et grecque, la version chinoise médiévale – les petits pieds étant déjà recherchés, avant d'être bandés –, la japonaise et la cambodgienne de la même époque, la vietnamienne, l'Abénaqui (peuple des premières nations d'Amérique du Nord), mais aussi les versions de l'Europe chrétienne de Charles Perrault, de la baronne d'Aulnoy ou encore des frères Grimm... En 1893, l'Anglaise Marian Roalfe Cox en avait recensé et analysé 345 interprétations, près de 1.000 pour la Suédoise Anna Birgitta Rooth en 1951. Et celle de la metteuse en scène Mariame Clément, représentée initialement en 2023 à l'opéra de Paris, féministe et lumineuse – éclairée par la fée électricité – d'après l'opéra de Jules Massenet de 1899, a fait date. Cendrillon est devenue un personnage féminin délesté du regard masculin, filant selon son désir propre, tissant en dépit des conventions une relation égalitaire avec un prince à la voix féminine, lui-même à l'écart de sa royale famille. Âmes sœurs partageant solitude et rêve de liberté, Cendrillon et le prince se recroiseront après le bal, car il n'y a pas de hasard : il n'y a que des marraines. ●



# qui ont fait vaciller le patriarcat

SABINE PANET (TEXTES) ET MANON BRÛLÉ (ILLUSTRATIONS)



## Njinga Reine guerrière

Njinga (1582-1663), reine du Ndongo, sur le territoire actuel de l'Angola, cristallisait toutes les passions. Le philosophe allemand Hegel en a fait, au 19<sup>e</sup> siècle, l'incarnation d'un continent qui n'était « *pas encore entré dans l'histoire* », alors qu'en Afrique et en Amérique du Sud, elle est une image sacrée de la résistance à la colonisation. Njinga fut, à tout le moins, en attestent les travaux rigoureux de l'historienne américaine Linda M. Heywood, une femme politique d'une intelligence et d'un courage exceptionnels. Pour prolonger et moderniser sa postérité, le mouvement panafricain « Muso Fangatigiw » (« Femmes puissantes ») a créé en 2025 la « Njinga Force », groupe d'action et de réflexion de femmes du monde entier actives en politique au niveau local, national et international. Leur objectif : des transitions politiques démocratiques, écologiques, décoloniales et respectueuses des droits des femmes et des minorités. Première étape franchie : l'une des fondatrices de la Njinga Force, l'Américaine Ilhan Omar, née en Somalie, a été investie par le parti démocrate aux élections présidentielles qui se tiennent ce mois de novembre, avec face à elle Donald Trump Junior. Contre le « fils de », les sondages annoncent déjà la victoire de la descendante de Njinga. ●



## Lavinia Chantée par elle-même

Puisque son poète, Virgile, ne l'a pas fait, Lavinia a utilisé le truchement de l'autrice de science-fiction américaine Ursula K. Le Guin pour chanter, elle-même, son épopée. Car elle ne fut pas le personnage furtif de l'obscur femme d'Énée, non. Elle menait ses propres combats auprès des dieux de la forêt : contre la mort et la maladie, contre la folie de sa mère, contre les lois régentant les unions des princesses et pour choisir elle-même chaque ligne de son destin, y compris son compagnon Énée – le survivant troyen qui a jeté l'ancre dans la terre de Lavinia –, la guerre, la maternité et l'exil. Elle a élevé son enfant, Silvius, cachée sous le couvert des arbres ; elle a élevé son récit jusqu'aux cimes. La redécouverte de Lavinia, dans sa voix puissante et poétique, poussa des centaines de récits à refaire surface et à proposer à l'humanité des fictions conscientes des normes patriarcales ayant pesé sur leurs versions précédentes, et déterminées à s'en décoller. Cette renaissance a aussi ouvert un espace dans lequel des autrices du monde entier, les « laviniennes », posent les jalons d'une forme de réparation poétique et politique, pour toutes les femmes victimes des silences des conteurs et de la violence des hommes. ●



## Les Amazones Égales des hommes

Oui, les Amazones ont réellement existé. Non, elles n'avaient pas un sein en moins, elles ne trucidèrent pas leurs enfants mâles. Pendant l'Antiquité, elles se déplaçaient le long des vastes plaines d'Europe et d'Asie. Elles étaient les égales des hommes, libres et puissantes. Leur autonomie a déplu aux historiens qui, depuis Aristote, faisaient avaler des couleuvres misogynes à leur sujet. Mais l'historienne américaine Adrienne Mayor a retrouvé la trace de ces femmes guerrières nomades. Leur histoire était enfouie dans des tombes d'herbe et de glace, dessinée sur des vases jamais déchiffrés, chantée par des bardes en Chine, tatouée sur les peaux des femmes depuis cent générations, jusqu'aux avant-bras des femmes bosniaques et kurdes. L'image d'Amazones mono-sein sanguinaires haïssant les hommes et les garçons a définitivement été démontée comme une construction mensongère, sexiste et antiféministe. Et les Amazones elles-mêmes ont pu refaire surface, dans le corps de collectifs féministes d'Eurasie, organisant chaque été des camps autonomes de femmes, d'enfants et de chevaux, dansant, la nuit, comme dans un rêve, sur les ruines du patriarcat. ●

### À LIRE, À VOIR

● **Le feuilleton de Tsippora**, Murielle Szac, Bayard 2023. ● **Brouillon pour une encyclopédie féministe des mythes**, Les Jaseuses, Éditions iXe 2023 et en particulier l'article « Ismène » de Cécile Neeser Hever. ● **Cendrillon**, opéra de Jules Massenet mis en scène par Mariame Clément, Opéra de Paris 2023. ● **Njinga. Histoire d'une reine guerrière (1582-1663)**, Linda M. Heywood, La Découverte 2018. ● **Lavinia**, Ursula K. Le Guin, L'Atalante 2023. ● **Sirène, debout. Ovide rechanté**, Nina MacLaughlin, La Volte 2023. ● **Les Amazones. Quand les femmes étaient les égales des hommes (VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. – I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.)**, Adrienne Mayor, La Découverte 2017. ● **Le championnion de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme**, Anna Lowenhaupt Tsing, La Découverte 2017.

# #MeToo en politique **C'est aussi en Belgique**

Depuis la campagne menée en 2007 par Tarana Burke, travailleuse sociale afro-américaine, et la popularisation du #BalanceTonPorc puis #MeToo en 2017, de nombreux milieux sont concernés par des témoignages de femmes victimes de violences sexistes et sexuelles. *axelle* et *Les Grenades*, qui réalisent ce dossier en partenariat, ont documenté ces événements: notamment dans le monde festif, universitaire, culturel, dans la famille et l'entourage proche bien sûr – souvent le premier lieu où s'exercent les violences. Par ailleurs, le grand format publié par *axelle* en juillet dernier, consacré aux féminicides politiques dans le monde, comportait également un volet belge qui se centrait sur les violences subies par les femmes publiques, militantes, politiques ou journalistes. C'est donc le moment, alors que l'année 2024 comportera plus d'élections qu'on n'en a jamais connu en Belgique (législatives, régionales, communautaires et européennes en juin; communales et provinciales en septembre), d'ouvrir les yeux spécifiquement sur les violences sexistes et sexuelles au sein des milieux politiques. Deux articles comme des portes d'entrée, qui ne sont pas prêtes à se refermer.

TEXTES: SABINE PANET (POUR AXELLE) ET CAMILLE WERNAERS (POUR LES GRENADES).

ILLUSTRATIONS: LARA PÉREZ DUEÑAS.





## Vers un #MeTooPolitique en Belgique ? « Les femmes qui parlent risquent des représailles »

Les violences sexistes et sexuelles sont une réalité dans le monde politique.  
Comment sont-elles appréhendées par les femmes politiques elles-mêmes ?

Et quelles sont les solutions ?

CAMILLE WERNAERS (TEXTE) ET LARA PÉREZ DUEÑAS (ILLUSTRATION)

« **L**es violences sexistes et sexuelles en politique sont massives, concernent tous les échelons de pouvoir et toutes les familles politiques. » C'est le constat de l'Observatoire des violences sexistes et sexuelles en politique, un organe fondé en France en novembre 2021 par cinq femmes politiques, Alice Coffin, Madeline Da Silva, Hélène Goutany, Fiona Texeire et Mathilde Viot, faisant suite au mouvement #MeTooPolitique dans le pays. Depuis 2017, de nombreuses affaires de violences sexistes ou sexuelles commises par des élus ont effectivement été révélées, en particulier grâce au travail de journalistes d'investigation (notamment de *Mediapart*) qui ont aussi amené à questionner la responsabilité des partis politiques français. Après avoir étudié neuf affaires, dont celles concernant les hommes politiques Éric Zemmour, Gérald Darmanin ou encore Nicolas Hulot, l'Observatoire a publié une

première étude cet été mettant en avant des stratégies de communication communes. « Ce que l'on a observé dans les interviews des hommes politiques mis en cause, dans leurs déclarations, qu'ils soient de gauche ou de droite, qu'ils soient visés par des accusations de harcèlement, d'agression sexuelle ou de viol, qu'ils soient visés par une plainte ou non, condamnés ou non, c'est qu'il y a toujours les mêmes éléments de langage. D'abord, ces hommes vont nier ou minimiser les faits. Ils vont ensuite s'émouvoir d'un complot politique qui ne sera jamais démontré. Souvent, ils vont manipuler le vocabulaire juridique jusqu'à le vider de son sens et ils vont essayer de délégitimer celles qui ont parlé [...]. Les hommes politiques mis en cause pour violences vont dire "Je suis innocent, elle veut me nuire politiquement" », résume Fiona Texeire, cofondatrice de l'Observatoire, à Radio France, le 3 août dernier.

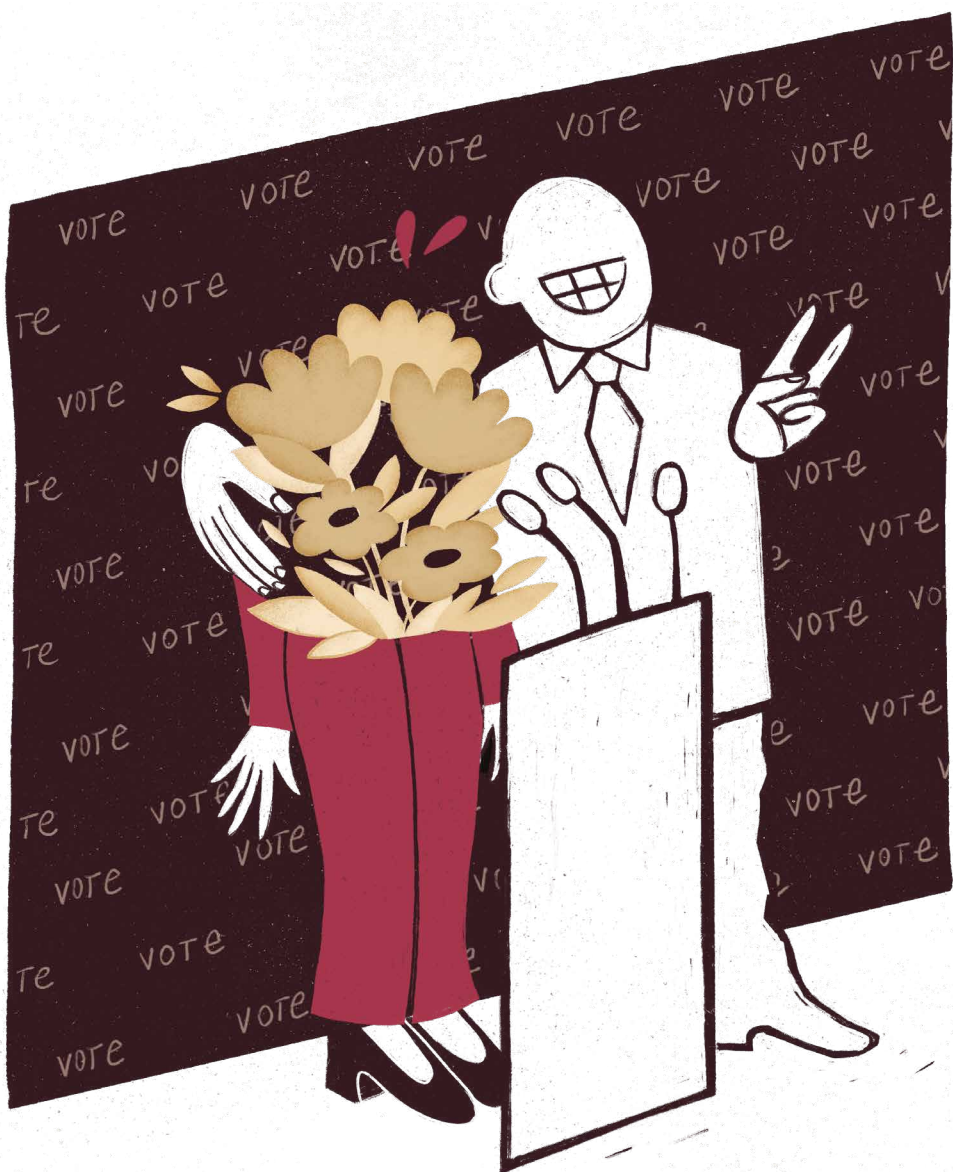
### L'appel de 120 femmes belges

Dans notre pays, force est de constater que le mouvement #MeTooPolitique n'a pas pris la même ampleur que chez nos voisin-es, et ce malgré un appel public de 120 femmes politiques belges à sortir ces violences de l'ombre. « Parce que le monde politique a été pensé par les hommes et pour les hommes, un changement de paradigme est nécessaire pour en finir avec une culture professionnelle sexiste. Nous voulons construire un environnement politique safe pour toutes et tous. Il nous faut prévenir ces violences, protéger les victimes et soutenir les plaignant-es dans les démarches judiciaires », écrivaient-elles le 24 novembre 2022 dans *Le Soir*. À l'époque, une affaire avait secoué le monde politique local : en mai 2022, l'échevine schaarbeekoise Sihame Haddioui (Ecolo) porte plainte contre son collègue échevin Michel De Herde (DéFI) pour atteinte à l'intégrité sexuelle et sexisme. Depuis inculpé pour viol sur mineures et détention d'images pédopornographiques, il a été déchu de ses compétences et écarté du collège et du conseil communal. Il nie les faits qui lui sont reprochés.

Au moment des premières prises de parole de Sihame Haddioui, la collective féministe belge Les Sous-Entendu-e-s initie deux rassemblements en soutien à l'élue écologiste. « Face à l'immobilisme des partis politiques,

### EN QUELQUES MOTS

- /// En 2024, il y aura de nombreuses élections en Belgique.
- /// C'est le moment de se pencher sur les violences sexistes et sexuelles que subissent les femmes dans ce milieu.
- /// Nous avons recolté des témoignages montrant les différentes formes que peuvent prendre ces violences.



*c'est encore la société civile qui a dû intervenir, nous explique la collective. Nous avons également directement interpellé la commune, car il s'agit d'une question de bien-être au travail, et la commune est l'employeuse: dans ce cas, elle est garante du bien-être de ses employé-es. Les violences sexistes en politique ne sont pas des cas de violences individuelles, ce sont des violences sociétales et structurelles.»*

Sont-elles monnaie courante dans le milieu politique belge? Cinq femmes de différents partis, de différentes générations et à différents niveaux de pouvoir, nous ont répondu. «Je suis entrée d'abord en politique par le niveau local, en étant ouvertement féministe, raconte Sarah Schlitz (Ecolo), ancienne secrétaire d'État à l'Égalité des

Genres et actuelle députée fédérale. *Je pensais que tout irait bien pour moi: j'étais universitaire, j'avais un fort caractère et j'osais dire tout haut ce que je pensais. Très vite cependant, j'ai senti la force de ce système jouer contre moi. On te fait sentir que tu n'es pas à ta place, on te coupe la parole en permanence, on te dit qu'on n'a pas reçu tes questions alors que tu les as bien envoyées... Ton travail est saboté. Les femmes politiques ne sont pas traitées comme les hommes. Il y a un a priori négatif contre elles, une présomption d'incompétence, alors que c'est l'inverse pour les hommes: ils sont directement jugés compétents. En tant que femme politique, il faut lutter contre ces préjugés, il faut tout le temps s'affirmer pour prouver notre compétence.»*

« Le nœud du problème, c'est qu'on ne peut pas avoir l'air d'être des victimes, c'est-à-dire d'être considérées comme faibles, dans ce milieu. On nous reproche de nous victimiser. »

### **Le reproche de victimisation**

Pour autant, cette réalité est difficile à raconter pour les élues. «*Les femmes politiques ne parlent pas car elles doivent protéger leur carrière*, poursuit Sarah Schlitz. *Quand on dénonce ces violences, on risque des représailles et d'être ostracisées* [mises à l'écart, ndlr]. Le nœud du problème, c'est qu'on ne peut pas avoir l'air d'être des victimes, c'est-à-dire d'être considérées comme faibles, dans ce milieu. On nous reproche de nous victimiser.» C'est d'ailleurs la réaction qu'a eue Karine Lalieux (PS), ministre fédérale des Pensions, lorsque Paul Magnette, son président de parti, dénonce le sexisme qu'elle aurait subi lors de négociations au sein du Kern, le Conseil des ministres restreint. «*Ce n'est pas moi qui suis une*

« C'est très violent sur  
les réseaux sociaux.

Dans mon cas, cela a été  
jusqu'à un appel au viol. »

victime », a-t-elle par la suite réagi sur RTL info, le 2 avril 2023.

Récemment, ce sont Laurette Onkelinx et Joëlle Milquet, pionnières dans le milieu politique belge et qui ont depuis quitté la politique, qui ont propagé cette idée dans une interview donnée à Sudpresse le 18 septembre dernier : « *Je n'aime pas l'attitude largement victimaire des femmes politiques. Une députée qui dit que ce n'est pas facile pour elle, ça m'énerve [...]. Je ne trouve pas que ça a été compliqué de faire de la politique, de m'y imposer et de faire passer des projets qui me tenaient à cœur* », explique Laurette Onkelinx. Et Joëlle Milquet de renchérir : « *Au moment de la campagne présidentielle contre Charles-Ferdinand Nothomb, j'ai tout vécu. On m'a accusée de faire de la promotion canapé, on m'a demandé si j'allais être capable de résister une nuit en négociations. Avec Laurette, on était encore là quand les autres dormaient. On m'a demandé combien je voulais encore d'enfants, mais ça ne m'a pas traumatisée. Je me suis imposée à la tête d'un parti pendant douze ans où il y avait beaucoup d'hommes, souvent plus âgés que moi.* »

### **Insultes et appel au viol**

Pourtant, l'étude « Femmes et engagement politique » menée par les Femmes Engagées en 2022 a permis d'identifier certains freins connus du grand public à l'implication des femmes en politique. Outre les horaires de travail qui compliquent la conciliation entre la vie professionnelle et la vie privée, on retrouve dans les obstacles le fait que les femmes sont plus rapidement jugées négativement que les hommes, ainsi

que les insultes et remarques sexistes sur les réseaux sociaux (relire à ce sujet l'enquête « Femmes à abattre » sur les féminicides politiques, et son volet belge, dans axelle n° 253 et sur notre site). « *J'ai été assez protégée professionnellement et je n'ai pas subi de sexisme direct dans ma carrière, au contraire de certaines consœurs*, précise Christie Morreale (PS), ministre wallonne de l'Égalité des Chances. *En revanche sur les réseaux sociaux, c'est terrible, surtout sur Twitter qui est devenu un déversoir à sexisme et agressivité. Je pense quitter ce réseau social pour me protéger.* »

Même constat pour Viviane Teitelbaum (MR), députée bruxelloise. « *C'est très violent sur les réseaux sociaux. Dans mon cas, cela a été jusqu'à un appel au viol. Je suis confrontée au sexisme dans mon travail, comme la majorité des autres femmes politiques, et c'est pire quand on s'intéresse aux droits des femmes. Parce que cette question n'est pas encore une priorité politique, même en 2023. Ces droits sont constamment remis sur le tapis et marchandés lors de négociations pour former des gouvernements. Il n'est pas étonnant que certains se sentent en droit d'être sexistes!* »

La violence subie dans les cénacles politiques, Viviane Teitelbaum peut en témoigner. « *En commission par exemple, un ministre peut s'adresser à vous de manière plus agressive ou violente qu'à d'autres...* » Et ces agressions verbales peuvent virer aux insultes. En 2020, le député provincial Éric Massin (PS) était condamné par le tribunal correctionnel de Charleroi pour injures. Un « *signal fort* », pour la députée-bourgmestre de Courcelles, Caroline

Taquin (MR) qui a fait remarquer dans un communiqué (*Le Soir*, 25 juin 2020) qu'un tel jugement envers un homme politique est « *rare pour ne pas dire inexistant* ». En 2018, Éric Massin l'avait qualifiée de «  *salope* » lors de son discours à la Fête du travail du PS à Charleroi. Auparavant, en 2012, Vanessa Matz, députée fédérale Les Engagées, avait été visée par une insulte similaire venant d'un opposant politique, qui l'avait traitée de « *prostituée* » (*Le Soir*, 5 mai 2018). C'est exactement ce qui est arrivé à Dorothee Klein (Les Engagées), conseillère communale à Namur. « *Un opposant politique m'a traitée de "pute du cdH" [l'ancien nom du parti Les Engagés, ndlr] dans un texte sur Facebook, se souvient-elle. Comme j'ai travaillé sur la loi sexisme avec Joëlle Milquet en 2014 [voir axelle n° 198, ndlr], j'ai tenu à porter plainte contre ses propos, qui rentrent dans le cadre de cette loi. J'ai finalement appris qu'il avait reçu un rappel à la loi. Je pense que ces violences verbales sont exacerbées lors des campagnes électorales.* »

### **« Je passe ma journée seule avec huit hommes »**

Viviane Teitelbaum indique : « *Il est vrai qu'en tant que femmes politiques, nous sommes habituées aux confrontations, aux débats parfois vifs, il est peut-être plus facile pour nous de répondre ou de recadrer. Je pense donc qu'on ne doit pas oublier, quand on parle de #MeTooPolitique, les femmes dans les cabinets politiques et les administrations.* »

Sophie Boucquoy est la cheffe de cabinet de la vice-Première ministre Petra De Sutter (Groen), ce qui signifie qu'elle est la seule femme autour de la table pour la préparation avec les autres chefs de cabinet des conseils des ministres et des kerns. « *Tous les jeudis, je passe ma journée seule avec huit hommes, qui parlent parfois de foot (Rires). Oui, c'est une certaine ambiance d'être la seule femme à des réunions de haut niveau. Je pense que certains hommes aiment concentrer le pouvoir entre leurs mains, ce qui n'est pas ma manière de voir les choses. Je préfère déléguer et faire*

confiance à mon équipe. Une de mes stratégies est d'ailleurs de laisser les hommes progressistes défendre les droits des femmes, et certains font ça très bien ! J'ai été l'une des premières cheffes de cabinet à prendre un congé de maternité. »

Malgré des avancées (les femmes représentent par exemple 42,67 % des 150 sièges du Parlement fédéral), pour Florence Vierendeel, chargée d'études au sein du mouvement féministe Soralia, « le milieu reste difficilement accessible aux femmes et aux minorités en général, car les dirigeants vont plutôt recruter des personnes qui leur ressemblent. Les femmes politiques sont aussi plus facilement poussées vers la sortie. » C'est ce qu'on appelle le double standard : « On en attend davantage des femmes politiques, analyse Clémence Deswert, chercheuse au Centre d'Étude de la Vie Politique (Cevipol), pour *Les Grenades* (26 avril 2023). On exige d'elles une certaine forme d'exemplarité. J'ajoute également qu'il y a cette idée qu'elles doivent être actrices de changement et de bonne gouvernance, ce qu'on n'attend pas forcément des hommes politiques. Comme si pour être acceptées dans ce milieu encore masculin, elles doivent être exemplaires et ouvrir le champ à autre chose. »

« Grâce aux quotas et à certaines lois, précise Christie Morreale, la présence des femmes s'est améliorée en politique. Le gouvernement Vivaldi a été le premier gouvernement fédéral paritaire en 2020. On sent cependant qu'on peut très vite reculer, et notamment dans les portefeuilles qui sont donnés aux femmes. Il faut qu'elles puissent aussi exercer des fonctions régaliennes, comme la Défense, ce qui est le cas actuellement avec Ludivine Dedonder [PS, ndlr]. Il faut rester vigilantes parce que des réflexes patriarcaux restent présents. » L'importance de ces mesures – quotas, lois et ordonnances visant la parité – a notamment été mise en avant en 2020, lorsque le MR a souhaité remplacer Valérie De Bue par Denis Ducarme au Parlement wallon. Mais un décret wallon impose un tiers de femmes dans l'exécutif, c'est-à-dire minimum trois femmes sur un total de huit ministres, ce

qui n'aurait plus été le cas avec ce remaniement, qui n'a finalement pas eu lieu. Enfin, le mouvement #MeTooPolitique concerne aussi les comportements des hommes dans la sphère privée. En témoignent les hommes politiques accusés de violences intrafamiliales, par exemple Adrien Quatennens (LFI) en France ou, en Belgique, Thierry Warmoes qui a remis en juillet son mandat de député fédéral PTB après avoir été accusé par son ex-femme de violences conjugales (*La Libre*, 13 septembre 2023). Il avait présidé la commission « Défense des femmes » à la Chambre. En septembre, il a également démissionné de son poste communal « afin de pouvoir préparer sereinement [s]a défense et ne voulant en aucun cas impliquer [s]on parti dans cette affaire privée », a-t-il expliqué en niant les faits.

### Quelles solutions ?

En termes de solutions, Florence Vierendeel préconise que « les partis adoptent des codes de conduite et soient fermes dans le respect de ces règles. Il serait intéressant d'avoir un organe indépendant des partis qui travaille sur les violences sexistes et sexuelles. Je pense aussi qu'il est important d'écarter les hommes politiques qui sont inculpés pour des faits de violence, car on constate encore qu'ils restent souvent longtemps en place et continuent de toucher leur salaire. »

Du côté de la collective Les Sous-Entendu.e.s, un travail est en cours avec l'association de juristes féministes Fem&Law. « Après avoir travaillé sur l'affaire De Herde, nous avons reçu énormément de témoignages de femmes politiques victimes de violences. C'était éreintant, psychologiquement, pour nous. Nous avons décidé de travailler au niveau systémique et de changer les choses de manière plus globale, pour tout le monde. On travaille donc sur la question du statut des élus qui leur confère une grande impunité. Il a fallu attendre 274 jours pour que Michel De Herde soit écarté de ses fonctions... »

Et pourquoi pas redéfinir la manière dont on exerce un mandat politique et ce que

cela signifie ? C'est ce que propose le mouvement municipaliste qui a déferlé sur certaines villes d'Europe, dont Barcelone entre 2015 et 2019, et qui propose une réappropriation des institutions locales par les citoyen·nes. « Beaucoup de décisions politiques sont prises du haut vers le bas, ce qui est une manière très patriarcale de la notion de pouvoir », explique Anna Schröder, directrice du bureau bruxellois de la Fondation Rosa Luxemburg qui a publié un guide pratique inspiré par ce mouvement, intitulé « Féminisons la politique ! » Elle précise : « Le mouvement municipaliste veut modifier cet état de fait, en permettant que des décisions soient prises, au niveau local, du bas vers le haut. C'est un mouvement par essence féministe, qui tente de déconstruire le patriarcat en politique et de féminiser ce milieu. À Barcelone, il a permis d'élire la toute première femme maire, Ada Colau. Au centre du mouvement municipaliste, il n'y a pas seulement un meilleur équilibre entre les sexes dans la répartition des postes, mais aussi un engagement en faveur de politiques publiques féministes ainsi qu'une manière différente de faire de la politique, basée sur des pratiques axées sur la vie quotidienne, le rôle de la communauté et le bien commun. »

« Les violences dans ce milieu empêchent les femmes d'y travailler, alors qu'elles représentent la moitié de la population, explique la collective Les Sous-Entendu.e.s. C'est encore pire quand elles cumulent différentes discriminations comme Saliha Raiss [Vooruit, ndlr], échevine qui porte le voile à Molenbeek et qui a été attaquée pour cette raison. Tout cela est pourtant une question démocratique : on est en droit d'exiger que le monde politique nous ressemble. » « Nous ne serons pas dans une vraie démocratie tant que tout le monde n'aura pas droit à la parole et à la représentation », précise Florence Vierendeel. « Protéger les droits des femmes, c'est protéger la démocratie », abonde Viviane Teitelbaum. Un message que plusieurs intervenantes de cet article jugent fondamental à l'approche des nombreuses élections prévues en 2024. ///

## Un homme reste, une femme part : ***l'histoire de Marie***

axelle a recueilli ce témoignage et décidé de le publier après avoir effectué un travail – habituel – de vérification des informations auprès de différentes sources. L'histoire de Marie (prénom changé), qui s'est retirée de la vie politique à la suite des événements qu'elle raconte ici, permet de mieux comprendre certains des mécanismes contribuant à l'effacement des femmes en politique.

PROPOS RECUEILLIS PAR SABINE PANET. ILLUSTRATION : LARA PÉREZ DUEÑAS.

« **J'**ai reçu une éducation très judéo-chrétienne, je suis l'aînée d'une famille nombreuse. Nous avons grandi avec amour, sans manquer de rien. J'ai appris à rendre service, à m'occuper des autres. Mais j'ai eu une enfance très traditionnelle. Et puis, c'est dans mon caractère : je n'ai pas confiance en moi. Mes parents sont comme ça aussi. On n'ose pas prendre la parole en public, on n'a pas une voix qui porte. Pour comprendre cette histoire, c'est important d'avoir tout ce contexte. Ce carcan.

### **Une révélation**

Je n'avais jamais été intéressée par la politique avant de devenir féministe. En famille, on n'en parlait pas plus que ça. Cela n'avait pas été abordé pendant les humanités, pendant mes études médicales ou dans mon travail. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point tout est politique. Mais en fait, il me manquait quelque chose, je m'ennuyais. J'avais envie... d'apprendre. J'ai repris les études, j'ai fait un master dans une université. Certains cours, de même que des lectures, comme par exemple *King Kong théorie* de Virginie Despentes, m'ont complètement ouvert l'esprit. Je peux même dire que ça m'a libérée : j'ai eu comme une révélation. Je suis devenue féministe parce que je ne pouvais plus faire autrement. Mais c'était quand même assez tard, j'avais une trentaine d'années.

Via une connaissance commune, j'ai rencontré Louisa [*prénom changé, ndlr*], une féministe radicale et très, très politique, qui m'a fait bénéficier d'une formation à grande vitesse sur le féminisme, les rapports sociaux de sexe et le système patriarcal. C'est elle qui m'a proposé de venir aux réunions des femmes du parti. Je n'étais pas parmi les élues, qui venaient de partout dans le pays et ne pouvaient pas être présentes à toutes les réunions, mais je faisais quand même partie du noyau dur. On organisait des rencontres, des événements, des réunions, j'étais très impliquée. Je commençais à comprendre ce que ça engendre, le travail politique, comme engagement. Je ne me suis jamais dit que je pourrais être élue. Mais j'ai été appelée pour participer à la campagne de 2019... Je n'y aurais jamais pensé de moi-même. J'ai un côté assez timide, en retrait. Je suis plutôt quelqu'un qui analyse et qui observe beaucoup avant de parler. Je n'aime pas me mettre en avant.

### **La campagne**

Avec les femmes du parti, à l'occasion du 8 mars, nous avons organisé une distribution de tracts sur les droits des femmes. C'était en 2018, un peu plus d'un an avant les élections. On commençait à voir des hommes du parti venir à nos événements. Ce jour-là, Jean-Michel Personne [*le nom a été changé, ndlr*] a participé à notre distribution. Pour se montrer, serrer des mains... et aussi

pour que son assistant puisse prendre des photos de sa participation à l'événement. C'était la première fois que je le rencontrais en vrai. Quelques mois plus tard, c'est lui qui m'a appelée pour me proposer d'être sur les listes électorales de ma province, en bonne position. J'étais stressée qu'une personnalité politique influente me contacte directement. J'étais partagée : j'avais peur, mais aussi envie d'accepter. J'en ai parlé avec ma famille, avec Louisa. Finalement, je me suis dit que c'était une façon de porter à un autre niveau mon combat féministe. Il me paraissait évident qu'on m'avait contactée pour cela, justement. J'ai accepté.

J'ai découvert l'ambiance d'une campagne électorale. On te fait vraiment sentir que tu fais partie d'une équipe. On te met à l'aise, il y a des réunions et des rencontres avec plein de monde, avec de l'alcool aussi. Au final, on te fait comprendre que les absent-es ont tort. Parce que le parti investit sur toi, tu as été choisie – surtout si tu es bien placée sur une des listes – et donc tu dois être présente, aller sur les marchés, à des événements publics, contacter plein de gens, faire des vidéos... Il faut aussi savoir rester tard. Les gens qui ont des enfants, qui viennent juste pour la réunion et puis qui rentrent chez eux, font moins partie du "club". En général, ce sont surtout des mecs qui restaient. Autour de Jean-Michel Personne, le chef de l'équipe. Après les réunions, il en invitait certains





au restaurant. Voilà, c'est vraiment une ambiance particulière.

Dans notre équipe, il y avait de tout : des jeunes, des seniors, des femmes et des hommes avec des métiers très différents. Il y avait des personnes plus expérimentées en politique. Moi, j'étais plutôt dans une chouette équipe de trentenaires pour qui c'était la première campagne. Nous avions des profils engagés : moi pour les droits des femmes, et d'autres candidat-es portaient d'autres sujets de société importants.

Pendant la campagne, je devais donc participer à des événements. Je n'étais pas du tout à mon aise, parce que je devais aborder d'autres sujets que les droits des femmes. Heureusement, on nous préparait un peu, mais c'était stressant. Et avec les femmes du parti, on avait préparé un

argumentaire sur les droits des femmes dans notre programme. On a même réussi à en faire un tract spécifique. J'y croyais sincèrement. Je voulais que les femmes soient entendues, je voulais améliorer les choses. À un moment au début de la campagne, Jean-Michel Personne m'a écrit : *"Notre parti a besoin d'horizons nouveaux et de vieux tuteurs."* Quand j'y pense, après cette campagne, c'est bien lui, en case de tête [premier sur la liste, ndlr] qui a été élu. Grâce aux "horizons nouveaux".

### **Ça se passe comme ça, ici...**

On a eu une première réunion pour parler du programme devant le public de notre province. C'est Jean-Michel Personne qui présidait ; c'est lui qui nous a présentés, nous, les candidat-es. À un moment, il en a

présenté un, en disant : *"Lui, il a son harem."* Parce que le candidat gérait une entreprise constituée principalement de femmes... J'étais là, je l'ai entendu ! J'étais scandalisée. Il venait de dire cela devant 50 personnes : aucune réaction négative, certains trouvaient ça très drôle. Je me suis dit : ok... Donc ça se passe comme ça, ici...

La semaine suivante, nous devions faire nos photos de campagne, celles qui allaient être sur les programmes et sur les affiches. Il est passé juste après moi et il a fait des petits commentaires sur mon physique, du style : *"Ah, Marie, elle n'a pas besoin de maquillage."* Juste après ces photos avait lieu une nouvelle réunion publique : il était en retard, il m'a demandé de l'excuser publiquement mais lorsqu'il est arrivé, il a pris la parole en disant d'un ton un peu grivois qu'il était en retard car lui et moi avions *"fait des photos ensemble"*... Je ne savais plus où me mettre.

Quelques jours plus tard, lors d'une réunion, on était encore quatre – y compris lui et moi – en fin de soirée, je lui ai dit, devant les autres, que je trouvais que ses propos avaient été sexistes, que ce soit la remarque sur le "harem" ou l'histoire des photos. Il a répondu qu'il n'était pas d'accord avec moi, et qu'il savait déjà, quand il m'avait appelée pour me proposer de candidater, qu'il allait devoir se "farcir" ma personne ; il a même dit : *"On ne t'a pas choisie pour ton physique."* Le soir même, il m'a envoyé un SMS, premier d'une longue série, me remerciant pour ma franchise *"déconcertante"*. *"Nous ferons ensemble une belle campagne"*, a-t-il conclu.

Étape suivante : début avril, après un dîner très arrosé à notre QG, nous sommes restés à une dizaine à discuter. Il s'est mis à m'appeler par mon nom de famille, alors que je lui demandais qu'il m'appelle, comme les autres, par mon prénom. Et là, il lance, devant tout le monde : "[nom de famille de Marie], c'est une partouzarde." J'étais abasourdie. Quelques instants plus tard, toujours devant moi, il a dit à l'un que j'étais *"trop carrée"*, qu'il fallait que j'*"arrondisse les angles"*, en faisant des gestes évocateurs avec ses mains. Mon

cœur battait à tout rompre. Et pendant que j'étais sur le chemin du retour, il m'a téléphoné. "Nous sommes partis sur de mauvaises bases", m'a-t-il dit, m'invitant à retrouver une "bonne entente" au restaurant. "Je veux vraiment t'aider." Et moi, j'ai accepté. J'y croyais, à cette campagne.

### L'engrenage des SMS

On a fixé une date. Comme je suis assez stressée et que je n'avais pas de nouvelles de lui, je lui ai envoyé un message pour lui rappeler notre projet de repas. C'est là que ça a empiré. J'ai ouvert la porte symboliquement: il s'y est engouffré. Il m'a répondu trois minutes plus tard: "Je n'attendais que cela." Le soir même, il m'a envoyé une quinzaine de SMS; je m'en souviens bien, car je les ai tous enregistrés en dehors de mon téléphone. Je lui répondais en essayant de remettre la conversation sur le sujet politique, collectif, et sur notre rendez-vous de campagne. Mais lui me posait des questions sur la façon dont j'étais habillée, sur mon emploi du temps du samedi soir passé, me réclamant des "confidences" pour "assouvir sa curiosité". Je voulais rester polie et ne pas le froisser, mais j'étais vraiment très mal à l'aise. Lui soufflait le chaud et le froid, tantôt à me complimenter, tantôt à me reprocher de ne pas être assez "culottée" pour me plier à ses propositions de lui envoyer un selfie de moi habillée de façon "décoiffante". J'ai tenté de couper après un SMS dans lequel il se proposait de venir me "surprendre", chez moi ou ailleurs, "avec ou sans training". Les sous-entendus étaient partout. "J'avais encore beaucoup de questions plus personnelles à te soumettre", a-t-il rajouté à la fin de son texto.

Là, j'ai réussi à lui répondre qu'il était trop tard, que ce n'est que partie remise, je l'ai remercié pour la conversation. En fait, je ne savais pas quoi faire. J'étais vraiment engluée. Je pense que j'étais dans une forme d'emprise. Lui, personnalité politique, leader de notre groupe politique local; moi, simple candidate... Environ trente minutes plus tard, j'ai reçu un nouveau message de sa part: il m'a demandé de continuer notre échange de SMS plus tard dans la soirée,

« Je n'en ai parlé à personne,  
sauf à Louisa, et à un autre jeune  
de notre équipe de campagne.

Clairement, j'aurais pu tuer la campagne  
si j'avais parlé à ce moment-là. »

après une série de corrections qu'il devait effectuer sur un tract. Il m'a proposé qu'on se pose "5 questions chacun pour mieux se connaître", avec "sincérité" et "totale discrétion." "Tout est permis", a-t-il précisé, lui, "si bien intentionné et sans arrière-pensée". Puis: "À tantôt, si tu le veux". Je lui ai répondu que j'étais ok sur le principe mais que je serais plus à l'aise de faire cela autour d'un verre ou d'un repas, pas par message. Il a insisté: "Commençons ce soir pour nous donner envie de continuer en live...", en me donnant un surnom avec un adjectif possessif: "mon...", en parlant de moi. Je lui ai répondu à nouveau que je préférais que nous échangions en personne. À nouveau, il a insisté, écrivant que je pouvais lui poser une question qui me "turlupinaît", réitérant que nous étions dans l'"absolue discrétion". "Je n'ai vraiment pas envie de faire ça par message", ai-je encore une fois répondu, précisant à nouveau: "Je préfère une conversation amicale et bon enfant en live." C'est clair, non? Apparemment, non. Il a fallu encore plusieurs SMS, et une non-réponse de ma part, pour qu'il réalise à 23h qu'il avait un peu "abusé" de mon temps, qu'il m'explique qu'il avait pris le soleil aujourd'hui, qu'il avait rendu une visite à sa famille, qu'il était donc plus joyeux que d'habitude et qu'il était toujours à mon écoute. Le lendemain après-midi, je prends mon courage à deux mains et je lui écris que je ne préfère pas aller manger avec lui. Je conclus: "À très bientôt lors d'un événement collectif." Il me répond tout de suite: "Pas de souci, comme tu le souhaites." Mais ça n'en est pas resté là.

### L'explosion

J'ai tout raconté à Louisa. Je lui ai montré tous les SMS. Elle m'a dit: "Mais Marie, c'est du harcèlement!" Elle m'a fait ouvrir les yeux.

Quelques jours après l'échange de SMS, il a envoyé un texto collectif à plusieurs candidat·es, mais avec un PS implicitement à mon intention. Quand je lui ai signifié – toujours via SMS, formulé très clairement, en suivant les conseils de Louisa – que je ne voulais plus, à l'avenir, qu'il fasse référence à ma vie privée, j'ai réalisé que j'allais être punie. "Dorénavant, a-t-il répondu, mon assistant t'enverra les messages d'usage. Cela promet pour la suite." Il a tenté de me culpabiliser: "Crois-moi, j'ai essayé d'être en permanence à l'écoute de tous les candidat(e)s et les encourage de mon mieux. Je ne compte ni mon énergie ni mon temps pour épauler les candidats et tu es la seule à réagir de la sorte. J'en suis vraiment navré." J'ai respiré un bon coup et je lui ai répondu à mon tour: "Les choses sont claires désormais, de quoi repartir sur une bonne base pour la réunion de campagne de demain." Trente minutes plus tard, la réunion en question a été annulée. Est-ce qu'il y a un lien? Je ne l'ai jamais su. Elle a été déplacée à quelques jours plus tard... Et ce fut à nouveau un festival de remarques graveleuses et de propos sexistes de sa part – alors qu'il m'a totalement niée, il a fait comme si je n'existais pas. Moi, à cette réunion-là, j'avais fait exprès de porter un tee-shirt avec un slogan féministe...

Les semaines qui ont suivi, avant le vote, ont été très difficiles à vivre. Il a continué

à parler publiquement de moi comme si je n'étais pas là. J'ai refusé de faire une vidéo de campagne avec lui, j'ai essayé de rester concentrée sur le programme, sur la vision de la société que je voulais défendre. C'est ce qui me faisait tenir, en fait, mes convictions. Et puis... il y a eu la soirée électorale. Il est arrivé très tard au QG, déjà fort alcoolisé. Soulagé d'avoir été élu. Et là, alors que tout le monde était là – mais personne n'a rien vu – il est arrivé derrière moi et il m'a mis une claque sur les fesses. Je n'ai rien osé dire sur le moment. Il a continué à tirer sur mon tee-shirt pour que j'enlève ma veste, il m'a entraînée à l'étage et il a essayé de m'embrasser. J'ai réussi à m'enfuir de la pièce; lui est resté à l'intérieur, écroulé, la tête sur son bureau. Je crois que j'étais en état de choc.

Le lendemain, je lui ai envoyé un mail, que Louisa m'a aidée à rédiger, en lui disant que son comportement "à connotation sexuelle" avait été tout à fait déplacé. J'ai mis par écrit ce qu'il m'avait fait subir la veille au soir en le menaçant de faire remonter ces informations aux autorités du parti. Il a répondu en niant en bloc: "Je tombe des nues", "Je n'ai aucun souvenir", "Qui croire?" Qui, oui? Qui allait être cru?

### Et rien ne se passe

L'été s'est écoulé. Je voulais mettre de la distance avec ce qui s'était passé, mais je ne voulais pas en rester là. Après tout, j'aurais pu laisser tomber après le soir où il m'avait bombardée de SMS, mais j'ai persévéré, j'ai continué à m'investir, prenant sur mes soirées, mes jours de congé sans solde, mes week-ends. Je n'en ai parlé à personne, sauf à Louisa, et à un autre jeune de notre équipe de campagne. Clairement, j'aurais pu tuer la campagne si j'avais parlé à ce moment-là. Fin août, le parti m'a recontactée pour nous proposer, à d'autres membres de la campagne et à moi, d'entrer dans une locale du parti. Je m'y suis rendue... Et lui était là! À faire un commentaire sur la façon "estivale" dont j'étais habillée! Et le soir même à me réinviter par SMS! Là, je me suis dit: ok, c'est terminé, je contacte les autorités du parti.

Avec d'autres femmes du groupe "femmes" à qui j'avais fini par raconter ce qui m'était arrivé, on a eu un rendez-vous avec des personnalités importantes du parti. L'un des responsables a analysé la situation en évoquant des "blagues d'un autre âge". Et on m'a proposé... une médiation. Me retrouver face à lui? Non. J'ai décliné. J'ai même dit – car j'avais reçu entre-temps des confidences d'autres femmes: "Je sais que je ne suis pas la seule à qui c'est arrivé". "Ce n'est pas faute de le lui avoir dit!", a alors râlé un autre responsable. Il lui avait dit: donc, il le savait. C'était connu... On est reparties, et rien ne s'est passé. Je n'ai plus été contactée, il n'y a pas eu de suite. Après cela, je me suis complètement désengagée du parti. J'ai l'impression que j'ai été instrumentalisée, que mes combats ont été utilisés pour le faire élire, lui, et qu'il bénéficie d'une totale impunité. En fait, c'est parce qu'il y a la tirette [la parité sur les listes électorales, ndlr] qu'ils sont venus me chercher. Comme j'ai lu dans un petit article d'axelle [n° 249, ndlr], "en politique, les femmes partent, les hommes restent". Mais si elles partent, c'est qu'il y a une raison.

Encore aujourd'hui, je ressens de la honte et de la culpabilité. J'ai eu l'impression

que cela ne pouvait m'arriver qu'à moi – alors que je sais que ce n'est pas le cas. Je me suis sentie bête et insignifiante. Je suis aussi en colère. D'ailleurs, quand je l'ai raconté à mes parents, eux aussi étaient en colère.

J'ai été tellement déçue de la réponse du parti. D'une manière générale, l'ensemble du monde politique, quel que soit le parti, devrait changer sa manière de fonctionner. Je ne veux plus refaire de campagne, je n'y crois plus vraiment. Je voterai, je ferai mon devoir, même si je ne me fais plus tellement d'illusions. Et je suis tout à fait en empathie pour les jeunes femmes qui seront en campagne pour la première fois pour les élections de 2024. J'espère qu'elles ne vivront pas ce que j'ai vécu.

Je suis admirative des femmes qui parlent publiquement et qui dénoncent. Moi, j'ai consulté un juriste qui m'a dit qu'il n'y avait pas d'éléments tangibles dans mon dossier, malgré le fait qu'il y a vraiment eu agression sexuelle. Mais sans témoins, parole contre parole, le bénéfice du doute revient à l'accusé... Et je crains d'être attaquée en diffamation si je m'exprime sous mon vrai nom. Tant mieux si, présentée ainsi, mon histoire peut en aider d'autres. Rêvons qu'un jour, ce système change. » ///

## L'EMPRISE

Ainsi que la définit l'asbl belge Femmes de droit, l'emprise psychologique est un processus de manipulation mentale et de violences psychologiques.

Ce phénomène souvent long et insidieux peut exister dans de nombreuses situations: au travail, au sein du couple, de la famille, entre ami-es, ou dans une secte. Comme le précise l'asbl, « les moments de vie où une personne est plus fragile facilitent cette emprise. Cependant, tout le monde peut être victime d'une relation d'emprise, peu importe sa profession, ses revenus ou son intellect. » Dans le cas des violences conjugales, l'emprise est un enjeu clé et se déroule en plusieurs phases: la « lune de miel », dans laquelle la victime reçoit attention et/ou amour de la part du manipulateur. Puis le « doute »: la victime est dévalorisée et critiquée, perdant peu à peu sa confiance en elle. Le manipulateur alterne souvent ces phases, brouillant les frontières entre acceptable et inacceptable. Enfin le manipulateur isole la victime de son entourage.

Pour aller plus loin: <https://femmesdedroit.be>

En Belgique, le numéro d'appel gratuit pour les victimes et proches des victimes de violences conjugales est le 0800 30 0 30.

**ICI**  
**on place**  
**L'HUMAIN**  
**avant**  
**LE PROFIT**

**LE SAVIEZ-VOUS ?**

**axelle est une actrice  
de l'économie sociale.**

**ACTEUR DE**  
**L'ÉCONOMIE**  
**SOCIALE**

[economiesociale.be](http://economiesociale.be)

# ELLES EN VEULENT !

Rencontre avec trois sportives belges qui vivent en situation de handicap.

Elles cumulent les difficultés mais elles ne se laissent pas décourager.

Fanny, Mandy et Nathalie sont avant tout des compétitrices,  
amoureuses de leur discipline.

CORALIE VANKERKHOVEN (TEXTES ET PHOTOS)



*« Je suis handicapée,  
mais je ne veux pas qu'on me limite à cela. »*

**FANNY**

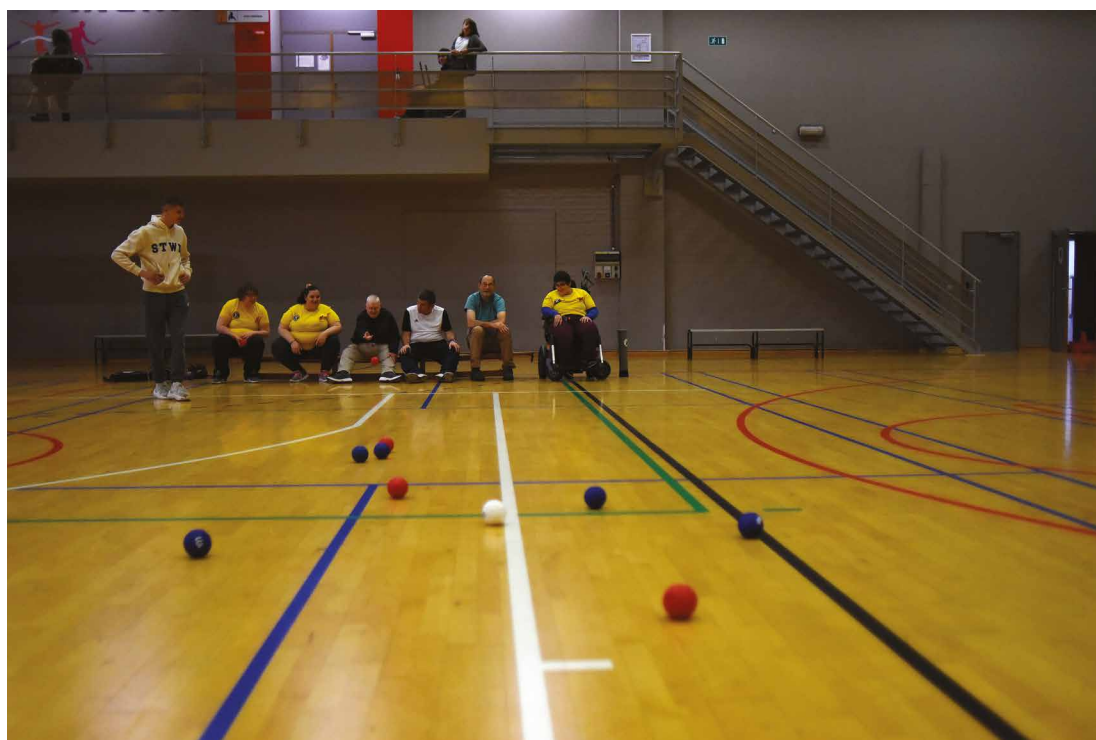
L'image du handisport ou du sport ouvert aux personnes en situation de handicap est désormais relativement familière du grand public ; cette reconnaissance est également nourrie par l'intérêt suscité par les jeux paralympiques. Au quotidien, ces avancées, réelles, ne doivent pas occulter combien l'inclusion

des personnes dites différentes reste une lutte incessante. Comme cela reste un combat la place et la reconnaissance des femmes dans le milieu sportif. Comme reste fragile la légitimité de la voix des femmes. Alors être femme, sportive et en situation de handicap, triple peine ? Les rencontres avec Fanny, Mandy et Nathalie ont été l'occasion d'aborder ces questions

sur leur terrain de jeu. Un constat : pour le monde extérieur, leur handicap tend à prendre le dessus, ce qui gomme leur légitimité en tant que sportives à part entière. Les sports qu'elles pratiquent ne sont ni des disciplines au rabais ni des pis-aller et encore moins de l'occupationnel ; toutes revendiquent le droit d'être prises au sérieux. ●

Page 45, **FANNY** : « En 2015, j'ai fait une hémorragie cérébrale. Suite à cela, j'ai perdu tout l'usage de mon côté gauche. Lors de ma rééducation, on m'a proposé de faire du vélo adapté. Mon handicap me freine pour certains sports, comme le handball et le sport en chaise, du fait de mon côté non valide. Dans le sport, j'aime l'aspect compétition et dépassement. Quand je roule à vélo, celui-ci suscite la curiosité et les gens sont souvent impressionnés, même si certains ne perçoivent pas qu'il y a un handicap derrière. Il y a plus de place accordée aux hommes et oui, il est important que l'on parle de nous, qu'on revendique notre spécificité. Je suis à tendance positive, mais c'est galère parfois et on doit trouver notre chemin toute seule. On se bat...

Mais est-ce parce qu'on est une femme ? Est-ce parce que je suis handicapée ? Quand on cumule le tout, comment en faire une fierté ? Parfois, on remet en question mes capacités, le handicap reprend le dessus et on me limite. Je n'ai pas l'impression d'être surhumaine mais je suis souvent surprise par l'effet "waouh" que je suscite : "Ah, tu es capable de cela ?"... et cela me donne l'envie de me battre, de continuer. Alors oui, tu as un handicap mais la vie est belle et il faut juste se donner un coup de pied au cul. »



Depuis plus d'un an, **MANDY** (à l'extrême droite sur la photo ci-dessus) s'entraîne à la bocce, pétanque adaptée et reconnue comme discipline paralympique. Un moyen pour elle d'accéder à une certaine autonomie et de sortir de chez ses parents. Ce sport demande concentration, patience et stratégie. Depuis que Mandy pratique ce sport, ses parents constatent ses progrès, elle ose davantage, prend plus d'initiatives. Montrer que le sport n'est pas limité, que chacun-e a le droit de pratiquer la discipline de son choix moyennant des adaptations : c'est le message qu'elle veut faire passer.

Sur la photo page 47, Martine apprend à Mandy à mieux visualiser la trajectoire de la boule. Martine est une des chevilles ouvrières de l'association « Le Cercle adapté andennais ». Pour elle, ce qui importe, c'est d'ouvrir au maximum le champ des possibles. Avant d'interroger la place des femmes qui est une problématique en tant que telle, ce sont les représentations négatives et stéréotypées qu'on se fait habituellement des personnes en situation de handicap qui doivent être questionnées.



La boccia demande concentration,  
patience et stratégie.

**MANDY**



Nathalie

« J'aime gagner des médailles et des coupes. »

NATHALIE



**NATHALIE** a 25 ans et joue au golf depuis 2017. Elle est « ambassadrice wallonne » de ce sport qu'elle pratique deux fois par semaine, en plus de l'équitation, de la conduite en calèche et de la marche. Ce qu'elle aime, dans le golf, c'est « *jouer ensemble et gagner des médailles et des coupes* ». En effet, elle participe très régulièrement à des compétitions et suit un entraînement régulier et quasi professionnel. Le paragolf reste encore confidentiel mais, à long terme, les adeptes et les fédérations, dont la Fédération royale de golf, espèrent le voir reconnu comme discipline paralympique.

Toute la famille – et plus particulièrement sa maman Bernadette (qui a arrêté de travailler pour accompagner Nathalie) et ses sœurs Cassandra (à gauche sur la photo) et Aurore (non présente) – se mobilise autour de la jeune femme pour que celle-ci puisse exercer sa passion. Il faut la conduire à ses entraînements, faire les sacrifices économiques nécessaires au financement de son équipement, la coacher, mais aussi la rassurer. Car si la motivation de la jeune femme et de son équipe ouvre des portes, il y en a eu aussi beaucoup de claquées, tant les a priori restent tenaces... sinon violents.

Compte tenu de ses particularités, Nathalie a besoin d'un encadrement et d'un vocabulaire adaptés. Par exemple : « petit biscuit » correspondra à un type de mouvement du club ; ou, au lieu d'une croix de pénalité, on lui mettra des « coccinelles ». Pour Bernadette, sa maman, « *la trisomie n'est pas la fin d'une vie, mais le début* ».



# Pour ses 25 ans, *axelle* déploie ses ailes

Samedi 11 novembre, venez fêter notre anniversaire, lire, écouter, réfléchir et créer avec la rédaction!

## 14h – 15h // Les debouttes d'un journalisme féministe // Table ronde en trois temps « Debouttes... » parce qu'on n'est pas assises!

**Notre histoire** / De la naissance d'un magazine au déploiement d'un média

**Nos lectrices** / Qu'attendent les femmes d'un journalisme féministe? Matrice d'une enquête de lectorat menée en 2023

**Pour un journalisme féministe (et pas « le »)** / Lancement officiel et distribution de notre publication

*Brouillon pour un journalisme féministe*

Avec Manon Legrand, journaliste, Lise Ménalque, assistante doctorante – ULB,

Sabine Panet, rédactrice en chef, Aurore Kesch, présidente de Vie Féminine. Animée par Audrey Vanbrabant, journaliste.

SALLE MARIE POPELIN. ENTRÉE LIBRE.

## 15h15 – 16h45 // Qu'est-ce qu'elles fabriquent? // Ateliers

### Atelier 1

#### *Comment penser l'image en photographe féministe?*

On va regarder des images, les décoder, partager des expériences et échanger sur un processus de création visuelle féministe. Animé par les photographes Laetitia Bica et Coralie Vankerhoven.

SALLE MARIE POPELIN

### Atelier 2

#### *Comment penser le son en journaliste féministe?*

On va écouter des extraits, partager des expériences et échanger sur un processus de création sonore féministe. Animé par Corinne Ricuort, réalisatrice de podcasts, et Camille Wernaers, journaliste et réalisatrice.

SALLE IRÈNE KAUFER

### Atelier 3

#### *Comment pratiquer l'intersectionnalité en tant que journaliste féministe?*

Comment repenser la fabrication des récits médiatiques, replacer le journalisme dans une perspective de construction d'une société plus égalitaire, plus juste et plus solidaire? Animé par Salwa Boujour, journaliste et présidente de l'Association pour la Diversité et l'Inclusion dans les Médias.

SALLE ZAHA HADID

### Atelier 4

#### *Quelles références et quels modèles à partager sur le journalisme féministe?*

On se sent parfois un peu seules. Mais on n'est ni les premières ni les dernières. Animé par Catherine Joie, journaliste, et Lise Ménalque, assistante doctorante – ULB.

SALLE ROSA PARKS

Tous les ateliers sont gratuits mais les places étant limitées à 15 personnes, ils sont sur inscription jusqu'au 9 novembre: [axellea25ans@viefeminine.be](mailto:axellea25ans@viefeminine.be)

## 17h – 18h // Écrire le monde de demain // Lectures de fictions journalistiques féministes

Le journalisme met en mots le monde d'aujourd'hui. Un journalisme féministe peut-il donner à lire celui de demain? C'est le sujet du dossier de ce numéro!

Nous en proposerons des extraits lus par les comédiennes Valérie Giménez, Bwanga Pilipili et Lise Wittamer, avec la complicité de l'autrice et metteuse en scène Marthe Degaille.

SALLE MARIE POPELIN

Rendez-vous samedi 11 novembre de 14h à 18h au centre Amazone, 10 rue du Méridien, 1210 Bruxelles.

axelle



Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles et du Conseil supérieur de l'Éducation aux Médias



Mademoiselle Amal a été profondément marquée par les méthodes de guérison qu'elle a connues au sein de sa famille.

# Porteuses d'une flamme ancienne

*Les filles de l'immigration amazighe en Europe*

Au cœur de l'Europe, trois femmes passionnées, Samira Hmouda, Raïssa Leï et Mademoiselle Amal, de Bruxelles à Francfort, portent fièrement le flambeau de la richesse culturelle ancestrale amazighe. Dans un monde où les identités se complexifient, ces gardiennes infatigables partagent leur récit et leur engagement pour faire rayonner l'héritage amazigh dans un esprit de sororité.

SALWA BOUJOUR

## EN QUELQUES MOTS

- + Les Imazighen sont un groupe ethnique autochtone d'Afrique du Nord.
- + En Europe, des femmes s'engagent pour faire vivre la richesse culturelle amazighe.
- + axelle a échangé avec trois d'entre elles.

Les Imazighen sont un groupe ethnique autochtone d'Afrique du Nord. Vous en avez peut-être entendu parler sous le terme « Berbères », un mot à connotation négative (la même étymologie latine que « barbare ») qu'elles/ils récusent. Les Imazighen étaient autrefois composés de tribus nomades qui occupaient l'ensemble de l'Afrique du Nord, du Maroc à la Libye, la Mauritanie, le Mali et le Burkina Faso actuels, bien avant les grandes conquêtes arabes au 7<sup>e</sup> siècle. Elles/ils parlent le tamazight et sont connus pour leur artisanat, leur musique, leur poésie, et leurs traditions uniques. Malgré les défis historiques et contemporains, les Imazighen continuent de jouer un rôle essentiel dans la diversité culturelle de l'Afrique du Nord et au-delà.

### Une transmission assurée par les femmes

Toutes les personnes d'origine amazighe n'ont pas connaissance de leur héritage. Cette identité est parfois absorbée par les identités nationales ou effacée par des années d'immigration. Pour Samira (Bruxelles), Amal (Francfort) et Raïssa Leïla (Paris), leur origine amazighe leur a été culturellement transmise par les femmes de leur famille et aujourd'hui, elles la transmettent à leur tour.

« Lors de mes étés passés au Maroc, une tradition se perpétuait inlassablement : à notre arrivée chez la famille, les objets les plus précieux, soigneusement conservés par nos aïeules dans de modestes morceaux de tissu, nous étaient présentés », raconte Samira Hmouda, artiste, productrice et curatrice bruxelloise de 34 ans. Ainsi, dès son

plus jeune âge, Samira se parait des plus somptueux bijoux familiaux. « On ouvre le trésor, on s'habille, on te dit les noms, mais en tant qu'enfant, on ne les retenait pas. À l'âge de deux ans, je posais déjà fièrement, parée de la dot de mon arrière-grand-mère. Ces ornements étaient bien plus qu'un simple héritage, ils étaient une manifestation de force et de puissance », sourit-elle. La culture amazighe est faite de rituels ancestraux. Raïssa Leï (nom de scène), diplômée en ingénierie informatique, 40 ans, est danseuse, chorégraphe et conférencière. Elle raconte : « Ma grand-mère m'a appris que lorsqu'une personne étrangère à la tribu venait partager un repas, elle passait les ustensiles de cuisine au feu, après le repas, pour les purifier. Si vous prêtiez vos chaussures à quelqu'un extérieur à la tribu, vous ne demandiez jamais à les récupérer, même s'il s'agissait de vos précieuses chaussures de mariage. » Sa grand-mère lui parlait également d'autres rituels, notamment liés à la fertilité et à la célébration de la féminité, qui ont permis à Raïssa Leï de plonger dans sa culture.

Mademoiselle Amal (nom de scène), 31 ans, étudiante en politique et en études africaines (African studies) en Allemagne, a été profondément marquée par les méthodes de guérison qu'elle a connues au sein de sa famille. Elle explique : « Bien entendu, nous avons recours aux médicaments et médecins. Mais ma mère et en particulier ma grand-mère abordaient la guérison d'un point de vue spirituel. » C'est ainsi qu'Amal se retrouvait avec elles, à cheminer en pleine nature, à la recherche d'endroits dotés d'une signification spirituelle.

« Ces ornements étaient bien plus qu'un simple héritage, ils étaient une manifestation de force et de puissance. »

À l'origine, les Imazighen étaient animistes, croyant en la puissance de la nature. Amal se remémore : « Ma tante souffrait énormément du dos. Un jour, nous avons entrepris une marche de deux heures en montagne pour atteindre un lieu où se trouvait une pierre particulière. Elle devait faire sept tours autour de cette pierre, puis frotter son dos contre elle tout en récitant une prière pour la guérison. » Mademoiselle Amal est profondément convaincue du pouvoir de guérison inhérent à ces pratiques. « Aujourd'hui, nous entendons parler de luminothérapie, d'énergie... Or, nous avons découvert ces concepts il y a plusieurs milliers d'années », affirme-t-elle avec assurance.

### Préserver une culture menacée

La culture amazighe est principalement orale, ce qui a engendré des lacunes dans sa transmission. Cette fragilité est exacerbée par plusieurs facteurs. L'émigration des populations rurales vers les zones urbaines,

où la darija (dialecte national marocain) prédomine, a conduit à un déclin de l'utilisation de la langue amazighe au sein des familles. Les parents ont souvent privilégié la darija pour faciliter l'intégration de leurs enfants. Et puis, la langue souffre également du phénomène d'arabisation<sup>1</sup> qui touche toute l'Afrique du Nord. De plus, certaines familles ayant immigré en Europe ont connu un brouillage supplémentaire de la transmission culturelle. L'UNESCO a classé le tamazight parmi les langues menacées de disparition. Les changements dans les modèles familiaux, avec la séparation des générations, ont également compliqué la transmission. Enfin, les enjeux politiques historiques et les nombreux stéréotypes liés à l'identité amazighe en Afrique du Nord ont contribué à rendre cette culture vulnérable.

### Danser comme les ancêtres

Pour Raïssa Leï, tout part de la découverte d'un ouvrage colonial, en 2007, sur sa tribu, les Zkara : « *La Bibliothèque nationale de France avait numérisé d'anciens ouvrages, dont des publications coloniales. Une monographie sur ma tribu a alors circulé sur internet. L'auteur, un militaire français, nous a présentés comme antimusulmans et anti-arabes.* » Raïssa Leï a cherché à démêler le vrai du faux en s'adressant à sa grand-mère et à son oncle plus âgé pour vérifier les faits. Face aux défis d'une culture orale, elle a développé son propre œil critique au fil des années pour sensibiliser son public à l'orientalisme colonial.

C'est également sur scène que Raïssa Leï revêt sa cape de gardienne de l'héritage amazigh. Parée de ses plus beaux habits traditionnels, elle anime ses spectacles avec énergie, faisant bouger ses épaules, frappant le sol de ses pieds et virevoltant aux côtés de sa troupe, Kif-Kif Bledi. « *Nos danses amazighes ne trouvent que rarement leur place dans les espaces artistiques institutionnels*, explique-t-elle. *C'est ainsi que j'ai décidé de créer ma propre troupe. Mon objectif était d'atteindre les théâtres, les institutions culturelles et les conservatoires.* » Ce premier pas lui a ouvert la voie vers d'autres formes de préservation



Samira Hmouda a lancé, une exposition évolutive, *Tifilit*, basée sur son histoire familiale.

D.R.



Lorsqu'elle a inauguré son studio de danse Kif-Kif Bledi en 2022, Raïssa Leï a entrepris de proposer des relookings amazighs basés sur des photos d'archives.

D.R.

culturelle. Elle s'est engagée dans une recherche approfondie pour documenter les costumes spécifiques des différentes tribus, tout en s'efforçant de recréer avec précision les chorégraphies et les pas de danse amazighs. « *Il était également essentiel pour moi de restituer l'ouchem, ces tatouages traditionnels portés par nos ancêtres* », précise-t-elle. Elle s'est donc réapproprié sa culture en la présentant au monde entier.

### Des trésors familiaux aux réseaux sociaux

Samira Hmouda est une grande nostalgique. Ce trait de caractère l'a poussée à archiver le moindre souvenir pour le transformer en œuvre artistique. Encouragée par sa collaboratrice Hajir Aziz, elle lance l'exposition évolutive *Tifilit*, basée sur son histoire familiale. Elle rêvait de raconter une plus grande histoire à partir de la sienne; ce travail précieux lui permet de garder vive la mémoire de sa grand-mère. Samira Hmouda offre un moment inédit aux femmes de sa famille, une sorte de « *réparation collective* ». « *On s'est retrouvées entre nous, dans la bienveillance, l'amour, le partage, et beaucoup de silence. Je n'oublierai jamais quand ma grand-mère m'a dit: "Il y avait quelque chose de mort en moi que tu as ressuscité, je me sens vivante"* », confie-t-elle, émue.

Mademoiselle Amal est la seule des trois gardiennes de l'héritage amazigh à parler couramment le tamazight. Lors du confinement imposé par la pandémie de Covid-19, elle a réalisé qu'elle n'avait pas une connaissance approfondie de son propre héritage. Cette prise de conscience s'est renforcée lorsqu'elle a cherché en vain du contenu dans sa langue maternelle. C'est à partir de ce constat qu'elle a décidé de devenir la porte-parole de sa propre quête d'identité. Elle a créé les « *mini vlogs d'Amal* »



D.R.

Samira Hmouda :  
« À l'âge de deux ans, je posais déjà fièrement, parée de la dot de mon arrière-grand-mère. »

(des blogs vidéo), où elle se met en scène en tant que représentante des Irifiyen ou « Rifains », une ethnie amazighe, en utilisant le « taqerid », le dialecte tamazight parlé dans la région du Rif, au Maroc. À travers ces vlogs, elle a également documenté des événements liés à la culture amazighe. Son objectif : rendre ces informations accessibles au plus grand nombre et bâtir une communauté engagée dans la préservation de la culture amazighe.

En parallèle, elle a lancé le *Tamazight Tarifit Podcast*, entièrement en tamazight. Dans le premier épisode, elle engage une conversation intime avec sa mère, explorant ses peurs, les défis de la préservation culturelle, ou encore le bilan après cinquante ans d'immigration. Mademoiselle Amal souligne l'importance de cette initiative en déplorant que la plupart des écrits proviennent de colonisateurs. « *J'essaie de travailler à la création d'une archive familiale. Je suis tellement triste de ne pas avoir pu le faire avec mes grands-parents. J'ai tant de questions. J'ai besoin de savoir.* »

### Ressusciter les parures amazighes

Samira Hmouda et Raïssa Leï travaillent également à la préservation des bijoux amazighs. Samira s'envole même régulièrement vers Tiznit (sa ville d'origine), la capitale de l'artisanat de l'argent au Maroc, et dessine des bijoux pour des collections destinées à la vente. Elle retrouve également des bijoux en voie de disparition pour les archiver. Quant à Raïssa Leï, elle a été profondément marquée par une exposition à Paris intitulée « Femmes berbères du Maroc » à la Fondation Yves Saint Laurent, qui a éveillé sa conscience de la disparition des bijoux amazighs. Dans sa quête, elle a exploré des villes marocaines telles que Tiznit et Essaouira. Et lorsqu'elle a inauguré son studio de danse Kif-Kif Bledi en 2022, Raïssa Leï a entrepris de proposer des relookings amazighs basés sur des photos d'archives. Elle décrit l'expérience avec une profonde admiration pour les femmes qui lui rendent visite : « *Elles arrivent avec leur allure à la parisienne après une journée de travail, et dès qu'on ajoute les bijoux, les tenues traditionnelles, le maquillage ancestral... une connexion magique s'établit. On dirait que l'ancêtre de leur lignée ressuscite devant moi.* »

Raïssa Leï vise une communauté amazighe unie et plus engagée. Samira Hmouda rêve d'un musée de l'histoire amazighe, un projet collaboratif avec d'autres gardiennes de leur héritage, pour exposer ses bijoux traditionnels et explorer la culture sous différents angles. Enfin, Mademoiselle Amal souhaite que celles et ceux en quête d'identité ne ressentent pas de honte si elles/ils ne détiennent pas toutes les pièces du puzzle. ●

1. Il s'agit du processus d'influence des Arabes sur les populations non arabes, provoquant un changement de langue, de culture et des évolutions dans les politiques nationales, ce qui crée de nombreux questionnements identitaires.

# Le *feminist gaze* peut-il sauver le monde ?

**Quand on a proposé à Azélie Fayolle de contribuer à L'infusion de ce numéro, nous n'avions pas réalisé à quel point elle ferait écho à la question centrale qui nous anime, en cette fin 2023 : peut-on dire que le monde de demain, un peu plus désirable, commence aujourd'hui ? Cette chercheuse française en littérature – qui vient de rejoindre le FNRS, le Fonds de la recherche scientifique belge, pour poursuivre ses recherches – nous rappelle que se tourner vers d'autres horizons débute par un rêve : en mots, et en féministe.**

**O**n entend, au moins depuis le théoricien états-unien Fredric Jameson, qu'il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme... pendant qu'on voit les températures grimper, les inégalités se creuser et 11 enfants mourir par semaine (par semaine !) dans la Méditerranée, ce qui n'encourage certainement pas à l'optimisme, ni à bâtir des utopies faites d'amour et d'eau fraîche. Même ce dernier, l'amour, est démasqué comme un système d'exploitation des femmes et de domination des enfants... Face à ce champ de ruines, lire des livres semble bien vain. Et pourtant : il est urgent de nous tourner vers d'autres horizons.

## Retrouver les avenirs du passé

Scruter le marc de café ne permet pas (toujours) de trouver de nouvelles perspectives : l'avenir peut aussi se situer derrière nous. C'est ce que recherchait le philosophe Walter Benjamin, quand il se penchait sur les productions populaires du 19<sup>e</sup> siècle : quand on ouvre les archives, on retrouve quelque chose qui permet un pas de côté : les avenirs rêvés par les gens du passé.

La littérature est impuissante : elle ne repêche pas les embarcations qui se renversent en mer, elle n'endigues pas la montée de l'extrême droite ni ne règle la crise mondiale du logement... mais elle contient quelque chose des rêves du passé. La littérature est un luxe, mais de ceux qui sont les plus accessibles : quelques pennies suffisent pour le papier et l'encre, nous dit Virginia Woolf (qui préconise aussi une « chambre à soi », plus coûteuse), quand il faut glaner quelques instants pour fixer des vers dans un cahier, rappelle la poétesse Audre Lorde (qui sait le prix du temps arraché au quotidien). Ce qui m'intéresse, c'est de voir comment quelques femmes, pourtant peu favorisées par les circonstances sexistes de leur époque comme de la nôtre, ont réussi et réussissent encore à imaginer les contours d'un autre monde, et comment elles se révoltent contre les injustices, par la scène, dans leurs vers, et en inventant de nouvelles histoires, et de nouvelles façons d'écrire.

## Devenir féministe : construire la révolte

Il y a toujours eu des femmes qui écrivent. Même si elles ont été moins nombreuses que les hommes, plus défavorisées pour accéder à l'éducation, surchargées par les tâches familiales en plus de leurs travaux quotidiens, et même si leurs traces ont été oubliées, voire occultées, Virginia Woolf avait raison d'imaginer une petite sœur à Shakespeare, et les raisons qui auraient empêché Judith d'avoir le même destin que William. Les femmes ont aussi été femmes de lettres, et quelques-unes se sont insurgées contre leur sort.

Il y a donc toujours eu des femmes qui écrivent, et des plumes, d'hommes comme de femmes, pour prendre la défense des femmes, et refuser cette inégalité des vies des femmes et des hommes. C'est dans le sillage de la Révolution française que ces défenses se sont inventées en un mouvement politique : le féminisme. Il faut beaucoup de choses pour fabriquer un ou une féministe, presque un miracle : suffisamment de colère, d'esprit critique, ou de décalage, ou de logique, souvent d'humour, pour refuser la façon dont vont les choses et en proposer une autre. Le féminisme, c'est le refus particulier de la

Le féminisme,  
c'est cette  
conscience  
de l'oppression,  
et l'ensemble des  
réponses qui sont  
faites à ce  
scandale, pour  
le révéler et  
le partager.

dévalorisation et de l'exploitation des femmes et des enfants : il constitue historiquement un des grands leviers d'émancipation de l'humanité, car il refuse d'accepter les injustices, et parce qu'il apprend à les voir, en refusant de les ramener à la nature des choses (des femmes). C'est cela le *feminist gaze*, regard féministe, après le *male gaze* de Laura Mulvey (pour parler de la façon dont les films sont construits par et pour un regard masculin) et le *female gaze* d'Iris Brey (qui concurrence le *male gaze*). Le *feminist gaze*, c'est le regard que l'on pose sur le monde pour en voir et en montrer la violence et les injustices, mais sans se contenter d'en déplorer la tristesse : c'est un regard politique, qui refuse d'accepter ces injustices comme une fatalité.

### Un regard féministe sur le monde

C'est par ce regard sur le monde que commence le féminisme, et c'est encore comme un regard qu'il modèle des œuvres, toujours plus nombreuses aujourd'hui. Le féminisme, c'est cette conscience de l'oppression, et l'ensemble des réponses qui sont faites à ce scandale, pour le révéler et le partager. C'est pour cela que je l'imagine comme un parcours, jalonné par les grandes émotions qui accompagnent cette révolte, d'abord individuelle, dans la peur, la douleur et la colère, et qui se réalise dans le collectif des utopies.

La littérature féministe est forgée par ce regard ; elle en permet aussi le partage aux lecteurs et aux lectrices, et elle apprend à regarder différemment, étape nécessaire pour poser les bases de nouveaux mondes. C'est là où la littérature enseigne des choses qui lui sont propres : comment dire ce qui fait mal, pour que cela devienne une cause de révolte, comment raconter une histoire, sans retomber dans les vieux schémas des histoires à héros virils, comment la raconter à plusieurs voix, pour inventer de nouvelles façons de faire collectif ?

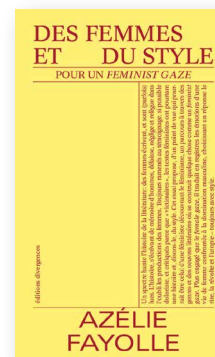
### Alors la littérature féministe va-t-elle sauver le monde ?

Non : elle porte la trace des impuissances des révoltes des femmes du passé, et de leurs espoirs, trop souvent déçus. Mais la littérature ne sert pas à transformer le monde : elle nous transforme, nous, pour nous préparer à le faire. ●

AZÉLIE FAYOLLE

### BIO EXPRESS

Azélie Fayolle est chercheuse en littérature, postdoctorante à l'Université libre de Bruxelles et agrégée de lettres modernes. En mai 2023, elle publie l'essai *Des femmes et du style. Pour un feminist gaze* aux Éditions Divergences. Son projet FNRS, « Femmes, nature, discours », est consacré à l'étude des féminismes du 19<sup>e</sup> siècle, à l'idée de nature, aux différentes formes des textes féministes et, bien sûr, à leur(s) style(s). Elle anime par ailleurs une chaîne YouTube, *Un grain de lettres*.



Azélie Fayolle  
Éditions  
Divergences 2023  
232 p., 16 eur.

# LE BURN-OUT: UN ENJEU FÉMINISTE

En anglais, « to burn out » signifie littéralement « se consumer », être à bout de ses ressources. C'est une vraie pathologie.

TEXTE: CHARLINE MARBAIX (MÉDECINE FÉMINISTE). ILLUSTRATION: ODILE BRÉE.

Cette pathologie est composée de trois dimensions qui interagissent entre elles. La principale est un épuisement émotionnel et physique. Un autre aspect concerne des sentiments négatifs par rapport à son travail et/ou ses collègues, voire une déshumanisation des bénéficiaires. La troisième dimension se traduit par un sentiment d'inefficacité, une diminution d'accomplissement au travail et une autodévalorisation.

Les symptômes sont émotionnels (anxiété, tristesse, colère, irritabilité...), physiques (troubles du sommeil, maux de dos ou de tête, vertiges, troubles digestifs...) et cognitifs (troubles de la mémoire, de l'attention et de la concentration). Habituellement, la maladie s'installe insidieusement: les signes sont de plus en plus fréquents et de plus en plus intenses. Puis, un événement déclenche l'effondrement: la « goutte de trop » fait déborder le vase.

## Stress chronique genré

L'épuisement professionnel provient d'un stress chronique lié au travail. Il touche majoritairement des personnes très investies dans leur métier, surtout lorsque leurs valeurs ne sont pas en concordance avec leurs actions professionnelles. Le perfectionnisme, l'idéalisme ou encore le déficit d'affirmation de soi constituent également des facteurs de risque. Une charge de travail élevée, des injonctions contradictoires, un manque de reconnaissance et de soutien institutionnels et/ou sociaux,

un débordement de la vie professionnelle sur la vie privée sont aussi des éléments qui favorisent le burn-out. Les métiers du soin sont particulièrement touchés.

Les outils de mesure du burn-out ne sont pas parfaits et mènent à une diversité de résultats dans les études cliniques. Les symptômes ne peuvent pas être « objectifs » dans une prise de sang. Malgré tout, la plupart des études montrent un pourcentage de burn-out plus élevé chez les femmes que chez les hommes. Diverses hypothèses peuvent expliquer cette différence genrée.

Premièrement, les conditions dans lesquelles travaillent la majorité des femmes dans une société patriarcale constituent un facteur de risque. Le travail domestique, la charge mentale, la charge émotionnelle ou le travail de *care* gratuit (soin aux autres) montrent qu'il existe une porosité entre la sphère privée et la sphère publique pour la majorité d'entre elles. Ajoutons qu'un burn-out sera peut-être plus visible chez une personne qui réalise habituellement les tâches domestiques mais qui ne les prend plus en charge.

Ensuite, les femmes effectuent plus de tâches culturellement et institutionnellement non reconnues. Elles doivent également naviguer dans un monde du travail fait par et pour des hommes. Si elles sont embauchées à un poste à responsabilités, elles compensent en surplus de travail pour « prouver qu'elles ont leur place ». Enfin, les femmes risquent bien plus d'être

victimes de harcèlement moral ou sexuel que leurs collègues masculins. À tout cela peut s'ajouter un travail militant qui impose de naviguer dans une société patriarcale en même temps que de lutter pour la déconstruire.

## Reconnaître et renaitre

Il est important de reconnaître le lien entre l'état de santé et le contexte social. Les outils disponibles en ligne [www.stressnostress.ch](http://www.stressnostress.ch) et l'autoquestionnaire « Maslach Burnout Inventory » peuvent vous orienter.

En cas d'épuisement, consulter un-e professionnel-le de santé est une priorité. Il s'agit de poser un diagnostic et d'exclure toute autre pathologie avant d'interrompre le cercle vicieux stress-trouble du sommeil-fatigue. Un arrêt maladie, des anxiolytiques, sédatifs ou antidépresseurs sont parfois nécessaires.

Un cerveau sous stress chronique n'est pas un bon analyste. Ce n'est qu'une fois l'énergie revenue qu'on peut se centrer sur soi et comprendre pourquoi et comment on en est arrivé-e là. Un temps de « vide » est nécessaire pour réfléchir à ses valeurs, ses priorités et à la façon dont on veut vivre sa vie. C'est après ce temps de réflexion qu'un plan d'action pourra se dégager pour prévenir une rechute: aménagements au travail, changement d'orientation ou de lieu de travail si celui-ci s'avère toxique. Les thérapies cognitivo-comportementales (ciblant les comportements « ici et maintenant »



# LE BURN-OUT LE RECONNAÎTRE

## 3 DIMENSIONS

1  
FATIGUE  
ÉMOTIONNELLE  
& PHYSIQUE



2  
DÉSHUMANISATION  
& SENTIMENTS  
NÉGATIFS PAR  
RAPPORT AU  
TRAVAIL



3  
SENTIMENT  
D'INEFFICACITÉ  
AUTODÉVALORISATION



## LES SYMPTÔMES :

### ÉMOTIONNELS



ANXIÉTÉ, TRISTESSE,  
COLÈRE, IRRITABILITÉ

### PHYSIQUES



TROUBLES DU SOMMEIL  
MAUX DE DOS, DE TÊTE,  
VERTIGES, TROUBLES  
DIGESTIFS

### COGNITIFS



TROUBLES DE LA MÉMOIRE  
DE L'ATTENTION ET  
DE LA CONCENTRATION

MANIFESTATION DES SIGNES DE PLUS EN PLUS  
FRÉQUENTE ET DE PLUS EN PLUS FORTE.

à travers des exercices pratiques) peuvent aider à reconnaître les problématiques et à élaborer des stratégies.

Les femmes sont socialisées à mettre les besoins de leur entourage en priorité. Apprendre à dire « non » aux autres et à se dire « oui » est une part importante du processus. Le burn-out s'inscrit dans une course à la reconnaissance : nous adaptons nos comportements pour plaire et être validé-e par notre entourage. Mais s'aimer « à condition » de l'approbation de regards extérieurs est fragile et incertain. Construire une estime de soi solide, s'accorder de la valeur inconditionnellement, c'est comme travailler un muscle au quotidien.

Il est important de ne pas restreindre le traitement du burn-out à un travail personnel. En effet, des capacités comme la compassion, l'empathie et le soin sont primordiales pour une société en santé. Ces qualités sont sapées par un système capitaliste, patriarcal et néolibéral dans lequel tout doit aller vite et l'individu être performant. Dès le plus jeune âge, nous intégrons des messages qui valorisent le « faire » plutôt que « l'être ». Ainsi, le burn-out est autant un questionnement personnel que collectif. Cette pathologie interroge le sens que chacun-e donne à « sa » vie mais aussi la place que la société donne à « la » vie. ●

## Sources

- + *Global burn-out*, Pascal Chabot, PUF 2013.
- + « Santé au travail, burn-out, troubles musculosquelettiques, quelle place pour le médecin de premier recours ? » *Revue Médicale Suisse*, 2013.
- + « Le burn-out des soignants », 41(451), *Prescrire*, 2021.
- + « Il y a 30 ans exactement, Françoise Giroud disait : "la femme serait vraiment l'égal de l'homme le jour où..." », Marie Donzel, <https://blog.francetvinfo.fr>, 14 mars 2013.

# POURQUOI LA LOI Stop Féminicide CONCERNE D'AUTRES VIOLENCES DE GENRE

En 2023, la Belgique est le 1<sup>er</sup> pays européen à avoir une loi pour lutter contre les féminicides, les homicides fondés sur le genre et les violences de genre. Pour prolonger le dossier, 4 « vrai ou faux » sur la loi Stop Féminicide et les violences de genre.

DROITS QUOTIDIENS LEGAL INFO (TEXTE) ET ODILE BRÉE (ILLUSTRATION)

## 1. LA LOI STOP FÉMINICIDE CONCERNE UNIQUEMENT LES FÉMINICIDES. VRAI OU FAUX ?

**FAUX.** Elle concerne plusieurs sortes de violences qui peuvent précéder un féminicide :

- + la violence physique ;
- + la violence psychologique ;
- + la violence sexuelle ;
- + la violence économique ;
- + le comportement coercitif : comme des agressions, menaces, humiliations, intimidations, ou d'autres abus utilisés pour blesser, punir ou effrayer la victime ;
- + etc.

## 2. LE FÉMINICIDE ÉTAIT DÉJÀ PUNI PAR LA LOI AVANT LA LOI STOP FÉMINICIDE. VRAI OU FAUX ?

**FAUX.** La loi Stop Féminicide est la première loi qui définit précisément le féminicide et qui le punit. Jusqu'à présent, le Code pénal reconnaissait seulement une circonstance aggravante si une femme est tuée par son partenaire.

La loi Stop Féminicide définit 4 types d'infractions :

- + le féminicide **intime** : par exemple, sur une partenaire ;
- + le féminicide **non intime** : par exemple, sur une femme dans un réseau de prostitution ;
- + le féminicide **indirect** : par exemple, suite à un avortement forcé ou à une mutilation génitale féminine ;
- + l'**homicide fondé sur le genre** : par exemple, parce que la personne est transgenre, fluide, non-binaire, etc.

## 3. LA LOI STOP FÉMINICIDE CRÉE UN MONITORING DU NOMBRE ANNUEL DE FÉMINICIDES EN BELGIQUE. VRAI OU FAUX ?

**VRAI.** Le monitoring est le recensement des féminicides en Belgique. Un rapport officiel sera publié 1 fois par an. Ce rapport reprendra des statistiques sur :

- + le nombre de plaintes à la police ;
- + le nombre de féminicides ;
- + les caractéristiques :
  - des victimes,
  - des auteurs,
  - de la relation entre l'auteur et la victime ;
- + le nombre de condamnations des auteurs.

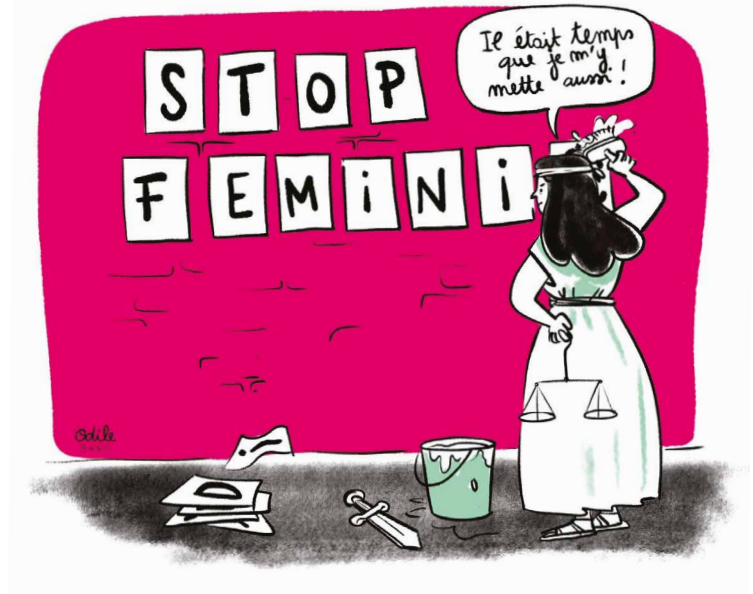
## 4. UNE VICTIME DE VIOLENCES FONDÉES SUR LE GENRE DOIT PORTER PLAINTE À SON LIEU DE RÉSIDENCE. VRAI OU FAUX ?

**FAUX.** Une victime de violences commises en raison de son genre peut porter plainte dans n'importe quel commissariat.

Elle ne doit pas nécessairement porter plainte au commissariat de son lieu de résidence.

Elle sera entendue :

- + par un-e membre de la police spécialisé-e et formé-e ;
- + dans un lieu adapté et discret. ●



## LES 50 ANS DES CAHIERS DU GRIF

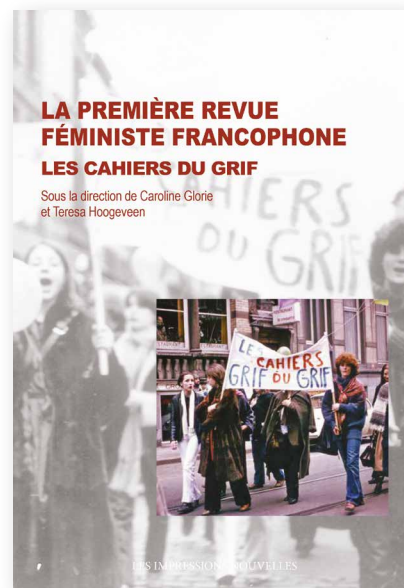
ÉVÈNEMENT

Cela fait cinquante ans – oui, deux fois plus que les 25 d'*axelle*! – que le premier numéro des *Cahiers du GRIF* a vu le jour à Bruxelles. Fondée en 1973, cette revue était coordonnée par des femmes formant le Groupe de Recherche et d'Information Féministes : GRIF, donc. C'est dans les années 1980, sous la direction de la philosophe et féministe belge Françoise Collin, que la revue se déploie aussi du côté français, jusqu'à la publication de son dernier numéro en 1997. Pour cet anniversaire extraordinaire, un colloque s'organise les 20 et 21 novembre, sous la houlette de l'Université des Femmes, à la maison Amazone à Bruxelles. *axelle* sera d'ailleurs présente le 20 novembre, pour la table ronde de l'après-midi. Un ouvrage spécifique (coordonné par Caroline Glorie, docteure en Information et communication de l'ULiège, et Teresa Hooegeven, doctorante en philosophie à l'Université de Barcelone) est également sorti fin octobre, à la fois pour faire connaître cette revue au grand public, mais aussi pour mettre en lumière la grande richesse des thèmes brassés par les *Cahiers*, et l'avenir des recherches sur ces sujets. ●

Colloque gratuit sur inscription : [inscriptions@universitedesfemmes.be](mailto:inscriptions@universitedesfemmes.be) ou 02 229 38 25.

Les 20 et 21/11, 10 rue du Méridien, 1020 Bxl.

Bon à savoir : tous les numéros des "*Cahiers du GRIF*" ont été numérisés et sont accessibles sur le site [www.persee.fr](http://www.persee.fr)



**Caroline Glorie et Teresa Hooegeven**  
Les Impressions Nouvelles 2023  
320 p., 22 eur.

## RÉSISTER, PRÉVENIR, RÉPARER LES VIOLENCES

MANIFESTATION

Le 26 novembre, à l'occasion de la manifestation nationale contre les violences faites aux femmes, rejoignez toutes les associations et les collectifs qui se mobilisent ! Les femmes du mouvement Vie Féminine ont décidé qu'elles occuperaient les rues de Bruxelles avec des valises et des sacs à dos remplis des besoins que les femmes rencontrent pour se réparer après des violences conjugales. Et elles sont déterminées à se faire entendre. Rendez-vous à 14h, à Bruxelles, Carrefour de l'Europe (en face de la gare Centrale)! ●

## WELCOME SISTER

PODCAST

C'est une plongée, le souffle court, dans une maison au cœur de Bruxelles qui héberge des femmes migrantes, à laquelle nous invitent Anna Galy et Naiké Garry (elles y sont toutes deux travailleuses). En 8 épisodes, on y découvre ce qu'il se passe derrière les murs de la Sister's House, structure née de la mobilisation citoyenne de 2015 et aujourd'hui reconnue comme dispositif d'hébergement, d'information et d'accompagnement pour femmes migrantes sans abri de la Plateforme Citoyenne de Soutien aux Réfugiés; on approche les enjeux et réalités complexes qui s'y vivent au quotidien depuis presque 5 ans. On rencontre des femmes – que des femmes – qui vivent dans ce lieu, s'y confient, s'y ressourcent le temps d'une pause dans un parcours d'exil marqué par les violences et les humiliations. On entend aussi les femmes qui y travaillent, qui s'y engagent,

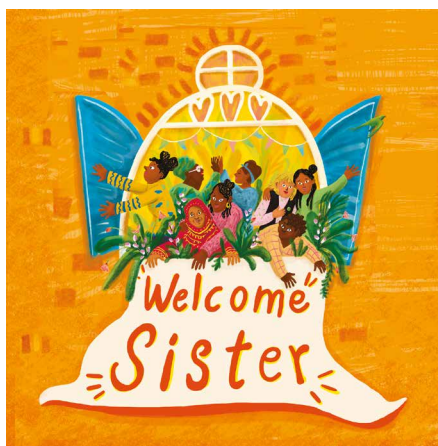
qui craquent, qui se soutiennent. Et on saisit les liens de soin et de confiance qui s'y tissent entre elles toutes au quotidien. Si l'émotion principale qui surgit à l'écoute est la colère face aux violences migratoires et aux politiques d'accueil indignes, on en ressort aussi saisie par la force de ces femmes, leurs rires et leurs résistances. (M.L.) ●

### **Welcome Sister**

Réalisation : Anna Galy et Naiké Garry  
avec les femmes de la Sister's House.

Production We Tell Stories et LiquidSky.

À écouter sur les plateformes de podcasts.



# Découvrez axelle

LE MÉDIA FÉMINISTE OÙ LES FEMMES FONT L'INFO

**axelle**, c'est un magazine bimestriel féministe belge d'information générale destiné à un large public. C'est aussi un site internet qui propose des contenus exclusifs et des podcasts. Sur les différents supports d'**axelle**, notre équipe de journalistes engagées vous fait découvrir des actualités fiables, fouillées, diversifiées, belges et internationales.

Parce que, aujourd'hui encore, les médias traditionnels belges gomment une femme sur deux, **axelle** consacre 100 % de ses contenus à la moitié de l'humanité.

Ainsi, **axelle** participe à la construction d'une société où l'égalité entre les femmes et les hommes deviendra enfin une réalité!

Des articles à découvrir, des podcasts à écouter, des histoires à partager... des infos sur les différentes formules d'abonnement :

[www.axellemag.be](http://www.axellemag.be)



## Abonnez-vous, abonnez une amie!

Pour recevoir *axelle* 6 fois par an (6 numéros bimestriels de 72 pages), envoyez-nous ce talon (*axelle* service abonnements, rue de la Poste, 111 – 1030 Bruxelles) ou bien faites la demande par mail ([abonnement@axellemag.be](mailto:abonnement@axellemag.be)). Vous pouvez aussi vous abonner directement en ligne : [www.axellemag.be](http://www.axellemag.be)

- Abonnement d'un an Belgique : 29 €
- Abonnement d'un an Étranger : Europe 59 €, hors Europe 65 € (la différence de prix avec la Belgique est due aux frais postaux).
- Je verse ..... € sur le compte BE13 7755 9620 2639 de Vie Féminine (BIC : GKCCBEBB) avec la mention « Abonnement axelle ».

L'abonnement prend cours dès réception du paiement.

Attention, si vous êtes membre de Vie Féminine, vous recevez automatiquement *axelle*. Infos en page 3.

Mes coordonnées (ou celles de la personne à qui j'offre un abonnement)

Nom et prénom : .....

Rue et n° : .....

Code postal, localité et pays : .....

Courriel : .....

Date et signature



COELY

# APRÈS LE CHAOS

En Flandre, elle est une star depuis son premier album en 2018. Aujourd'hui, Coely, 29 ans, reprend le fil de sa carrière à succès après un passage à vide. L'Anversoise d'origine congolaise revient avec un troisième album sorti en mars dernier, *Alive* (« *En vie* »). Dans le clip du percutant single *Fruit of Bantu*, à l'image plus rêche, plus rap, chanté dans un anglais émaillé de lingala, des artistes belges noir-es – dont les chanteuses compositrices Esther Nwanu, Grace Khuabi, Ikraan, Lady Blaxx... – sont mis-es en avant, un palliatif, le temps d'un titre, au manque de représentation « *de modèles de couleur dans les médias. La seule fois où j'ai vu d'autres personnes noires à la télévision, c'était dans des clips ou des séries américaines. Heureusement, j'avais un lien*

*fort avec mes racines pour découvrir mon identité, grâce aux histoires que ma mère racontait sur le Congo* », explique Coely dans la présentation de son album. Extrait : « ... *Whuuut my confidence be getting misconstrued / Is it my melanin? Is it that thing again? / Is it the difference blocking me from fitting in? / See I got Black roots, Black wounds / Black thoughts / My lips big and black / I'm Black what / ...* » Traduction (libre) : « *Whuuut, ma confiance en moi mal interprétée / Est-ce ma mélanine? Est-ce de nouveau ce truc? / Est-ce la différence qui m'empêche de m'intégrer? / Regarde, j'ai des racines noires, des blessures noires / Des pensées noires / Mes lèvres grosses et noires / Je suis noire, quoi* ». Le reste de l'album explore les registres musicaux du RnB, du

hip-hop mais aussi des sons et des rythmes d'Afrique centrale, avec toujours un petit penchant pop, parfois intimiste, comme sur le beau *Kaos*. (V.L.) ●



*Alive*, Coely, Universal 2023.  
En concert le 9/11 au Reflektor à Liège.  
Infos : [www.coelymusic.com](http://www.coelymusic.com)



# Holly,

## UNE SORCIÈRE COMME UNE AUTRE ?

Dans le dernier film de la réalisatrice belge Fien Troch, *Holly*, une communauté endeuillée est persuadée que les étranges pouvoirs d'une adolescente pourront l'aider.

CAMILLE WERNAERS

Ce qui frappe lorsqu'on rencontre Holly (interprétée par Cathalina Geeraerts), c'est la grande solitude dans laquelle elle semble vivre son adolescence, à l'opposé des grands groupes d'ami-es qui remplissent son école d'éclats de rire complices. Très introvertie et timide, elle n'a auprès d'elle que deux personnes, sa sœur Dawn (Maya Louisa Sterkendries) et son ami Bart (Felix Heremans), qui subit, tout comme elle, du harcèlement scolaire en raison de sa différence. Les autres élèves ont même trouvé un surnom moqueur pour Holly : « la sorcière ». Un matin, l'adolescente refuse d'aller à l'école à cause d'un « mauvais pressentiment ». Ce jour-là, un violent incendie ravage l'établissement scolaire et tue des jeunes élèves. Holly voulait-elle simplement éviter les violences subies à l'école ou a-t-elle prédit l'incendie ? Neuf mois plus tard, dans sa communauté endeuillée et traumatisée, le choix est fait et de nombreuses personnes sont convaincues de ses pouvoirs.

Si, au début, il était uniquement question de prédire le futur, l'étendue de ses pouvoirs grandit rapidement : Holly pourrait parler avec les mort-es, reconforter les gens par son seul toucher... voire les guérir ? Elle devient une sorte de célébrité locale, presque une sainte (en anglais, « holy » signifie « saint-e », qui ressemble étrangement à son prénom, alors que l'affiche du film la montre auréolée de lumière). Tandis que l'engouement grandit autour d'elle, ce qui est

grisant pour une adolescente de 15 ans, une de ses professeur-es (Greet Verstraete) s'interroge : Holly a-t-elle menti sur ses capacités ? Abuserait-elle de personnes précaires et vulnérables ? Le malaise croît et on découvre qu'Holly joue peut-être à un jeu dangereux.

À la frontière entre film social et conte fantastique, le cinquième long-métrage de la réalisatrice belge néerlandophone Fien Troch est une œuvre sensible sur le deuil et ce qu'il fait aux gens. Il s'intéresse également à nos croyances mais aussi aux relations entre les gens et à notre besoin de reconnaissance, un besoin qui n'est rempli pour Holly qu'au travers de ses pouvoirs. C'est uniquement grâce à eux qu'elle parvient à entrer en contact avec d'autres. L'aspect étrange du film est renforcé par la musique, dont de longues plages angoissantes de synthé qui ponctuent les scènes.

Même si on peut regretter certains clichés sur des catégories plus précaires de la population bruxelloise, le public belge aura le plaisir de reconnaître quelques coins de la capitale, comme le parc Josaphat à Schaerbeek, un lieu qui ouvre et ferme le film, ou encore la gare du Midi. Fien Troch continue à porter haut les couleurs du cinéma belge sur la scène internationale : en septembre dernier, *Holly* a été présenté en compétition officielle lors de la 80<sup>e</sup> édition de la Mostra de Venise et Cathalina Geeraerts, l'actrice principale du film, a remporté le prix de la meilleure interprète. ●

Sortie le 22 novembre.

## « NOUS, HUIT MILLIARDS D'HUMAINS, MOINS VINGT-SEPT, PLUS SEPTANTE, LE TEMPS DE LIRE CE TITRE »



© Studio Laurence Dervaux

Laurence Dervaux - Des personnes bobinent du fil rouge autour d'ossements humains, 2011.

**EXPO** Le BPS22 lui ouvre l'entièreté de ses espaces : **Laurence Dervaux**, Tournaisienne, y installe aussi bien des pièces antérieures que de nouveaux dispositifs, l'un d'eux réalisé à l'occasion de cette exposition à dimension rétrospective. Par téléphone, l'artiste plasticienne nous raconte ses inspirations et son processus de création. Au départ : le constat de la vulnérabilité du corps humain mais aussi le merveilleux des mécanismes des fonctions vitales, respiration, circulation du sang, ingestion de nourriture... Ces processus incroyablement complexes inspirent des œuvres esthétiquement attirantes, réalisées à partir de matériaux eux-mêmes sensibles, comme le verre. Si la fragilité de la vie évoque notre finitude, la beauté formelle du travail de Laurence Dervaux nous rappelle vers le vivant et, plus particulièrement encore, vers le soin. (V.L.) ●

Jusqu'au 7/01/24 au BPS22, 22 bd Solvay, Charleroi. Infos : 071 27 29 71.

## « MA SŒUR, MON AMOUR », CANTIQUÉ ÉLECTRO-GOUINE

La Balsamine accueillera en janvier le foutraque et drôle de spectacle « Ma sœur, mon amour », performance ovni qui tourne depuis 2021, portée par l'énergie d'**Aline la Sardine**, sœur lesbienne aux mille sourires, aux mille histoires qui s'entrelacent et s'enlacent (« Créatrice » n° 8 de notre série de podcasts). Hymne à l'amour, de soi, de l'autre elle, des autres, à travers le récit de nonnes, de Hildegarde de Bingen à Sister Act, rassemblant toutes ces sœurs en nous. Des interludes musicaux ajoutent encore aux références, qu'il n'est pas nécessaire de maîtriser pour apprécier le talent de Casta, musicienne multi-instrumentiste dont la douceur contraste avec le côté électrisé de la comédienne seule en scène. (V.L.) ●

THÉÂTRE



© Novella

Le 25/01/24 au théâtre de la Balsamine, 1 av. Félix Marchal, 1030 Bxl. Infos : 02 732 96 18.

## « CLOSE ENOUGH ». 12 WOMEN PHOTOGRAPHERS OF MAGNUM

Le fondateur de l'agence Magnum, Robert Capa (un personnage fictif construit au départ avec la photographe juive antinazie Gerda Taro), avait coutume de dire : « *Si tes photos ne sont pas assez bonnes, c'est que tu n'es pas assez près.* » Pris au mot, le conseil donne le fil rouge d'une expo déclinant **12 regards scrutateurs de femmes photographes de l'agence**, capturant l'humanité du monde, au plus près des corps et des décors. (V.L.) ●



Adrienne et Zion, Water Valley, Mississippi, USA, 2019.

© Carolyn Drake, Magnum Photos

Jusqu'au 16/12 au Hangar, 18 place du Châtelain, 1050 Bxl. Infos : 02 538 00 85.

Mais encore...

### L'AMOUR DURE TOUJOURS, N'EST-CE PAS ?

Exposition d'envergure au Musée d'art contemporain d'Anvers : un cheminement à travers l'œuvre explorant la sexualité féminine, sous un angle totalement personnel, de l'artiste américaine Dorothy Iannone (1933-2022). ●

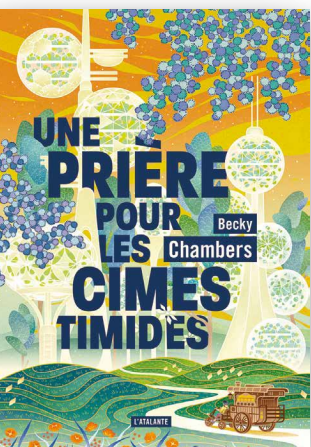
Jusqu'au 21/01/24 au M HKA, 32 Leuvenstraat, Anvers. Infos : 03 260 99 99.

## Une prière pour les cimes timides

**ROMAN** Faisant suite à *Un psaume pour les recyclés sauvages* (voir axelle n° 249), le deuxième tome d'*Histoires de moine et de robot* nous fait retrouver Frœur Dex, moine du thé, et Omphale le robot sur la planète Panga. Nos deux ami-es quittent la forêt sauvage pour aller à la rencontre des humain-es à qui Omphale, mandaté par la communauté des robots, veut poser cette question: «*De quoi les humain-es ont-iels besoin ?*» Le regard neuf et décalé du robot sur la société humaine va les obliger à reconsidérer leurs habitudes, leurs pratiques et leurs croyances sous un angle nouveau. Et si la question posée par Omphale l'amenait également à

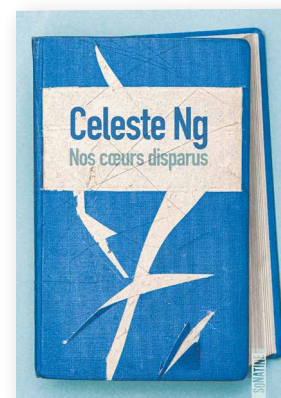
s'interroger sur sa propre conscience et existence, ses propres besoins et désirs ? Et si, face au programme établi, un détour s'imposait ? Pour ses romans de science-fiction à la fois féministes, optimistes et philosophiques, Becky Chambers a reçu de nombreux prix – dont le Prix Julia-Verlanger 2017, le Prix Hugo de la meilleure série littéraire 2019, le Prix Hugo du meilleur roman court 2022 et le Prix Locus du meilleur roman court 2023. (L.B.) ●

**Becky Chambers**  
Éditions L'Atalante 2023, 120 p., 13,50 eur.



## Nos cœurs disparus

**ROMAN** Dans son nouveau roman, l'écrivaine américaine Celeste Ng met ses pas dans ceux de Margaret Atwood, l'autrice de *La Servante écarlate*, pour décrire, elle aussi, des États-Unis d'Amérique ayant plongé dans un contexte dystopique, c'est-à-dire dans un futur sombre. Après une grave crise économique, le racisme a terriblement augmenté dans le pays et particulièrement envers les personnes d'origine asiatique, jugées responsables des événements. Des lois liberticides ont été adoptées, et certaines visent celles et ceux qui sont entré-es en résistance: il est désormais possible de séparer les enfants de leur famille « anti-américaine ». La censure frappe les écrits « séditieux », notamment les textes de la poétesse Margaret Miu, qui a mystérieusement disparu. C'était sans compter sur son fils, Bird, qui va tout faire pour la retrouver. En le suivant dans ses recherches et ses incompréhensions pendant une grande partie du livre, Celeste Ng nous fait ressentir à travers les yeux d'un enfant les violences d'une société qui a plongé dans la répression. Pourtant, tout n'est pas sombre dans son livre, certains passages merveilleusement bien écrits éclairent la force des mots, des souvenirs, de la maternité et des liens amicaux. L'autrice interroge: une personne peut-elle changer le cours de l'histoire ? Ce roman est fictionnel, mais il se base sur des événements qui se produisent déjà, notamment la séparation des familles en situation de migration à la frontière mexicaine. Glaçant. (C.W.) ●



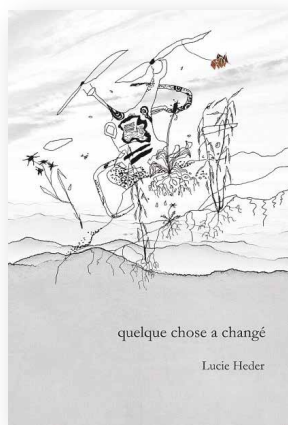
**Celeste Ng**  
Sonatine 2023  
384 p., 24,50 eur.

## Quelque chose a changé

**ROMAN** France, 2036. L'étau administratif s'est resserré et chaque citoyen-ne doit dorénavant se faire implanter une puce dans le corps. Du jour au lendemain, le quotidien d'Illia, Loïs, Rim et Youni va être bouleversé par l'irruption d'un objet extraordinaire – une cocotte en papier noir métallisé offerte par une mystérieuse femme-oiseau – qui va leur ouvrir d'autres possibles. Mais existe-t-il encore un ailleurs où l'on vit hors du contrôle de l'État, passé la frontière, de l'autre côté de la

montagne ? Sous-titré « *Une histoire d'enfant pour adultes* », cette fiction féministe est le premier roman de Lucie Heder (traductrice, jardinière et animatrice de l'émission radio littéraire féministe « La fille à la fenêtre » sur [radiatorageuses.net](http://radiatorageuses.net)). Choral et poétique, il dénonce la société de contrôle et questionne notre capacité d'agir dans un monde toujours plus sécuritaire. Une grande place est laissée à l'imaginaire par des sauts dans l'espace et le temps, des incursions dans les rêves et la part d'enfance des personnages. (L.B.) ●

**Lucie Heder**  
Autoédition 2022, 208 p., 7 eur. Disponible dans certaines librairies ou par mail: [lucieheder@riseup.net](mailto:lucieheder@riseup.net)







**Rozenn Le Berre**  
La Découverte 2023, 356 p., 22 eur.

## Sur la crête

**RÉCIT** *Sur la crête* entremêle deux récits en immersion. Celui, étiré, des deux ans que l'autrice et narratrice Rozenn Le Berre (qui avait publié en 2017, à La Découverte, *De rêves et de papiers*, dont vous avez pu lire des extraits dans notre n° 195-196) a passés dans un foyer pour adolescents en PJJ (Protection judiciaire de la jeunesse), appelés aussi « mineurs en conflit avec la loi », ou « délinquants » comme ils sont fréquemment étiquetés. Celui, concentré, d'une marche d'une semaine dans les Alpes avec quelques-uns d'entre eux et leurs éducateurs. Deux récits pour deux temps. Un temps d'attente d'un procès ou d'une issue à leur situation. Un temps libéré dont la montagne fait cadeau. En deux espaces : le foyer, surveillé, cadré, où la violence trop longtemps contenue peut exploser d'un moment à l'autre. Puis la montagne, calme, ouverte aux possibles, aux reliefs, aux chutes comme aux rebonds, à l'horizon. Rozenn Le Berre a découvert ce foyer du nord de la France à l'occasion d'ateliers d'écriture qu'elle a menés avec ces jeunes. Il lui a fallu affronter les confrontations, les provocations, faire preuve de patience, d'abnégation, d'observation pour pouvoir les approcher, entrer en contact, capter leur regard, leur attention, recueillir leurs mots, marcher à leurs côtés. Elle relate cette expérience avec minutie, pudeur, empathie dans un ouvrage empreint de violence, de puissance mais aussi d'amour. Comme le sont ces jeunes. (M.L.) ●

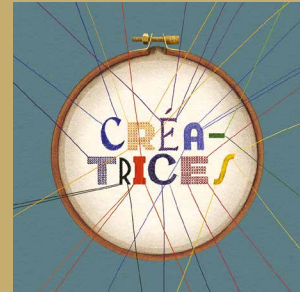
## Une révolution intérieure. Renforcer l'estime de soi



**Gloria Steinem**  
HarperCollins 2023, 576 p.,  
21,90 eur

**ESSAI** Attention, ravissement total pour cet ouvrage, publié pour la première fois aux États-Unis en 1991 et traduit en français cette année, grâce à la ténacité de Mona Chollet qui en signe la préface. « Une révolution intérieure appartient à une sorte de livre rare [...]. Il pousse les murs de l'univers mental dans lequel vous évoluez et bouleverse votre manière de réfléchir », écrit l'essayiste française. À l'opposé de l'approche individualiste et néolibérale du développement personnel (« Quand on veut on peut »), la féministe américaine Gloria Steinem (1934) considère le respect de soi comme une arme politique. « L'estime de soi n'est pas tout, mais rien n'existe sans elle », résume-t-elle. En riposte aux inégalités et aux oppressions qui ne cessent d'éroder notre force intérieure, la féministe crée des ponts et livre au fil des pages les clés essentielles pour soigner nos blessures d'adultes et d'enfants et mener notre révolution intérieure, condition d'une existence collective digne. Dans une démarche éminemment politique, Gloria Steinem partage bien plus qu'elle ne professe. Elle rassemble des outils issus de ses rencontres, des témoignages (y compris de personnes marginalisées), des anecdotes et expériences personnelles autour des questions de l'amour, de la famille, de l'école, de culture, de dépendance, de corps, de spiritualité, en vue de créer des liens entre personnes privées et sujets sociaux politiques, corps et âme, soi et la communauté. Il nous rassemble et nous renforce, sans injonctions. Ave Gloria! (M.L.) ●

## MATHILDE LABORIER, du fer dans les mains



« La soudure est plus proche de la couture que de la maçonnerie », affirme-t-elle avec force. Dans le bruit de son atelier, rencontre avec la Bruxelloise de cœur et d'adoption Mathilde Laborier. La ferronnerie est un métier dur. L'acier, mélange de fer et de carbone, n'est pas une matière accueillante. Mais Mathilde en parle avec passion.

Elle revient sur son parcours, qui n'a rien d'une ligne droite. Après avoir été factrice et étudié la linguistique, le geste lui manque : porter du lourd, ranger des structures... Elle s'engage dans une formation de ferronnerie à l'École de maréchalerie à Bruxelles – un tiers de femmes dans sa promotion. Aujourd'hui, elle travaille dans le chaud et la fusion. Elle modèle, coupe, assemble, déforme. Elle ne fait plus la distinction entre travail manuel et travail intellectuel. Ajouter « d'art » après « ferronnerie » serait plus attractif que « de bâtiment », mais elle regrette ces hiérarchisations et catégorisations sociales. Actuellement, pour Mathilde, il faut sortir de la compétitivité, des distinctions entre métiers ; réfléchir « durable ». La force physique ? C'est une chose ; savoir s'en servir, une autre. Enfant, Mathilde ne supportait pas de ne pas avoir accès à certaines activités. Elle veut faire voler en éclats les préjugés, bousculer l'éducation « féminine » ancrée dans nos corps, dégenrer les disciplines. Et transmettre.

*Créatrices* est un podcast produit par *axelle* magazine et réalisé par Corinne Ricuort. Retrouvez ce 15<sup>e</sup> épisode et les précédents, sur notre site et sur les plateformes de podcasts. ●

# Poussin en a marre de la culture du viol

Isabelle Wéry

Avertissement  
de la rédaction

—  
Attention, ce texte  
aborde un sujet  
difficile, celui  
des violences  
physiques et  
sexuelles au sein  
de la famille.

C'est une belle matinée d'été.

Poussin est assis-e sur une chaise. Son duvet jaune resplendit sous la lumière chaude du soleil. Le cœur de Poussin bat trop vite. Il ondule sous sa poitrine dorée comme les vagues d'une mer enragée. Iel triture ses ailes déposées sur ses cuisseaux. C'est un grand jour pour Poussin : iel va dire un truc qu'iel n'a jamais osé dire.

Dans la pièce où se trouve la chaise sur laquelle est assis-e Poussin, il y a aussi une masse brunâtre. Quelque chose d'indistingable. Une masse. C'est cela. Appelons-la « La Masse ».

Poussin ouvre le bec et dit :

J'ai eu peur de toi.

Si peur de toi. (La Masse ne réagit pas)

Ça a commencé le soir où j'ai vu ma mère être battue par toi. Ses yeux perdus, son corps recroquevillé, sa voix cassée et suppliante sous la force de tes mains qui la secouaient. (La Masse ne réagit toujours pas)

Depuis ce jour, je ne me suis plus senti-e en sécurité à côté de toi. Je me réveillais, j'avais peur de toi, je déjeunais, j'avais peur de toi, je prenais mon bain, j'avais peur de toi, je partais à l'école, j'avais peur de toi, tu venais me rechercher, j'avais peur de toi, je faisais mes devoirs, j'avais peur de toi, je regardais la télévision, j'avais peur de toi, je jouais avec mes frèrsœurs, j'avais peur de toi, j'allais me coucher, j'avais peur de toi, je dormais, j'avais peur de toi, je rêvais, j'avais peur de toi et je me réveillais, j'avais encore peur de toi. À Noël, au mariage de Tante Pepa, à mon anniversaire, à la communion de Pablo, à la Sainte-Marie, à Pâques chez Nuria, au déménagement de Paqui, à la remise de mon bulletin scolaire, à l'enterrement de Yaya... J'avais peur. (Poussin triture de plus belle ses ailes jaunes toujours posées sur ses cuisseaux. Iel se racle un peu la gorge comme s'il y avait un chat dedans)

Et un jour, à la maison, ça a commencé à sentir le sexe. Au début, c'était une odeur fugace, légère comme un vent de fesses égaré. C'était là puis ça disparaissait aussitôt. À peine le temps d'être écœuré.e. Puis l'odeur s'est installée. Je me demandais d'où pouvait provenir ce fumet si particulier, qui ne ressemblait à aucun autre : mélange de macération de muqueuses, fermentation, sous-bois, merde, sang coagulé, culottes pas fraîches. Ça sortait du garage, de la table de nuit, de la bibliothèque, des armoires à linge, du frigo, du bureau, de tes pattes et surtout... de ta braguette. Pas de doute. Il y avait une bête qui pourrissait dans ton pantalon. Et la bête qui pourrissait dans ton pantalon n'en finissait pas de putréfaction et de sentir. Surtout quand des amies adultes venaient à la maison, ou quand nous allions chez nos tantes, nos cousines, nos belles-sœurs, nos nièces et que tu posais tes pattes odorantes sur toutes celles-là. Et aussi sur mes amies à moi. Je n'aimais pas cette odeur. Du tout. Elle était encore pire que la peur que j'avais de toi. L'odeur décuplait ma peur. Ou vice versa. J'étais perdu.e. JE NE SAVAIS QUE FAIRE. Je ne voyais pas à qui parler de tout cela. Je n'avais pas de sympa belle oreille à qui me confier. (On dirait que La Masse a un peu bougé. Poussin le note. Iel décide de ne pas se laisser impressionner et poursuit:)

Ensuite, il y a eu un gros truc. Ce jour-là, ça y était, je m'étais un tout petit peu habitué.e à ta violence et à tes pattes. Je pensais que tout le monde faisait cela dans son foyer. Je pensais que le monde était ainsi : avec des gens qui frappent de leurs mains puantes et des gens qui sont frappés. Mais ce jour-là, je t'ai vu tabasser maon frèrsœur. Iel était encore tout.e petit.e, toutes ses dents dans sa bouche n'avaient pas encore poussé. Je me disais que tu y allais quand même un peu trop fort. Battre, ok, mais quand même pas archi battre. Le corps de maon frèrsœur est si mini, le tien mesure des mètres. C'est pas tout à fait équitable. Et puis, maon frèrsœur n'a pas fait grand-chose de mal, iel est juste un peu chiant.e comme le sont les petit-es. Iel ne mérite pas cette bourrasque-là... Mais attends, tu vas arrêter ? Tu vas encore lae frapper ? Non mais, halte-là, ça suffit, c'est too too much. Tu vas lae tuer. (Poussin renifle un peu, ça lui fait pas du bien de repenser à tout cela. On dirait qu'iel va vomir... Mais non, ça passe. On dirait que c'est passé. D'une voix douce, iel reprend:)

**À Noël, au mariage de Tante  
Pepa, à mon anniversaire,  
à la communion de  
Pablo, à la Sainte-Marie,  
à Pâques chez Nuria, au  
déménagement de Paqui, à  
la remise de mon bulletin  
scolaire, à l'enterrement  
de Yaya... J'avais peur.**

C'est là que je m'en veux. (Mais merde, Poussin n'y arrive pas. Iel se gratte la plaque d'eczéma qui vient tout à coup d'apparaître sur son front, rhizome de champignons dans les sous-bois. Son affolé regard bleu balaie l'espace, cherche un appui, une béquille, une aide à l'âme. Mais rien. Rien que de l'espace vide. Poussin se sent hyper petit-e. Hyper démuni-e. Tandis que La Masse lâche un gaz, malgré elle. Poussin le prend très mal :)

**Je me revois la patte  
tremblante d'hésitation  
sur la poignée de la porte :  
est-ce que j'ose y aller  
chez la police, est-ce que  
la police va m'écouter,  
est-ce que je ne vais pas  
foutre en l'air mon foyer,  
est-ce que mes proches  
m'aimeront encore après  
cela, et est-ce que la police  
va me croire, moi, tout-e  
mini Poussin que je suis ?**

Mais qu'est-ce que tu fous ! Je te parle très sérieusement et tu me pètes au nez, t'es relou... Ah, t'en veux hein, t'en veux dru dans la face, alors je vais te le gueuler, connasserie de Masse : si seulement j'avais osé, j'avais osé, j'avais o-s-é. Osé aller chez les flics. Parce que maon frèrsœur, si je ne m'étais pas interposé-e, tu l'aurais bien tué-e, avec ton corps de rocher furax, tu lui aurais bien arraché son petit cœur de beurre à maon frèrsœur. Alors, saloperie crasse, je me suis dit : faut que je file illico chez la police, lui dire ce que je vois, lui dire qu'il y a la guerre chez moi, que mon nid est un champ de bataille... Je me revois la patte tremblante d'hésitation sur la poignée de la porte : est-ce que j'ose y aller chez la police, est-ce que la police va m'écouter, est-ce que je ne vais pas foutre en l'air mon foyer, est-ce que mes proches m'aimeront encore après cela, et est-ce que la police va me croire, moi, tout-e mini Poussin que je suis ? (Maintenant Poussin a les yeux noirs incrustés de lave rouge :) Dehors, la nuit était sombre et peuplée d'ombres fugaces comme un cimetière en novembre. J'avais peur d'elle. La situation était trop noueuse pour moi. J'étais bien trop petit-e. J'ai senti un bug dans mon crâne. Mon âme

s'est ciselée en quartiers. Je n'étais plus un-e, j'étais morceaux. Alors, je suis monté-e me coucher, j'ai cousu ma bouche avec du fil barbelé et j'ai muté muet-te. (Le minois de Poussin se tord de douleur, son bec fait des zigs et des zags. Des énormes larmes salées et poivrées se perdent dans les feuillis de son plumage. Iel, maintenant, hurle :)

Parce que si j'avais o-s-é aller chez les flicailons, peut-être on t'aurait mis une camisole chimique, on t'aurait dit que t'avais pas le droit de faire toutes tes immondices sur iels, sur nous, qu'il y a des limites, des limites, on t'aurait crié « stop » et plus jamais tu n'aurais posé tes pattes flairantes et violentes sur les suivant-es, et nous aurions pu éviter le pire. Le pire du pire. Qui a fini par arriver. Qui a fini par arriver. Et casser des âmes. Casser une famille. Sale type que tu es, sale peureux/euse que je suis. Ô que je te hais du fond de mon ADN. (Poussin n'en peut plus. Son âme racle le fond. Son regard fêlé balaie à nouveau la pièce résolument vide. Iel se lève, le feu au cul. Et se rend compte que la pièce n'est plus si vide que cela, maintenant, puisqu'il y a cette chaise sur laquelle iel était assis-e. Cette chaise. Banale chaise. Chaise banale. Mais chaise aux quatre pieds. Mais oui, cette chaise... Poussin tilte. Iel l'attrape, la chaise, et enfonce illico flaaaarck ses quatre pieds dans La Masse. Et ça s'enfonce comme dans de la chantilly, pas de soucis. Des liquides de toutes textures giclent partout. Et ça excite la rage de Poussin qui plante et replante les quatre pieds dans La Masse comme une perforatrice dans du papier. La Masse ne réagit pas. La voici bien bien morte, pas de doute là-dessus.)

À un moment, Poussin a assez œuvré. Ses biscoteaux sont exsangues. Iel sort de la pièce blanche devenue multicolore. Ses ailes de gallinacé doré sont aussi maculées de merdes en tous genres. Dehors, iel inspire à pleins poumons en fermant ses petits yeux pour mieux apprécier l'air tiède de l'été. Son cœur décélère. Son cerveau murmure : « Enfin, j'ai osé dire non. Quel soulagement. » Puis iel ouvre les paupières et mate les environs. Iel remarque des tas de Poussins, qui comme ellui, viennent de tout balancer au patriarcat. Iels se regardent. Se reconnaissent. S'envoient des clins d'yeux. Et dans de doux froissements d'ailes, iels se rapprochent, se hument et finissent par former un cercle joyeux. Puis iels dansent un grand rock mâtiné de flamenco en piaillant jusqu'au-dessus des Cieux. C'est que l'avenir est à elleux...

Décidément, qu'est-ce que les Poussins en ont ras le duvet de la culture du viol. ●

## Bio express

Isabelle Wéry est actrice et metteuse en scène née à Liège. Elle a joué *Les Monologues du vagin* d'Eve Ensler dans toute la Belgique francophone. Ses performances actuelles allient littérature, théâtre, arts plastiques et musique. Elle est l'autrice de quatre romans dont *Marilyn désossée* (Maelström Éditions, prix de la littérature de l'Union européenne 2013) et *Poney flottant* (ONLIT Éditions, finaliste du prix Rossel 2019). Son dernier, *Rouge Western* publié en septembre 2023 Au diable vauvert, place sous la lumière crue du désert andalou une héroïne sans âge qui ne sait pas pourquoi elle a atterri là, des voisin-es louches aux noms d'animaux, une famille mystérieuse et un bagage traumatique très genré, explicité au fil des pages à travers l'humour – fidèle bouclier de survie du personnage principal. Les univers fantastiques d'Isabelle Wéry explorent des figures féminines singulières, « monstrueuses », freaks, comme sa Vanina de *Rouge Western*, femme aux contours millénaires.

# À GAGNER, 5 EXEMPLAIRES DE « COHABITANTE L'ÉGALE »



**Laurence Rosier**  
180° éditions 2023  
192 p., 20 eur.

La littérature de deuil occupe une place particulière dans le paysage littéraire. La pandémie de Covid l'a remise au premier plan mais c'est bien au-delà de cette prolifération liée à l'actualité que l'autrice et linguiste Laurence Rosier nous offre une prose poétique intense. Le deuil, c'est un manque et une présence, l'absence de la personne disparue, mais des objets, des habitudes... et des procédures légales bien concrètes. Ce sont cette présence et cette absence dont il est question dans *Cohabitante l'égale*, journal de deuil qu'a tenu l'autrice durant un an après le décès de Christophe, son compagnon de vie. Des mots qui pleurent, qui claquent, des mots qui chantent aussi, ponctués par les paroles des chansons qui émaillaient leur quotidien. De *Missing d'Everything but the Girl* à *Le Reste* de Clara Luciani en passant par le rap de Nekfeu, les mélodies qui imprègnent et rythment ce récit en font un objet singulier sous la plume douce et sincère d'une autrice qui se livre avec une authenticité rare. (J.R.) ●

- |          |  |  |          |  |          |  |  |          |   |          |  |          |  |          |                                     |           |            |
|----------|--|--|----------|--|----------|--|--|----------|---|----------|--|----------|--|----------|-------------------------------------|-----------|------------|
| <b>3</b> | ABS<br>ACE<br>ADO<br>AMI<br>ANA<br>API<br>BOA<br>BUG<br>ERE<br>ERS | EST<br>ETE<br>OIE<br>OTE<br>SON<br>TGV<br>VOS<br>VUE | <b>4</b> | AMAR<br>ARAL<br>AVIS<br>BASS<br>CELE<br>CENS<br>COCA<br>COMA<br>ENEE<br>GIRO<br>KIEV<br>LARE<br>MENE<br>MENT<br>OUIE<br>OVIN<br>REAL<br>RENE<br>RENO<br>TELL<br>TEST<br>TUTO<br>VASE | <b>5</b> | ADOUR<br>AINSI<br>ALIAS<br>AUCUN<br>BARRE<br>CIVET<br>COING<br>DELTA<br>ECRIN<br>ELAND<br>ENEMA<br>ESSOR | ILEON<br>LEGAT<br>PISAN<br>ROUGI<br>SEoir<br>SIROP | <b>6</b> | DOMINO<br>ECULEE<br>LEVIER<br>LIESSE<br>OBEBEE<br>REBOND<br>SEMER | <b>7</b> | ABDOMEN<br>AMIANTE<br>BEAUPRE<br>ENTOLER<br>GASPARD<br>MINEURE<br>OPINANT<br>RONDEAU<br>SAVANTE<br>VOLAPUK | <b>8</b> | AMARANTE<br>INTENTEE<br>MEGAPOLE<br>SERPOLET | <b>9</b> | EVENEMENT<br>MANDIBULE<br>PIERREUSE | <b>10</b> | SERRURERIE |
|----------|--|--|----------|--|----------|--|--|----------|---|----------|--|----------|--|----------|-------------------------------------|-----------|------------|

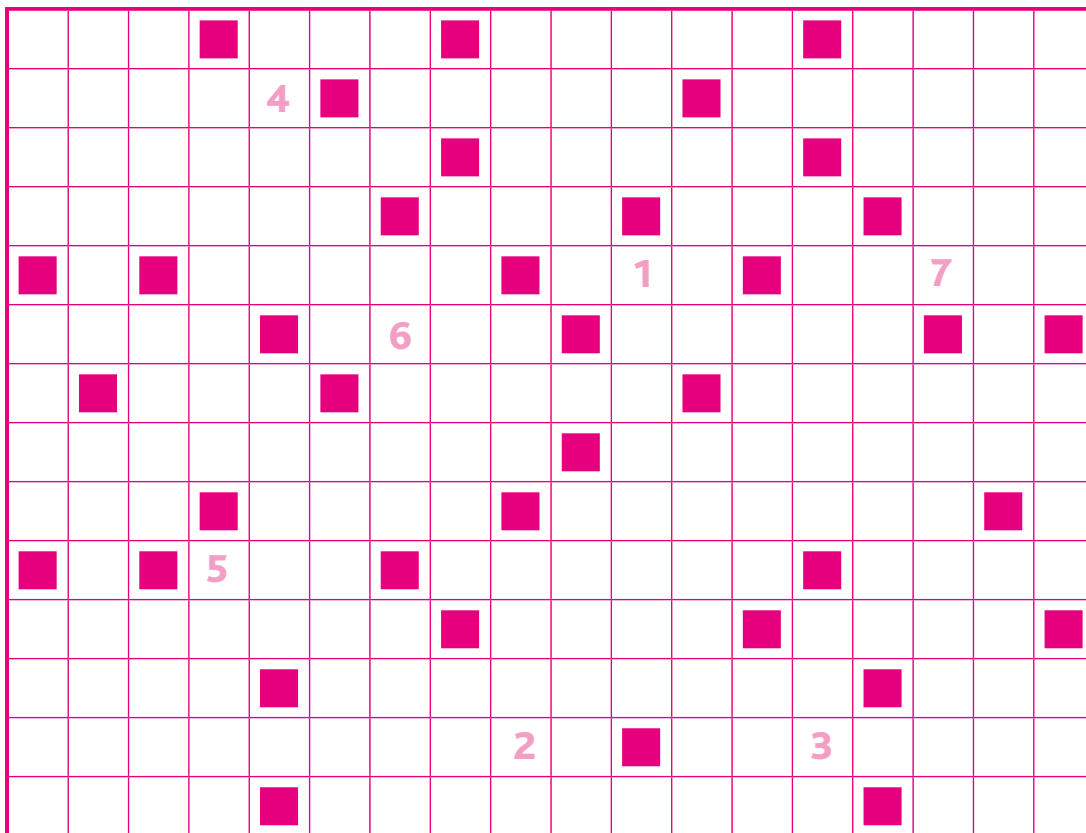
Après avoir placé tous les mots de cette liste dans la grille, formez, avec les 7 lettres qui figurent dans les cases numérotées, un nom correspondant à la définition suivante: « Petit véhicule de transport en commun ».

### À gagner, 5 livres!

Pour tenter de gagner un livre, envoyez-nous, par mail de préférence, le mot à découvrir ainsi que vos coordonnées avant le 31 décembre:  
**axelle jeu-concours,**  
111 rue de la Poste  
1030 Bruxelles  
ou [axelle@skynet.be](mailto:axelle@skynet.be)  
Les gagnant-es seront tiré-es au sort parmi les bonnes réponses et averti-es personnellement. Leur nom sera publié en mars-avril 2024.

### Résultats du jeu-concours de juillet-août 2023

La solution était « siphon ».  
Ont gagné « Contrechant »:  
M.-B. Coquette  
J. Lessire  
A. Nolf  
A.-M. Righetti  
F. Tassenoy.



[www.sportcerebral.be](http://www.sportcerebral.be)



# LE PROCHAIN NUMÉRO

## Dossier

Femmes à l'ère  
des réseaux sociaux

## ENQUÊTE

DU SÉNÉGAL À LA BELGIQUE

OÙ SONT LES EXILÉES POUR AVORTEMENT ?

## PORTRAIT

Alice Adère-Degeer

Pionnière belge du vote des femmes

## Rencontre

PAR L'IMAGE, REPRENDRE DU POUVOIR  
RÉCITS DE FÉMINISTES MINORITAIRES

## FÉMINISMES

RETOUR DE CONGRÈS

VIE FÉMININE RASSEMBLE SES FORCES ET SES IDÉES

## L'INFUSION

DISNEY : PEUT-ON SE LIBÉRER, DÉLIVRER ?

## Féministe Fiction

Une nouvelle inédite d'Aliénor Debrocq



9 771373 302237 6€